

# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

13e Année, No 11

NOVEMBRE 1920

PRIX : 20 CENTS

SEPT. 30	1921						
DÉC. 31	DIMANC.	LUNDI	MARDI	MERC.	JEUDI	VENDR.	SAMEDI
JUIN 30	4	5	6	7	8	9	10
FÉVR. 28	11	12	13	14	15	16	17
MARS 31	18	19	20	21	22	23	24
NOV. 30	25	26	27	28	29	30	31
AÔT. 31	LUNDI	MARDI	MERC.	JEUDI	VENDR.	SAMEDI	DIMANC.
MAI 31	COPYRIGHT 1920						
JANV. 31							
OCT. 31							
AVRIL 30							
JUILLET 31							

Un calendrier très ingénieux. (Voir intérieur.)

## LE DRAPEAU

Les connais-tu, les trois couleurs,  
 Les trois couleurs de France?  
 Celles qui font rêver les cœurs  
 De gloire et d'espérance :  
 Bleu céleste, couleur du jour;  
 Rouge sang, couleur d'amour;  
 Blanc, franchise et vaillance!

Le drapeau, quand tonne l'airain,  
 Comme un guerrier tressaille;  
 Il bat, il s'enfle comme un sein  
 Au vent de la bataille!  
 Dans la mêlée, ah! qu'il est beau,  
 Lorsqu'il n'est plus qu'un noir lambeau,  
 Etoilé de mitraille!...

Jusqu'à la mort on le défend,  
 O sublime folie!  
 Et quand il revient triomphant,  
 Vers sa loque chérie,  
 Les yeux sont de larmes remplis,  
 Car le drapeau garde en ses plis  
 L'âme de la Patrie!

Qu'il frissonne au soleil joyeux  
 Ou qu'il flotte sur l'onde;  
 Lorsque la paix rit dans les cieux  
 Ou quand la guerre gronde,  
 France, il entraîne tous les cœurs  
 Lui qui porte dans ses couleurs  
 La liberté du monde!

Georges GOURDON

# GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-  
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,  
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

## Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 2 — Boîte postale 2358

# Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne Adresse .....

Localité .....

**LA REVUE POPULAIRE**

**131 rue Cadieux,**

**Montréal**

# La Revue Populaire

Vol. 13, No 1

Montréal, novembre 1929

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:  
Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20  
Montréal et banlieue excepté

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Editeurs-Propriétaires,  
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque  
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## SPORTS D'HIVER

Novembre !

Mois triste, mois des morts, mois des retours salutaires en nous-mêmes !

C'est le thème favori de tous les chroniqueurs et des poètes. Mais, on ne saurait pleurer tout le temps, et les figures sempiternellement mélancoliques finissent par être "la barbe", en fin de compte.

Pensons à nos morts, à nos péchés, c'est bon ! Mais, parce qu'il commence à faire frisquet, au dehors et qu'il y a parfois de la neige et du verglas, ce n'est pas une raison pour "s'encabaner", transis, au coin de l'âtre, en écoutant de sottes histoires de revenants.

Non ! Novembre est gai pour qui sait se vêtir chaudement et ne craint pas d'affronter les rigueurs des premières bises hivernales. Il est même hygiénique et amusant.

A part les bonnes parties de "tire" de la Sainte-Catherine, les mascarades et les bonnes soirées passées au patinoir, novembre c'est le commencement des sports d'hiver, et, je sais maints chasseurs et maintes chasseresses, qui, ne craignant pas les rigueurs de notre nord, vont passer de fructueuses fins de semaines au lac Masson ou autres centres giboyeux de notre belle province.

N'oublions pas surtout, qu'en hiver comme en été, l'on peut se faire du muscle et que le muscle est tout puissant, surtout à l'époque où nous vivons.

Nous avons pu, parce que nous sommes latins, glorifier la suprématie de l'intelligence, mais les faits nous donnent tort et, un peu d'impartialité en parcourant l'histoire, nous convaincra que la vigueur physique est le meilleur facteur de la survivance d'une race.

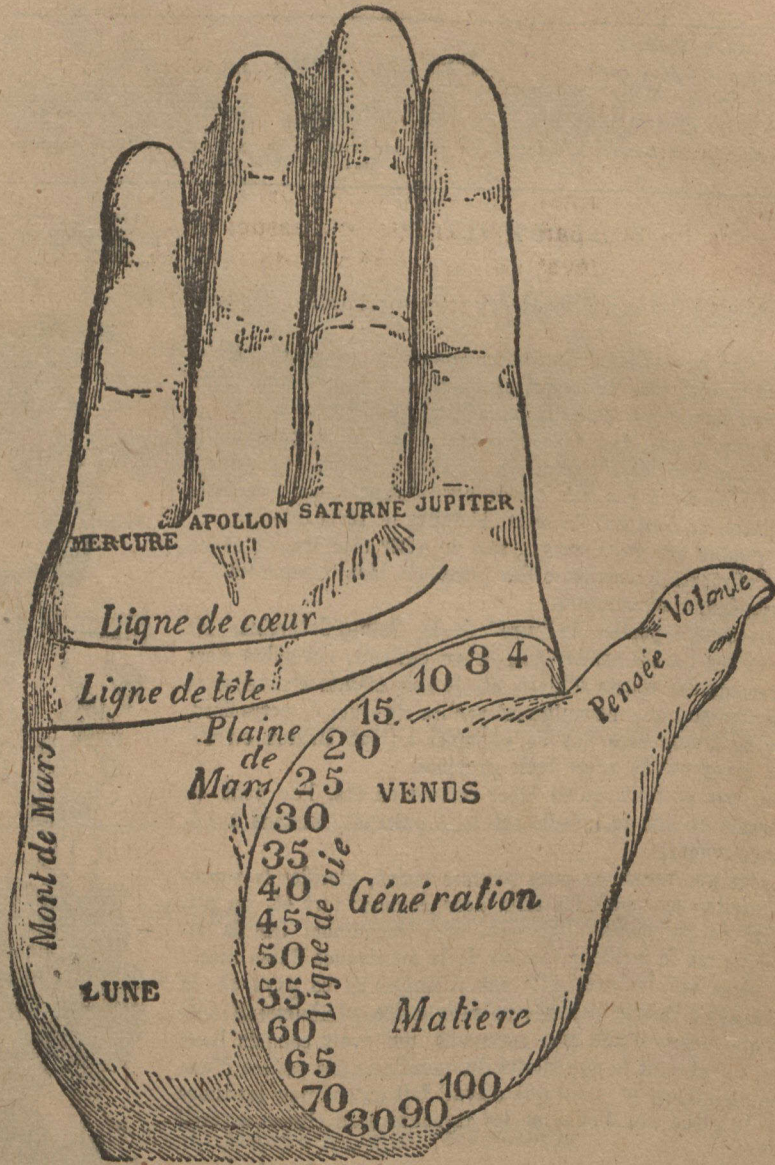
"Si nos pères ont lutté et s'ils ont triomphé en ce pays où la conquête les avait laissés pauvres et sans cadre administratif adéquat, c'est que venus d'une race normande, qui avait conquis leurs conquérants, ils avaient la supériorité du muscle et les assises d'une constitution vigoureuse et saine que n'avait fait qu'enduroir les rudes travaux de la glèbe canadienne et les rigueurs d'un climat excessif mais sain."

Novembre ! C'est le début de la rude saison, et c'est le temps des vrais sports remplissant les poumons de l'air pur et vigoureux: patin, raquette, skis, glissoires, chasse et promenades, qui reposent l'esprit en fatiguant le corps.

Prenons les choses et les saisons comme elles viennent, et fini de ceux qui ne prêchent que tristesse et mélancolie, parce que la terre fait déjà sa blanche toilette!

GUSTAVE COMTE.





Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

## Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

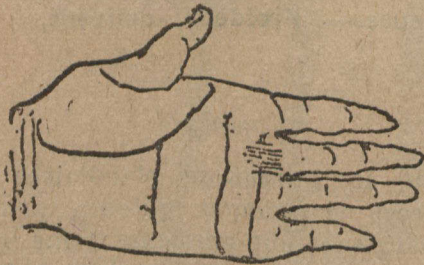
**Cartomancie et chiromancie.—Ongles mous, après accès de colère.—Attaque de la fortune par des parents ou associés.— Vie sans tracass.— Longue vie.—Élévation par le mérite de la race.—Doigts de forçats.—Timidité.—Exaltation religieuse.— Froideur, couvent, etc.**

En admettant que la Cartomancie puisse révéler certaines choses, les cartomanciens convaincus disent qu'une mauvaise volonté peut empêcher les communications, comme cela est reconnu dans le somnambulisme. Les consultants en Chiromancie peuvent être aussi mal disposés que possible, ils n'exercent aucune influence contraire; les formes et les lignes sont immuables. L'homme, même le plus disposé au mensonge, éprouve une telle surprise en se voyant dévoilé, surtout si sa santé est en jeu, qu'il finit par écouter patiemment et s'en retourner convaincu. Même dans les mains les plus insignifiantes, un chiromancien expert dans la science trouve toujours en étudiant les signes planétaires des choses intéressantes et souvent très importantes à dire. Quant à ce que l'on raconte des prédictions accomplies des cartomanciens, il faut tenir compte de l'exaltation des adeptes. Quant aux amulettes qu'ils composent et vendent, (et c'est là le plus clair de leur affaire) c'est tout bonnement et absolument ridicule. Il existe évidemment

dans les attractions planétaires des forces si étranges qu'elles peuvent passionner une personne d'une beauté accomplie pour un objet hideux. Ceci s'explique par des contrastes nerveux, mais qu'une personne subisse l'influence d'un crapaud enfermé dans une boîte, c'est le comble de l'absurdité. On sait bien que ces talismans ne sont fabriqués que pour des fous, mais il y a crime à chercher à rendre les gens plus fous qu'ils ne sont. Ces choses nous ont été cent fois demandées, et nous avons sacrifié quelque peu de notre crédit en affirmant que nous n'avions, ni nous, ni personne, la moindre influence sur les esprits, et nous avons démontré l'absurdité de ces talismans qui n'ont qu'un seul côté utile, celui de donner une foi qui devient volonté confiante et porte à essayer des choses qu'on n'aurait jamais osé entreprendre, et font quelquefois réussir, mais en jetant aussi le plus souvent dans des aventures funestes. Nous ne nions pas l'influence de certaines plantes ni de certains poisons, ni même les effets opposés du nénuphar et de la cantha-

ride, parce qu'on emploie l'influence du suc d'une plante ou d'un insecte venimeux, qui agissent sur l'organisme; mais alors on se rapproche du criminel, et celui qui les distribue le devient tout à fait et c'est pour cette raison que les philtres sont toujours inoffensifs. Toute leur puissance est dans la crédulité.

### Ongles mous après accès de colère



Un savant allemand disait pour appuyer le système d'électricité émanée par le bout des doigts, que sa femme après des accès de colère, avait les ongles mous. Pauvre homme; qui avat dû obtenir cette découverte par de trop fréquentes observations, sans doute.

Dans la main d'un roi, la ligne de coeur et de tête absolument sans rameaux, les monts étant déprimés avec une exubérance de lignes sur Saturne si la séparation des doigts est lourde et disgracieuse, c'est perte du royaume, et peut-être de la vie. Probable ((Tradition.)

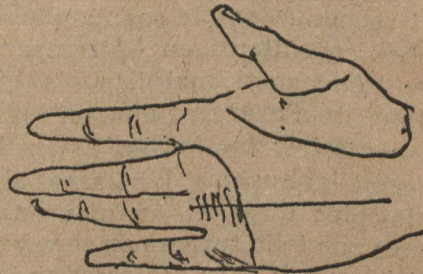


Il en est de même quand l'angle suprême prend très bas sur la ligne de

vie et dans la verticale de Saturne, la ligne de tête et de coeur sont sans rameaux, et les articulations des doigts lourdes et épaisses, même quand les monts ne seraient pas déprimés. Probable (Tradition.)

Lors même que les monts ne seraient pas déprimés, et avec des lignes régulières et bien placées, si l'angle suprême prend bas à la ligne de vie, sous le mont de Saturne, et qu'une ligne partie de la plaine de Mars pénètre dans la première jointure, troisième phalange du doigt de Saturne, ou à la seconde en pénétrant dans la jointure, c'est un signe fatal ou pronostic de perte de fortune ou de dignités. Probable. (Tradition.)

### Attaque à la fortune par des parents ou des associés



Un anneau coupant la ligne de Soleil annonce privations de dignités, d'honneurs, et trahison, c'est aussi attaque à la fortune ou à la position venant de parents ou d'associés.

La ligne de coeur touchant la racine de l'index, c'est infortune dans les entreprises.

La ligne de coeur venant finir entre l'index et le médium (Saturne), c'est la vie laborieuse jusqu'à la fin.

La ligne du Soleil entrecoupée par une foule de lignes sur le mont avertit d'éviter le voisinage des grands et des princes, sous peine de déceptions

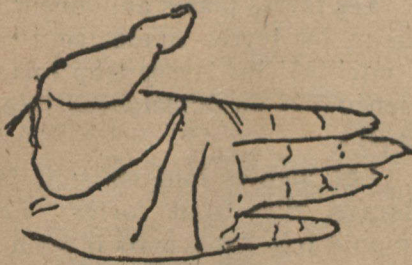


et de dangers, car ceci indique obstacle dans tout ce qui est Soleil (les facteurs que le Soleil peut donner) ; mais ces lignes en détruisent le désir. (Tradition.)

### **. Vie sans tracas**

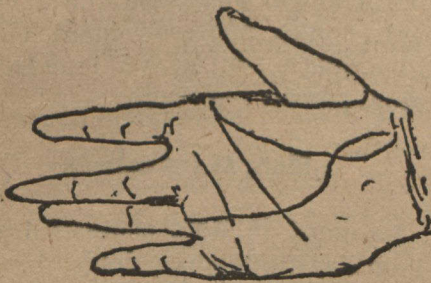
Selon les anciens chiromanciens, un mont de Saturne plein et sans lignes annonce une vie sans tracas, et souvent aussi l'absence de lignes par toute la main donne le même résultat, mais alors c'est vie végétative.

### **Longue vie**



Lorsque la ligne de vie va en s'étendant dans la paume jusqu'à joindre le mont de la Lune près de la rascette, c'est signe de longue vie, et cela se comprend, puisque la ligne de vie en faisant un arc, plus ample, prend un parcours plus étendu.

### **Élévation par le mérite ou la race**



Des lignes qui partent de la rascette, traversent le mont de Vénus et se

tracent sur le Soleil ou sur Mercure, annoncent comme les autres élévations, mais cette élévation à laquelle peut contribuer le mérite est appuyée par la noblesse du nom, de la race.

### **Doigts de Jupiter chez les forçats**

Chez beaucoup de forçats, les mains, presque toujours laides à voir, ont l'ongle de l'index tourné en dedans, le doigt de Jupiter semble aussi caché sous celui de Saturne (medius). Ils ont presque tous les doigts du joueur: Soleil aussi long que Saturne. Ils n'ont, généralement, presque aucune ligne dans la paume. Le regard des assassins est toujours fixe, les monts sont creux, les lignes larges, surtout la ligne de vie et la ligne de coeur, et très souvent couleur de sang.

### **Timidité**

Le pouce court, les doigts longs et noueux, de la Lune, et la ligne de tête serrée, donnent la timidité; si avec ces signes le Jupiter est assez fort, c'est timidité par crainte de se compromettre, crainte du qu'en dira-t-on.

### **Exaltation religieuse**

Jupiter avec les doigts pointus, la croix mystique dans la paume, la ligne de tête descend vers la Lune et formant une croix sur le mont, la vénération sur le front, c'est exaltation religieuse.

### **Froideur et couvent**

Le mont de Vénus sans lignes, c'est froideur, avec un carré, c'est couvent,

### Invention mécanique

Mercuré et le noeud philosophique peuvent donner l'invention mécanique, et alors les doigts doivent être lisses. C'est alors l'invention spontanée qui jaillit à la vue d'une chose par les conséquences de la causalité.

### Algèbre

Toutes les mains à noeud philosophique aiment l'algèbre et la géométrie, mais non les chiffres si les doigts sont lisses.

### Esprit de résistance

Les Anglais ont surtout comme planète Jupiter (orgueil), Saurne, (mélancolie), doigts longs spatulés et Mars de résistance. Ils aiment à combattre les obstacles. C'est là leur excentricité. La ligne de tête droite leur donne aussi le positivisme. Saturne leur donne l'entêtement.

### Condensation ou distension soit des monts de la main, soit des organes du crâne

Il est à remarquer que les monts distendus, c'est-à-dire ne faisant pas saillie, mais tenant un certain espace, de même que les organes du front, annoncent une sève de production et d'action beaucoup moins énergique que les monts ou les organes condensés ou ramassés: ainsi, un front d'une grande ampleur sera intelligent, mais moins énergique en production qu'un front moins grand, mais où les saillies des organes sont plus condensées. En chiromancie, les doigts longs sont moins actifs que les doigts courts et trapus qui appartiennent aux viveurs,

aux gens d'une vitalité plus active, et qui placent l'ensemble, la masse avant les détails qui sont une dispersion de forces, puisqu'ils n'agissent que pour revenir ensuite à l'ensemble. C'est une loi de la nature qui se retrouve partout. Les mentons longs et pointus sont froids, entêtés et enclins à la ruse qui est un signe de faiblesse. Les mentons énergiques sont les mentons bombés ou condensés, et appartiennent au type de Mars. Les nez les plus énergiques sont les nez qui portent une bosse, signatures de Mars; si cette bosse est trop forte, c'est l'excès de la force: la folie!

Les lèvres plates annoncent la froideur, les lèvres rondes sont viveuses (vitalité), les lèvres trop fortes sont sensuelles ou débauchées (c'est l'excès).

Les plantes longues sont faibles; larges, elles sont fortes. Le chêne monte très haut, mais il est noueux à chaque forte branche: c'est pour cela qu'il est robuste. Les arbres fruitiers sont noueux parce qu'ils ont besoin d'une vitalité énergique pour produire, et qu'étant chargés de fruits, il leur faut résister à la tempête.

### Egoïsme

Le calcul physique, (noeud matériel et noeud philosophique développés), donne nécessairement, surtout si les doigts sont gras à leur base, le calcul moral: l'égoïsme.

### Mars et les calculs

Le mont de Mars excessif diminue sinon l'aptitude aux calculs, du moins le goût d'ordre, de rangements des doigts à noeuds; Mars est vif et brouillon.

### Jupiter et Vénus Importants.—Plaisir des sens

Jupiter très développé avec Vénus important ou grillé donne l'amour du côté matériel, le plaisir des sens.

### Mars et Jupiter, Mars et Soleil

Mars très fort donne à Jupiter une double ambition, un double orgueil.

### Portrait de Beethoven

Les cheveux épais grisonnants blancs par place se dressaient sur son crâne extraordinairement développé; son nez était carré, sa bouche gracieuse et tendre, son menton large et rond, soutenant deux mâchoires puissantes donnait à son visage large et marqué de petite vérole une énergie toute léonine qu'éclairaient deux yeux brillants ombragés d'épais sourcils. On croit qu'il resta chaste toute sa vie.

Pour l'expression il ressemblait à Mirabeau. Phrénologiquement, ce qui domine surtout sur son front, c'est la causalité (35) et la comparaison (34) le mouvement et l'histoire, l'éventualité (30); la poésie (19) est aussi très énergiquement indiquée, une fossette au menton lui donnait une signature très significative de Vénus; la forme et la saillie de ce menton réturne et Vénus donnent la surdité; il devait avoir les doigts carrés, le doigt du Soleil légèrement spatulé et une ligne splendide de Soleil qui devait tenir presque toute la main. Il avait le pouce long, les doigts presque lisses, avec de légers noeuds, la Lune, Vénus, Mars très développés, Jupiter peu saillant, ses sourcils arqués et relevés au milieu révélaient l'organe de la couleur; la bouche était ferme et

placide, et sa bienveillance (13) était grande comme était le grand soin de sa dignité et de son indépendance. Un jour Goëthe se promenait avec lui sur la grande allée de Bonn. Les princes apparurent, Goëthe courtisan voulait faire place, mais Beethoven le retint près de lui et marcha droit aux princesses qui s'écartèrent en saluant pour leur livrer passage. Beethoven leur rendit gravement leur salut et passa droit.

### Brusquerie.—Brutalité

Les personnes qui ont la paume très longue, épaisse relativement aux doigts et "la ligne de vie creuse", ont généralement une disposition à la brutalité ou au manque d'égards.

### Amour des communications ténébreuses

Le doigt de Saturne, large à la première phalange, ne donne pas toujours ces penchants; il faut qu'il s'y joigne la "merveilleosité" (No 18) et "la causalité (No 35) très développée le plus souvent (sans la comparaison) avec la main molle, les doigts spatulés, la Lune rayée, la croix mystique et l'anneau de Vénus.

### Doigts à noeuds et pointus: Incertitude

Les doigts à noeuds et pointus avec un pouce long c'est "incertitude", malgré le pouce long (phalange onglée), à cause des instincts contradictoires résultant des noeuds et des doigts pointus mettant en contraste imagination excessive et calculs. Seulement il y aura une passion dominante qui, hors des choses ordinaires, ne perdra jamais son but de vue sur-

tout si la ligne de tête est écartés de la ligne de vie, ce qui donne alors un caractère difficile et par moment des écarts et des imprudences.

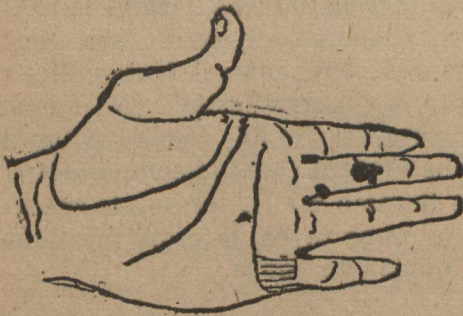
### Grands fumeurs

Vimont dit que les fumeurs passionnés ont un grand développement de l'alimentativité. Les Allemands, fumeurs et grands mangeurs, ont tous l'alimentativité très développée. Ils fument et mangent tout le long du jour.

### Belle ligne de Soleil.—Richesse ou art

Richesse; réussite dans les affaires ou le commerce. Art : réputation, gloire.

### Femmes aimant les médecins



Les femmes qui ont le signe de la médecine très prononcé sont presque toujours amantes, ou maîtresses des médecins.

### Excès dans les dispositions intelligentes

Un front trop développé au-dessus des tempes (No 18) merveilleosité, [(No 19) poésie, peut donner la folie et même l'idiotisme par la trop grande abondance des idées qui se détrui-

sent par leur succession trop rapide comme cela arrive dans l'ivresse. Toute force intelligente devient, si elle va trop loin, fièvre et folie.

### Mont de Vénus étroit: Enfants pénibles



Le mont de Vénus très étroit, la ligne de vie rapprochée du pouce donnent enfants pénibles, et souvent stérilité. Je rappellerai à ce sujet que l'enfantement pénible est indiqué aussi surtout par une étoile sur l'hépatique au moment de son passage sur la ligne de tête, de sorte que l'étoile est placée sur les deux lignes à la fois: cette étoile peut indiquer aussi stérilité.

Romulus commence l'année par le mois de Mars. C'est par la guerre qu'il fonde son empire.

Toutes les personnes dont les professions ont le feu pour base sont toujours sous l'influence de Mars. Les gens très-Mars périssent très souvent dans les accidents causés par le feu, comme Emma Livry, par exemple, danseuse très énergique, brûlée au théâtre, et tant d'autres exemples.

### Gens sans gêne

Les lunatiques gras s'assoient à table les jambes écartées, se mettent à leur aise en société, marchent pesamment.

### Ivresse

L'habitude de l'ivresse donne aux yeux le type de la Lune, et l'émotion à la longue.

### Décision prompte

Lorsque les doigts sont lisses, le pouce résistant, et le mont de Mars développé, c'est parti pris à l'instant même, encore plus avec la ligne de tête séparée.

### Les sauveurs

Lorsque Mars et Vénus dominent exclusivement la main et que la bienveillance est développée sur le front et la ligne de coeur excessive, c'est le type des sauveurs, les gens qui se dévouent pour les autres, même au péril de leur vie.

### Religion mal interprétée par les planètes mauvaises

Le Soleil mauvais: irrégion, inventeur de religion nouvelle; avec Saturne, avec l'excès de la Lune, on ne voit pas juste.

Sans Lune, on voit juste, mais froidement; c'est le doigt très carré, spatulé, sans imagination.

### Belle ligne de tête

Une belle ligne de tête annonce ordinairement la conservation de la vue, de l'ouïe, des dents, de la mémoire et des cheveux, la continuation de l'intelligence dans l'âge avancé; mais tout point noirâtre dans la ligne de tête peut signifier douleur nerveuse aux dents, aux yeux, aux oreilles.

### Double ligne de coeur

Une double ligne de coeur annonce double puissance amoureuse, et, pour les femmes, peu d'aptitudes aux maladies de leur sexe. Déjazet avait une double ligne de coeur et était merveilleusement conservée.



## Des influences des astres sur l'existence

**Ce que les étoiles ont prédit sur le deuxième mariage de Madeleine Force-Astor; Coïncidences remarquables des difficultés qui ont accompagné chacun de ses deux mariages**

**Les astrologues prétendent que les influences astrales qui ont entouré ses mariages de difficultés et de mystères, et qui l'ont rendue veuve durant sa première lune de miel laisseront d'autres marques dans sa vie.**

Peu de romances sentimentales ont autant attiré l'intérêt de la foule que celle où Madeleine Force-Astor, la veuve du colonel John Jacob Astor, de New-York, est devenue la femme de William A. Dick, le millionnaire de Brooklyn. Cet intérêt était assez naturel si on regarde la position sociale tenue par Madeleine Force et la fin tragique de son premier mari qui périt alors du naufrage du "Titanic". De plus, en épousant Willam A. Dick, l'ancien amoureux de son enfance, Madeleine Force était forcé d'abandonner une partie de la fortune léguée à elle par son premier mari

Egalement le fait que son second mariage a été entouré des mêmes difficultés que celles rencontrées lors de son premier, constitue des coïncidences remarquables.

Son premier mariage fut célébré en dépit des lois de l'église, aucun prêtre ni aucun ministre ne voulut consentir à célébrer le mariage sous le prétexte du récent divorce du colonel Astor avec sa première femme.

Comme résultat, le mariage dût être retardé de jour en jour, jusqu'au moment où on trouva un ministre moins scrupuleux sur les lois de son église, qui consentit à unir les deux époux.

Les circonstances qui ont accompagné son deuxième mariage furent un peu similaires à celles de son premier. On dit que sa mère s'opposa de toutes ses forces à son mariage avec William Dick, sous prétexte que les termes du testament de John Jacob Astor mettaient un trop grand prix à un deuxième mariage.

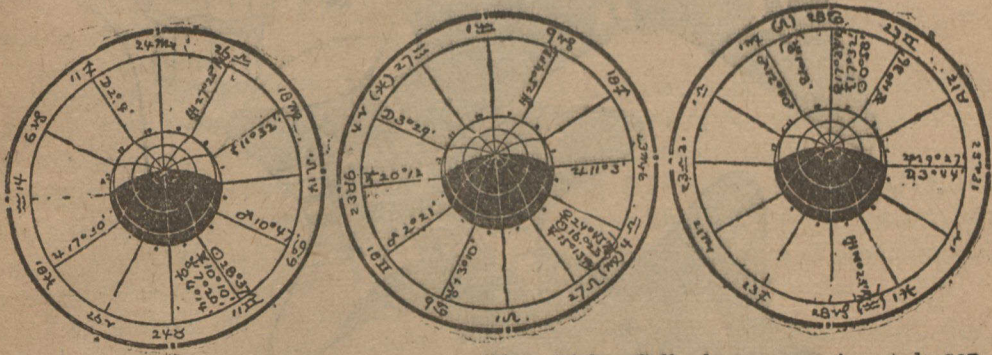
"Il vaut mieux rester veuve toute sa vie que de sacrifier la fortune et le prestige social que ton mariage avec monsieur Astor t'a donnés", tel était le principal argument qu'apportait la mère de Madeleine Force, contre son deuxième mariage. Mais le coeur de madame Astor était conquis et la mère dut finalement s'incliner et donner son consentement au mariage.

Cette fois-ci, l'église ne pouvait s'opposer au mariage. Madame Astor n'ayant pas à surmonter les difficultés de son premier mariage vit elle-même aux préparatifs de son deuxième. Tout semblait marcher pour le mieux, lorsqu'on s'aperçut qu'on était en contravention avec les lois de l'état du Maine, la célébration dût de nouveau être retardée de quelques temps.

Les personnes, même les moins impressionnables, ne peuvent s'empê-

cises pour nous donner les grands faits qui ont déjà marqué la vie de Madeleine Force que l'on peut accepter avec confiance ce qu'elles annoncent pour l'avenir.

L'horoscope de madame Dick présente un étrange mélange de bonnes et de mauvaises influences qui sont destinées à se renouveler et à revenir souvent dans le cours de son existence. Chaque sept ou huit ans doit lui apporter une crise qui sera pour son plus grand bonheur ou son plus grand



De gauche à droite: — horoscope de madame Dick. Celle de son premier et de son deuxième mariage. Les deux premiers annoncent le désastre du "Titanic" aussi bien que les troubles qui accompagnent ses deux mariages et, tous les trois annoncent des malheurs à venir.

cher d'être surprises par la similitude et l'étrange coïncidence des difficultés qui ont accompagné Madeleine Force dans chacun de ses mariages. Quel est la signification de ces rencontres de difficultés identiques dans chacun de ses mariages? Serait-ce que son second mariage doit finir aussi tragiquement que son premier? Voilà ce que le célèbre astrologue Sothnos Letillier a cherché à découvrir dans les astres qui guident la destinée de Madeleine Force. "On ne peut obtenir de preuves plus convaincantes, dit le savant strologue, que celles révélées par les étoiles qui régissent Madame Dick. Elles sont si claires et si pré-

malheur. Les étoiles nous montrent que sa quatorzième année fut pour elle un événement aussi remarquable que l'année 1911-1912 le fut pour la jeune femme de 21 ans qui, après neuf mois de mariage avec l'homme le plus riche d'Amérique, devint veuve dans les circonstances que l'on connaît, et où elle-même se sauva à grande peine d'un des plus grands naufrages dont l'histoire maritime fasse mention; elle donna le jour à un enfant quelques jours après.

La carte orientale de madame Dick montre Jupiter souriant, mais à l'ouest se tient Saturne. Ce fut l'influence de cet astré néfaste qui apporta toutes



Les difficultés à son mariage avec le colonel Astor.

Le jour où elle se maria à New Port, en 1914, Saturne se montrait à l'horizon, et Uranus occupait la place qui régit les voyages sur mer en mauvais angle avec Vénus, en opposition à Neptune, le dieu des eaux. Cette combinaison d'astres annonçait la fin tragique de l'idylle qui devait finir en avril dans les eaux glacées de l'Atlantique.

D'après les astres, les voyages en

bateau ou en chemin de fer présenteront toujours les plus grands risques pour elle et ses proches.

L'influence de Saturne comme les astrologues le savent, est l'habitude de se répéter à différents intervalles réguliers, et il y a de fortes raisons de croire que cela sera pour le cas de madame Dick. Que ces influences se soient déjà fait sentir est évident par la forte opposition de sa mère à son deuxième mariage et par les difficultés qui ont accompagné la cérémonie



nuptiale de Bar Harbour.

Est-ce une indication que son second mariage finira dans une tragédie comme le premier. Il existe très peu de doute à ce sujet. Mais là où les astres ne sont pas très explicites, c'est sur le temps et le lieu où cette catastrophe doit se produire.

La probabilité que ces événements se répèteront réside dans le fait que les mêmes astres qui ont présidé au second mariage sont exactement les mêmes que ceux de son premier. La menace cependant peut être évitée en partie, si madame Dick peut résister à l'attraction qu'ont les eaux sur elle.

Si madame Dick devient veuve une seconde fois, se remariera-t-elle de nouveau? Très probablement oui. Et si cela est, elle épousera encore un homme plus vieux qu'elle et qui sera un grand financier. Les astres qui président à sa destinée, lui feront toujours épouser un tel type d'homme et on ne peut s'empêcher de remarquer comme le colonel Astor et William Dick se sont conformés à ces prédictions astrales.

Un fait intéressant révélé par l'étude des astres et confirmé par les ac-

tes est le fait que Madeleine Force a été bien prête d'épouser William Dick en premières noces. Il n'y a eu qu'un concours de circonstance pour empêcher William Dick d'épouser Madeleine Force, à la place de John Jacob Astor.

Monsieur Dick fit sa cour à madame Astor peu de temps après qu'elle eut quitté ses vêtements de deuil. Il n'eut que peu de succès dans les premiers temps. Ce n'est que vers Avril que les astres lui sourirent et que la nouvelle de son engagement fut rendue publique.

William K. Dick et Madeleine Force se fiancèrent après une partie de golf, à Aiken, Caroline du Sud.

Malgré l'intimité qui a toujours uni les époux Dick, les étoiles n'ont toujours donné que peu d'espérances de bonheur dans leur union.

De 1918 à 1920 Madeleine Force n'a eu à craindre aucun accident, ni en automobile, ni en chemin de fer, mais vers 1921, l'horizon s'obscurcit et elle devra se méfier et prendre garde que son second mariage ne prenne fin comme le premier.





Le choix d'Ottawa comme capitale du Canada; une page de notre histoire, par M. Benjamin Sulte.—Soyons heureux d'être Canadiens.

Notre historien canadien, M. Benjamin Sulte, est l'auteur d'une étude très intéressante, dans laquelle, il donne les raisons qui ont prévalu en faveur du choix de la ville d'Ottawa, comme capitale du "Canada". Ces raisons, nul doute que nos lecteurs aimeraient à les connaître:

"Le choix de la petite ville d'Ottawa comme capitale des provinces unies du Haut et Bas-Canada date de 1858, mais il faut remonter à la guerre de 1812, pour mieux comprendre la question. La ligne d'eau qui nous sépare des Etats-Unis place Toronto, Kingston et Montréal même sous les coups d'un envahisseur, de sorte que le siège de notre gouvernement serait trop exposé dans ces endroits. Le commerce se trouve aussi en pareil danger.

"De 1820 à 1827, les autorités impériales construisirent les canaux de Carillon à Greenville qui ouvraient l'Ottawa à la navigation jusqu'aux Chaudières, et partant du voisinage de ces chûtes un autre canal utilisant la rivière Rideau qui s'enfonce dans le Haut-Canada, de manière à rejoindre la rivière Cataracoui et par là atteindre le lac Ontario. Ce long détour va-

lait mieux que de remonter les cascades et les rapides du St-Laurent. Voilà pour le commerce, mais o'était en même temps une voie militaire passant par l'intérieur du pays et pouvant porter secours à nos contrées des grands lacs, considération sur laquelle le duc de Wellington appuya et il eut même l'idée que la capitale ne serait pas mieux placée que sur l'Ottawa supérieur ou moyen quelque part aux environs des chaudières. Or, le capitaine By, construisant les écluses du canal Rideau qui s'ouvrent sur l'Ottawa, choisit un endroit où il pouvait concentrer son outillage et ce lieu devint Bytown. Le site est admirable et commode. A l'union des Canadas, le gouvernement se plaça temporairement à Kingston. Cette année (1841) lord Sydenham disait que l'on aurait dû choisir Bytown et y rester. De ce moment les citoyens de ce village mordirent à l'appât qui leur était présenté et par la suite firent valoir leur prétention par le moyen de la presse et les discours publics avec une persévérance qui ne manquait était nomade faute d'avoir une capitale fixe.

"En 1854, Bytown prit le rang de ville sous le nom d'Ottawa et procla-

ma avec un redoublement d'ardeur ses titres à la dignité qu'elle ambitionnait. L'opinion de lord Sydenham était invoquée mais la plus ourieuse (et très bien prouvée) était celle de Philémon Wright qui, en 1827, avait désigné le cap où est aujourd'hui le parlement comme le siège de la législature des deux provinces—alors que ces provinces étaient encore séparées politiquement.

“C'est vers 1854 que l'on commença sérieusement à parler d'une capitale permanente, mais si l'on mentionnait Kingston, les sept-huitièmes de la députation votaient “non” et si Montréal, Toronto ou Québec venaient sur le tapis les sept-huitièmes allaient contre, de sorte que les villes se négativant les unes les autres on piétinait sur place sans avancer et la Chambre se décida à remettre cette décision à la reine. Celle-ci s'en rapporta principalement à ce qu'avait pensé autrefois Wellington et que les circonstances nouvelles justifiaient—Ottawa reçut la palme.

“Je me rappelle avoir vu en 1857 une gravure (une charge plutôt) représentant ce village avec ses maisons éparpillées sur un vaste terrain. J'avais aussi sous les yeux la belle et grande vue d'Ottawa qui avait été envoyée à Londres en 1855 et nous causait une toute autre impression.

“En 1858, la mine et le pic attaquèrent la roche vide du sommet du cap pour placer l'édifice principal du gouvernement. Le prince de Galles en solennisa la fondation deux ans plus tard. En 1866, ce siège des Canadas-Unis était prêt et la première session s'ouvrit, mais ce fut la dernière du régime de 1841. En 1867 commençait la Confédération.

“Sur le choix d'une capitale comment Cartier a-t-il agi? Sachant bien que Montréal ne l'emporterait point, il fut toujours en faveur d'Ottawa dont il voyait d'avance le développement du territoire, comprenant la position qui deviendrait de plus en plus centrale, et aussi la rapide colonisation de la rivière Ottawa donnant à Montréal, comme prolongement, l'avantage d'une province nouvelle, car c'est cela à présent. Il se conduisit en cette occasion d'après sa coutume de voir large et de fonder pour l'avenir. La rivalité de nos quatre grandes villes lui suggéra de sortir du dilemme par la création d'un centre éloigné des frontières et qui serait une porte ouverte sur l'étendue de l'ouest où il devinait que le Canada devait se répandre avant longtemps.

### Soyons heureux d'être Canadiens

On nous demande d'accroître la production. Cela ne veut pas dire que l'individu aura plus de travail à accomplir ou que sa tâche sera plus pénible; par accroissement de la production il faut plutôt entendre un travail ayant une plus grande valeur utile, une attitude nouvelle à l'égard du travail, le désir d'obtenir que chaque effort produise son plein effet.

En résumé, il faut de la bonne volonté, des efforts pénibles et bien entendus, secondés par le capital et guidés par la science, pour donner à nos terres le plus de fertilité possible, créer et développer nos ressources forestières, nos pêcheries et nos mines, améliorer et coordonner nos moyens de transport, répartir avantageusement l'énergie de nos chutes d'eau, enrayer le gaspillage effréné, et encourager le bon usage de toutes nos

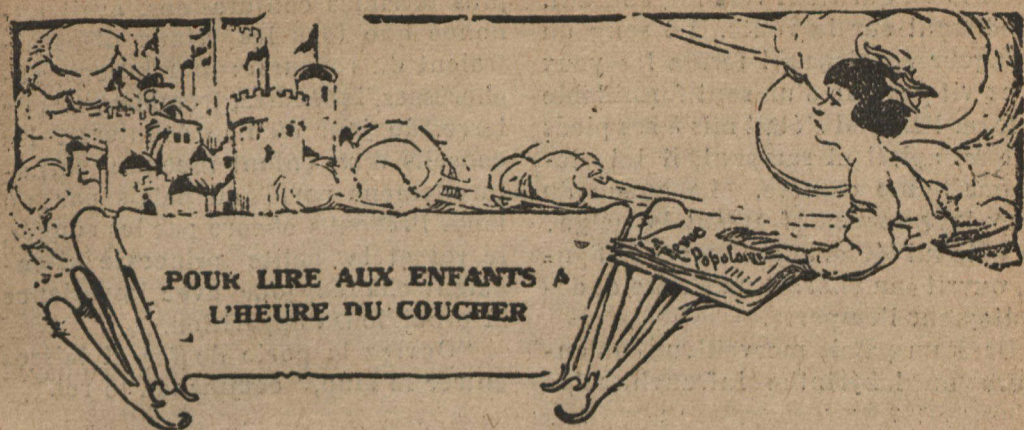
sources de richesses, afin de relever le niveau de la vie rurale.

Le gaspillage du bois est déplorable. Comme le dit Mark Twain, au sujet de la température, nous en parlons tous, mais nous ne faisons rien. Prenons le pin, par exemple. La valeur de la résine, de la térébenthine, de l'éthol, du goudron, du charbon, perdue par le gaspillage, représente trois ou quatre fois celle de cette essence, mais quelque soit cette perte, elle n'est rien comparée aux pertes colossales dont nos feux de forêts sont la cause.

Nous avons été de véritables enfants prodigues de nos richesses; nous avons dilapidé nos biens à tort et à travers. Si nous voulons faire face à nos besoins, et ériger l'édifice de la nation sur des bases solides, il nous

faut modifier notre conduite passée. L'individualisme incontrôlable doit maintenant faire place à une coopération raisonnée ayant pour but une politique progressive et nationale. Nous devons apporter à la solution des problèmes de la paix le pouvoir d'union et de cohésion qui nous a aidés durant la guerre. Soyons une nation de travailleurs, de créateurs, et organisons-nous pour fournir au monde entier. Soyons fiers de notre pays. Le temps est venu de nous grouper, de nous traiter en frères, de développer notre commerce. Que notre nom de Canadien fasse notre bonheur: encourageons nos institutions nationales. Ayons plus de tolérance, plus de charité envers notre prochain; fermons les yeux sur le passé et regardons l'avenir dont les horizons sont pleins de promesses.





## DIVINE

Il y avait une fois un enfant de modestes commerçants qui rêva qu'il épouserait une princesse blonde et qu'il habiterait le plus joli château du monde. Et il partit, un beau matin, pour trouver sa petite amie blonde et pour entrer dans son joli château.

Ses parents désolés avaient tout fait pour le retenir: "C'est une chaumière qui t'attend là-bas, lui avaient-ils dit en pleurant, une chaumière branlante et vermoulue. Sur la route, les bêtes féroces te déchireront si cruellement que tu tomberas inanimé, couvert de boue et de sang, avant d'arriver au seuil de ta lamentable maison."

—Que non! avait répondu le têtard. Je vois le parc et le château où l'on m'attend. Les fleurs y sont belles et nombreuses. Les grilles sont ouvertes. J'aperçois des tables éblouissantes chargées de fruits et de gâteaux que vous ne mangez pas ici. Elle est là, sur la terrasse, qui me sourit et me tend les bras, ma petite princesse aux cheveux d'or. Elle est vêtue de voiles

violettes, entourée de seigneurs couverts de velours et de pierreries."



Il faisait cette année-là un hiver terrible. Les rivières roulaient des glaçons; les arbres s'ornaient de givre clair. Le froid avait pétrifié les routes devenues désertes, car personne n'osait se risquer dehors.

Depuis des jours et des jours, l'enfant marchait. Force lui fut cependant de s'arrêter un soir, exténué de fatigue et de faim.

Il eut un frisson. Autour de lui rien de vivant. Il semblait que le monde eût disparu et que pour toujours tout fut devenu immobile dans la campagne glacée. Alors il eut peur. Il voulut chanter, mais sa voix s'éleva dans ce grand silence blanc si bizarre que tout de suite il se tut.

Soudain il entend un galop fou dans le lointain. C'est un loup, un grand

vieux loup, qui vient vers lui, courant, bondissant sur la route. Le sang du voyageur se glaça. Il ferma les yeux et ne vit pas que d'un saut formidable et léger l'animal s'était mis à ses pieds et que, aplati et rampant, il lui demandait une caresse. La queue du loup joyeusement frappait la neige. La bête lui lécha humblement la figure, ouvrit son énorme mâchoire et délicatement l'emporta.

Dans un palais merveilleux, qu'entoure un labyrinthe infranchissable

plus terribles conjurations, avait annoncé que tous les fléaux disparaîtraient du royaume: inondations, sécheresses, incendies, tremblements de terre, du jour où l'on écouterait les conseils d'un enfant inconnu, surnaturellement porté au palais par un loup. Prévenus encore par les songes, le roi et la petite princesse attendaient chaque jour avec impatience la prodigieuse apparition.

"Ouvrez la porte de fer et laissez entrer le loup," commanda le roi.



Ses parents avaient tout faits pour le retenir.

sans guide, tellement les avenues toutes pareilles s'enchevêtrent, des pages, des hommes d'armes s'agitent et crient:

"Voici le loup et l'enfant! Voici le loup et l'enfant! Venez tous! Avertissez le roi et la princesse! Le prodige s'est accompli!"

Pourquoi ces acclamations et ces alléluias qui accueillent ainsi le vieux loup tenant l'enfant dans sa gueule? Le palais s'emplit de tumulte. Quel prodige s'est donc accompli? C'est qu'un magicien, très versé dans les

Avec un grand bruit les lourdes portes métalliques s'écartèrent. Le loup se glissa et déposa au pied du roi et de la petite princesse tremblante l'enfant toujours évanoui.

L'air froid du soir entraît avec des flocons de neige dans le vestibule. Les valets agitaient leurs torches, les écuyers faisaient étinceler l'acier de leurs épées. Tous criaient: "Miracle! Miracle! L'enfant est ici! L'enfant est ici!"

Et des tourelles soudain roula, s'étendit dans la campagne le fracas

d'allégresse des cloches célébrant la venue du voyageur.

La bête éblouie et terrifiée peut-être par les torches et par les armes, déjà avait disparu dans le labyrinthe. On ne la revit plus jamais.

“Doucement, très doucement, disait-on, portez l'enfant dans la chambre de la princesse. Déposez-le sur le lit de soie. Qu'un cordial le ranime. Donnez-lui tous les soins pour qu'il revienne à la vie, puis qu'il s'endorme bercé par de lointaines musiques. Demain nous l'écouterons. Demain nous lui obéirons.”

un jour ton père et ta mère, tes frères et tes soeurs bien-aimés pour venir jouer avec moi.”

Tous deux se sourirent et tout de suite s'aimèrent. Mais il fallut que la princesse pour un moment s'éloignât. Le roi entra dans la chambre, suivi des ministres et des sages du royaume.

Divin, étendu sur la couche de soie, les aperçoit à peine. Sa tête est pleine de visions et de rêves. Il se trouve dans un état singulier. Une délicieuse torpeur a envahi ses membres et il voit sans effort, distinctement, à tra-



C'est un loup qui vient vers lui...

Dans ce palais qu'il voulait pour sa demeure, l'enfant s'est éveillé. Sa petite amie, la frêle et blonde princesse, penche sur lui son front couronné d'améthystes, tandis que sa main parfumée frôle ses tempes.

“Quel est ton nom?” dit-elle.

Il répondit:

“Je m'appelle Divin.

—Et moi je m'appelle Divine. Je te connais depuis longtemps. J'ai consulté mes amis les fleurs et les oiseaux et je savais que tu quitterais

vers de notre monde laid et déformé, l'avenir qui se déroule. Il assiste aux accidents et regarde s'accomplir les événements.

“Dieu! soupire-t-il, que le monde est cruel et tumultueux! Bien que prévoyant toutes choses dans leur ordre et dans leur épanouissement comme le jardinier prévoit dans le bouton la fleur qui va s'ouvrir, pourrai-je jamais mettre dans ce royaume un peu de paix et de douceur?”

Et tristement il se tourne vers le roi

et son escorte. Le roi, vêtu de blanc avec une ceinture de pourpre autour de la taille, affectueusement l'interroge. Il se montre très inquiet au sujet des armements que fait son voisin, le souverain féroce et orgueilleux d'un peuple sauvage. Les paysans se plaignent de l'état de leurs terres.

Comme il savait l'avenir, il expliqua tout d'une façon juste et claire.

Le roi vindicatif et cruel mourra, déclara-t-il, avant d'avoir pu rassembler ses troupes; et son peuple, las des guerres, le remplacera par un roi

la moisson que les paresseux auront laissée sur les champs."

Il annonça bien d'autres événements encore, prédit aussi quelques malheurs, qu'avec adresse on pourrait peut-être éviter, et il délivra le roi et les ministres de la terreur de l'inconnu.

Ainsi averti des destinées de son peuple, le roi pouvait désormais mener une existence paisible et gouverner avec justice et autorité.

Le lendemain, les deux enfants, Divin et Divine, erraient joyeusement



Un savant magicien...

débonnaire et ami de la paix. Que les hommes tissent cet hiver des étoffes dans la douceur des maisons, que les femmes devisent galement entre elles et surveillent en toute paix leurs enfants, que les paysans réparent leurs charrues et fassent luire leurs faucilles, car l'été prochain sera un été admirable. Le pays tout entier sera riche en grains. Les prés seront gras, les celliers, seront pleins. Mais qu'on se hâte d'engranger, car en août tombera une pluie torrentielle qui gâtera

dans l'immense palais. La petite princesse était heureuse de montrer à son ami ses bijoux, ses toilettes, ses anciens jouets, toutes les choses amies.

Elle lui avait donné la main et il la suivait partout, sur les balcons ciselés, sur les terrasses de marbres roses, dans les salles magnifiques où des étoffes somptueuses croulaient sur des parquets odoriférants.

Depuis la veille, Divin n'avait pas mangé et la faim commençait à le faire souffrir.



—Si le loup avait eu ma faim, je crois qu'il m'aurait dévoré, lui répondit-il en riant.

—Qu'as-tu? lui demanda son amie en le voyant pâlir.

—Vite, viens de ce côté. Montons cet escalier de marbre. Soulève cette portière de velours...

Au milieu d'une nouvelle salle, il vit une vaste table recouverte d'une nappe éblouissante. Sur des plats d'or et d'argent éclatait une profusion de

se dressaient des flacons ventrus où étincelaient les rubis et les topazes des vins vieux, des vins pourpres comme des pivoines. L'arome de ces mets s'épandait si fort que Divin et Divine coururent vers la table et firent tous deux le meilleur festin de leur vie.

Le père et la mère de Divin, ne voyant plus revenir l'audacieux qu'ils chérissaient tendrement, étaient tombés dans une morne mélancolie. Tant ils se désolaient qu'ils allaient chaque



J'ai consulté les fleurs et les oiseaux.

victuailles appétissantes. C'étaient des viandes rôties et saignantes, des volailles grasses, des poissons rares, des pâtés énormes et dorés. En des faïences blanches s'offraient des crèmes parfumées et des confitures aromatiques; en des coupes et des corbeilles légères s'étagaient des fraises, des pêches, des oranges, des fruits roses, des fruits rouges, des fruits jaunes de couleurs fraîches et variées. Partout

jour sur le chemin où avait disparu le petit Prince de rêve et de fortune. Peut-être sa fine silhouette allait-elle se montrer là-bas, au loin.

Or, après un long temps, des voisins firent grand bruit à leur porte, annonçant qu'ils avaient vu un char de pourpre et d'or qui traversait la plaine et qui venait vers la ville. Une foule suivait, acclamant un petit roi et une petite reine.



Il vit une vaste table richement servie.

Ils étaient si beaux à voir que le boulanger, que l'épicier, que le cardeur de matelas, que tous les gens de la rue en pleuraient d'orgueil et d'attendrissement tour à tour.

Ils firent à tous largesses d'étoffes précieuses, remplirent maintes bourses vides. Ils avaient emporté le plus d'or qu'ils avaient pu pour assurer le repos de papa et maman Divin et pour vivre à leur guise. Ils ne quittèrent la

ville et les bons parents qu'à l'appel du roi qui se courbait chargé d'années et qui voulait, avant sa mort, leur apprendre à régner avec charme et bonté.

Vécurent-ils longtemps et heureux et eurent-ils beaucoup d'enfants? Je ne sais, le bon Hasard ne m'ayant pas encore conduit dans le royaume de Divin et Divine.



Un char de pourpre et d'or traversait la plaine.

## LA MAUVAISE FÉE

(Conte pour les enfants écrit spécialement pour "La Revue Populaire" par Paul Coullée.)

Il existait autrefois, oh! il y a bien longtemps, au village des Fées, une Fée qui était tellement méchante que personne ne l'aimait.

Un jour qu'elle avait été plus méchante encore que d'habitude, les autres fées la laissèrent seule et se sauvèrent loin d'elle.

Abandonnée de tous, la méchante Fée s'assit sur une marguerite des champs et se prit à réfléchir. Le repentir, cependant, n'entra pas dans son âme. Au contraire, elle résolut de se venger d'une façon terrible. Elle mijotait un châtiment épouvantable contre les bonnes Fées qui l'avaient abandonnée à son triste sort.

Elle sauta à terre. Une idée lumineuse venait de traverser son cerveau:

—Oh! oh! oh! se disait-elle, il faut que je parle de ceci à mes amies les abeilles. Elle courut chez elle au numéro 32 de la rue Sucre d'Orge, elle prit sa longue canne terminée par un gros diamant qui brillait au soleil et se mit en marche vers l'avenue des Ruches, où se trouvait l'habitation des abeilles.

Arrivée à la porte, elle frappa un petit coup sec et attendit.

Personne ne répondit de l'intérieur. Elle frappa de nouveau.

Encore aucune réponse.

La méchante Fée commençait à s'impatienter.

—Qu'est-ce que cela signifie, se dit-elle, est-ce qu'on se moquerait de moi?

Après avoir frappé une troisième fois avec sa longue canne et ne recevant pas de réponse, elle se décida à forcer la porte de la ruche des abeilles.

Se servant de sa longue canne comme d'un levier elle fit sauter la porte.

Très en colère elle pénétra à l'intérieur de la Ruche.

C'était la première fois qu'elle voyait l'intérieur d'une ruche d'abeilles. Les abeilles étaient absentes. Tous les rayons de miel étaient placés dans des petites cellules hexagonales. Elle admira l'ordre qui régnait dans la ruche.

Mais, vivement elle reprit ses sens, et son instinct du mal lui fit jeter un cri rauque:

—Ha! ha! Voilà qui ne va pas rester ainsi longtemps. Il faut que je me venge sur quelqu'un de l'insulte que les bonnes Fées viennent de me faire subir. Ce disant, de sa longue canne, elle brisa tous les rayons de miel, elle

saccagea toute la ruche depuis le haut jusqu'en bas.

Le miel blond coulait à flots sur le sol. Tout ceci avait été fait si vivement que la méchante Fée dut s'arrêter, elle était hors d'haleine.

Elle considérait le spectacle qui s'offrait à ses yeux et elle était heureuse de tout le mal qu'elle venait de faire.

Elle sortit de la ruche. A l'extérieur le soleil dardait ses chauds rayons sur la campagne environnante. La méchante Fée fatiguée, se coucha sur le gazon et ne tarda pas à s'endormir.

Quelques instants plus tard, les abeilles qui avaient quitté la ruche pour aller recueillir le pollen des fleurs, arrivèrent.

Jugez de leur désespoir en constatant les dégâts fait par la méchante Fée. Toutes les abeilles se réunirent autour de la Reine et tinrent conseil. On décida de se venger d'une façon terrible de la méchante Fée.

Aussitôt toute la ruche complète, composée de plus de 25,000 abeilles, s'élança sur la méchante Fée et la dardèrent de milliers de coups, jusqu'à ce que la Fée qui s'était éveillée sous cette attaque inattendue, demandât grâce et promit de ne plus être méchante à l'avenir.

Les abeilles, alors, la laissèrent en liberté.

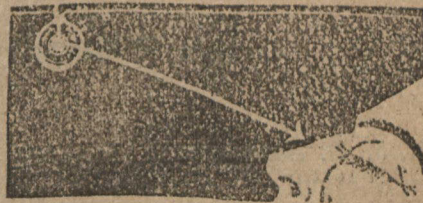
La Fée tint la promesse faite aux abeilles, et quoiqu'elle eut souvent l'occasion d'être méchante elle fut toujours bonne et prévenante pour tous, et elle devint une des meilleures Fées du royaume des Fées.

## POUR PROVOQUER LE SOMMEIL

Cette dernière invention nous vient d'Allemagne.

Les habitants ont tellement d'ennuis depuis quelques temps, qu'ils ne peuvent s'endormir une fois la nuit venue. C'est ce qui a donné lieu à l'invention du bouton de radium que nous mettons sous les yeux des lecteurs de la "Revue Populaire".

Ce bouton n'est rien autre chose qu'un radiolite; on le place en se mettant au lit assez près des yeux de manière à ce que la vue soit attirée par



la lueur qui s'en dégage. Ce bouton est supposé nous auto-hypnotiser et nous nous endormons dans très peu de temps.

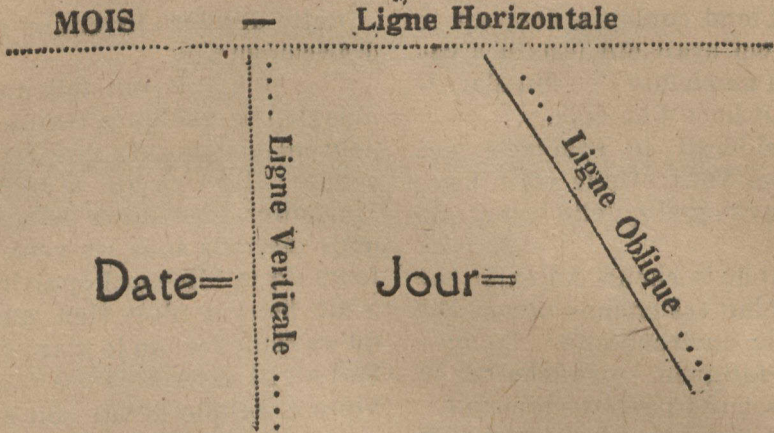
Si vous ne pouvez vous procurer un bouton radiolite, essayez le même truc avec votre montre ou votre cadran, s'ils sont munis d'aiguilles passées au radium.

— o —

## POUR ENLEVER LES TACHES D'ENCRE SUR LES PARQUETS

Le seul procédé vraiment pratique consiste à s'armer d'un bouchon de paille de fer et d'un peu de patience. On frottera jusqu'à disparition de la tache, puis on polira l'emplacement avec du papier de verre. Ensuite, on encaustiquera abondamment et on laissera sécher avant de frotter au chiffon de laine.

## CALENDRIER ANNUEL ET MANIERE DE S'EN SERVIR



### Un calendrier très ingénieux

M. J. O. Beauchemin, de Berthier-ville, a établi un calendrier ingénieux qui permet assez rapidement de trouver quel jour tombe telle date demandée. Nous en donnons ci-dessous le

bref fonctionnement avec son autorisation:

L'intersection de n'importe lesquelles de 2 de ces lignes vous donnera la 3ième que vous cherchez.

JANVIER 31	1920						
AVRIL 30	MERC. 1						
JUILLET 31	JEUDI 2						
SEPT. 30	MERC. 3						
DEC. 31	JEUDI 4						
JUIN 30	MERC. 5						
MARS 31	JEUDI 6						
NOV. 30	MERC. 7						
FÉVR. 29	JEUDI 8						
AOUT 31	MERC. 9						
MAI 31	JEUDI 10						
OCTOBRE 31	MERC. 11						
	JEUDI 12						
	MERC. 13						
	JEUDI 14						
	MERC. 15						
	JEUDI 16						
	MERC. 17						
	JEUDI 18						
	MERC. 19						
	JEUDI 20						
	MERC. 21						
	JEUDI 22						
	MERC. 23						
	JEUDI 24						
	MERC. 25						
	JEUDI 26						
	MERC. 27						
	JEUDI 28						
	MERC. 29						
	JEUDI 30						
	MERC. 31						

COPYRIGHT 1920

**Quel jour était ou sera le 8 Octobre 1920 ?**

Prenez la ligne verticale sur laquelle est posée la date 8, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne du mois d'Octobre et vous trouverez la ligne du jour qui est un Vendredi.

**Quel jour sera le 7 Juin 1920 ?**

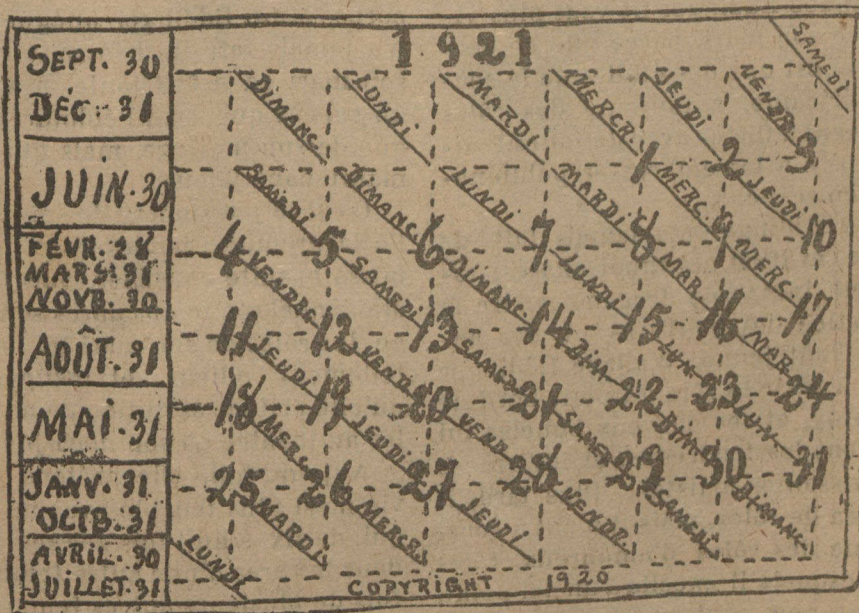
Prenez la ligne verticale sur laquelle est posée la date 7, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne horizontale du mois de Juin et vous trouverez la ligne oblique du jour qui est un Lundi.

**Quelle date sera le 3<sup>me</sup> Vendredi de Janvier 1920 ?**

Prenez la ligne horizontale du mois de Janvier, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne oblique du jour Vendredi et vous trouverez la ligne verticale de la date qui vous indiquera que le 1<sup>er</sup> Vendredi est le 2, le 2<sup>e</sup> Vendredi le 9 et le 3<sup>e</sup> Vendredi le 16.

**Quelles dates seront les Dimanches des mois de Mars et de Novembre ?**

Prenez la ligne horizontale des mois de Mars et Novembre, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne oblique du jour Dimanche et vous trouverez la ligne verticale qui vous indiquera que les Dimanches du mois de Mars et Novembre, sont le 7, 14, 21, 28.



Il y a aussi un tableau pour 1924, vance. C'est un procédé fort simple, à l'usage de nos lecteurs et lectrices clair, rapide et surtout infallible. Félicitations à M. Beauchemin.

**Dans quel mois de l'année 1920 le vendredi est un 7 ?**

Prenez la ligne verticale sur laquelle se trouve le chiffre 7, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne oblique du Vendredi et vous trouverez la ligne horizontale du mois qui est Mai.

**Dans quel mois de l'année 1920 le le Jeudi est un 7 ?**

Prenez la ligne verticale sur laquelle se trouve le chiffre 7, suivez-la jusqu'à l'intersection de la ligne oblique du Jeudi, et vous trouverez la ligne horizontale du mois qui est Octobre.

— 0 —

## L'ENVERS DU THEATRE

**Comment le baiser, à la scène, ne saurait avoir la même signification que dans la vie réelle.—Histoire d'un procès célèbre**

Les tribunaux américains sont actuellement saisis d'un procès en séparation de corps qui crée toute une sensation dans le monde select, surtout celui des artistes. Prise d'un insurmontable accès de jalousie, madame Wallace Eddinger ne veut plus vivre avec son mari, parce que ce dernier, qui est une des étoiles de la scène américaine, a toujours des rôles l'obligeant à flirter avec de jolies femmes, voire à les embrasser publiquement, en scène.

Mme Eddinger n'a jamais fait de théâtre, et c'est pourquoi elle est totalement incapable de comprendre la vie facile des coulisses et des acteurs. Tout jeune, Wallace Eddinger jouait à ravir le rôle du petit Lord de Fontleroy, et ses cheveux bouclés lui attiraient les tendresses et les grâces de ravissantes artistes. Plus tard, il changea de rôles, mais il n'eut à remplir que des rôles d'amoureux, rôles dans lesquels il excella à un tel point, que son nom seul au programme ou sur l'affiche attirait au théâtre des foules considérables et enthousiastes.

Aussi, ne parvient-on pas à com-

parvient toujours à faire finir dans un baiser les situations les plus compliquées et les plus désespérées, n'arriva pas à éviter la séparation conjugale, dans sa vie privée.

Dans sa demande en séparation de corps, Mme Eddinger allègue qu'elle n'a jamais fait de théâtre, tandis que son mari en a fait toute sa vie, avec un succès qui a pu l'éblouir, à l'époque de son mariage, mais qui la rend maintenant jalouse.

C'est le jeu sincère de son mari qui l'a la première bouleversée. Elle se laissa ensuite courtiser, puis épouser. Mais, quelque temps après son mariage, les rôles de son mari lui devinrent tellement odieux et insupportables qu'elle prit la résolution de ne plus aller au théâtre où son mari jouait.

Aujourd'hui, elle prétend que la vie n'est plus tenable avec un homme qui, de six à huit fois par semaine, est dans les bras d'une autre femme, parfois de plusieurs autres femmes. Seulement, elle ne tient pas compte du fait que cette expérience se renouvelle toujours sous l'oeil du public.

Un jour, elle faisait une promenade avec son mari, en limousine. De-



vant un magasin à rayons, elle vit une jeune femme sauter au cou de son mari et lui crier : "Comment, c'est vous, mon pauvre vieux, que je suis heureuse de vous retrouver!"

—Qui est cette femme, demanda-t-elle à son mari, quelques instants plus tard?

—Je ne me souviens plus de son nom, répondit-il sincèrement. Tout ce

d'un homme qui ne se souvient même plus de son nom!

—Tu as tort, chère amie, répondit Eddinger: grand tort de te formaliser de ce que tu viens de voir. Le baiser, entre gens de théâtre, n'a pas la même signification que chez les non-professionnels. C'est une habitude, plus ou moins correcte, je l'avoue, mais une simple habitude et pas autre cho-



Quelle est cette femme, demanda Mme Eddinger?

dont je me souviens, c'est qu'elle faisait partie de notre troupe, l'an dernier.

—Oui, elle devait au moins avoir joué avec toi. C'est la première fois que je vois une femme sauter au cou

se. Du reste, ce baiser-là n'a aucune espèce de ressemblance avec le baiser d'amour!

La discussion en resta là, cette fois. Mais, un peu plus tard, Eddinger, dans "The Boomerang", se trouvait à faire

en scène, la cour à deux très jolies femmes. La pièce eut un très grand succès. Mme Eddinger, après avoir vu la représentation, fit une scène terrible à son mari, lui enjoignant d'avoir à modifier son jeu. Ce dernier répondit que son jeu n'avait que l'apparence de la sincérité, mais qu'il ne pouvait pas le modifier sans nuire au succès de la pièce, sans nuire à sa carrière. Il refusa, s'entêta, d'où les procédures légales qui intéressent aujourd'hui la haute société new-yorkaise.

La jeune femme gagnerait-elle son procès qu'il n'en retraits pas moins démontré que lorsqu'on est jalouse on s'abstient d'épouser un artiste dramatique. Ah! si le public pouvait entendre les remarques acerbes que s'adressent souvent, en scène, deux amoureux qu'on dirait si tendrement épris, comme il en reviendrait vite de cette vie factice et captivante qu'on appelle l'envers du théâtre!

### LES PLANTES QUI SE PROTEGENT

Un grand nombre de plantes se protègent contre leurs ennemis au moyen d'épines et de venin, comme certains animaux. Parmi celles qui se servent des premières armes sont les ronces, le genêt et le houx et au nombre de celles qui emploient le venin, comme le font les reptiles sont la belladone et le "strychnos nux vomica".

D'autres plantes sont simplement protégées par leur goût désagréable. La renoucle jaune des prés est, généralement, dédaignée par les vaches et les chevaux. Une autre plante, la serofulaire, est, comme la bête puante, protégée par son odeur désagréable. La chèvre seule la mange.

### LE BONHEUR PARFAIT

Qu'est-ce que c'est au juste?

Au cours d'une enquête sérieuse sur la question, l'un des rédacteurs de la "Revue Populaire" a pu recueillir les opinions suivantes:

**Le nouveau riche :** Dépenser mon argent avec profit et avoir une bonne digestion.

**Le pauvre homme:** Avoir assez d'argent pour le dépenser sans anxiété.

**La mondaine:** Un peu de repos.

**La cuisinière:** Danser toute la nuit et me lever à midi, le lendemain.

**Le militaire:** Un autre voyage dans les tranchées.

**Le portraitiste:** Faire un tableau à mon goût, non à celui du public.

**Le gendre:** Le départ de belle-maman pour la céleste patrie.

**L'auteur de cinéma:** Faire le film le plus bête.

**Le journaliste:** Dire la vérité

**Le sage:** Etre un s... fou.

**Le faible d'esprit :** M'assimiler le genre de Solon et de Solomon.

**Le rédacteur de la "Revue Populaire":** Une augmentation de salaire et le temps de penser.

### POUR NETTOYER L'ARGENTERIE

Lorsque l'argenterie est devenue bien ternie et que vous désirez vous éviter de l'ouvrage en ne la frottant pas trop pour la nettoyer, mettez-la dans un vase en aluminium; versez de l'eau par-dessus et faites-la bouillir pendant très peu de temps; alors l'argenterie deviendra brillante et nette. Le plat en aluminium sera légèrement décoloré après ce procédé, mais il pourra être facilement nettoyé avec n'importe quel savon à écurer.

## UN ROMAN COMPLET

*Le sculpteur de chair humaine*

par GUSTAVE LEROUGE

## PREMIERE PARTIE

## LA PEAU D'UN AUTRE

## CHAPITRE PREMIER

## Le coup de main

Huit hommes aux barbes hirsutes, à la mine patibulaire, étendus paresseusement autour d'un grand feu de broussaille, fumaient en silence de courtes pipes de terre bleue pendant qu'un mouton, embroché d'une longue baguette posée en équilibre sur deux branches fourchues, achevait de se dorer devant la flamme.

L'endroit où ils se trouvaient était une gorge sauvage de la sierra californienne, qu'entouraient de toutes parts des amoncellements de rocs abrupts couverts d'une maigre végétation. D'une caverne s'échappait un mince filet d'eau vive, près duquel étaient entassés pêle-mêle des bouteilles de grès pleines de vin et de whisky, des carabines, des sabres, des pioches et des pelles, des cordages et toutes sortes d'objets hétéroclites.

On n'eût pu savoir de prime abord si l'on se trouvait en présence d'un campement de chercheurs d'or ou d'un repaire de bandits.

C'était la seconde hypothèse qui se fut trouvée exacte. Le "Black-Canon"

—c'était le nom dont le ravin avait été baptisé à cause de la sombre couleur de ses rochers de basalte—servait depuis longtemps de retraite à une bande de ces rôdeurs que l'on appelle aux Etats-Unis des "tramps".

Les "tramps" sont les trimardeurs du Nouveau-Monde, errant sans cesse d'état en état, travaillant quelques semaines dans les mines ou dans les grandes exploitations agricoles pour repartir ensuite au hasard, suivant le gré de leur caprice; mais, en France, les chemineaux sont presque toujours des vagabonds inoffensifs, ne se livrant qu'à des rapines insignifiantes. Il n'en est pas de même en Amérique où les villes sont souvent à une énorme distance l'une de l'autre, et où il existe d'immenses espaces déserts, et les "tramps" forment fréquemment des troupes d'audacieux voleurs de grand chemin.

L'autorité centrale se trouve à peu près désarmée contre eux. Ils arrêtent les trains, pillent et incendient les fermes isolées, détoussent les voyageurs et dans les immenses solitudes de l'ouest constituent un redoutable péril. Quelquefois même, ils forment des associations parfaitement organisées qui terrorisent et rançonnent toute une région.

C'était à une de ces associations qu'appartenaient les huit personnages

en ce moment groupés dans le Black-Canon.

Tous portaient le même costume : chapeau de feutre à larges bords, veste et culotte flottantes de velours à côtes ou de gros drap et fortes bottes montant jusqu'au genou, sans oublier des ceintures de couleurs voyantes dans lesquelles étaient passés des revolvers de gros calibre et de longs couteaux appelés "bowie-knife".

Tous semblaient attendre avec impatience que le rôti fût à point.

—Je crois que nous pouvons nous mettre à table, déclara tout à coup un des tramps, un homme de carrure athlétique et dont la barbe grise lui descendait jusqu'à la ceinture ; pour mon compte, je me sens une faim de tous les dables!

Donnant l'exemple, Slugh — c'est ainsi que se nommait l'homme à la longue barbe—tira son bowie-knife, se tailla une large tranche de mouton saignant qu'il étala sur un morceau de biscuit, et se mit à manger à belles dents. Les autres l'imitèrent et bientôt le corps de l'animal ne présenta plus qu'une carcasse presque aussi bien nettoyée que si les grands vautours roux, qu'on voyait tournoyer au-dessus des cimes, s'étaient chargés de la besogne.

Quand tout le monde se fût rassasié et que la bouteille de whisky eut circulé de main en main, on ralluma les pipes, chargées de ce dur tabac de bûcheron qu'on appelle le "log-cabin", et l'on causa.

—Je crois, dit Slugh, en observant le ciel où s'amassaient de gros nuages cuivrés, qu'avant ce soir, il tombera une fameuse averse; ce serait une veine.

—Pourquoi cela? fit un jeune tramp aux cheveux rouges, qui répondait au nom de Jackson.

—Parce qu'une bonne pluie doublerait nos chances, répondit Slugh sentencieusement. S'il pleut seulement deux heures, la fondrière du défilé deviendra impraticable.

—Alors, c'est pour aujourd'hui le grand coup? demanda un autre. Tu as reçu des ordres?

—Oui, fit Slugh, en tirant orgueilleusement de sa poche un papier graisseux couvert de signes hiéroglyphiques, voici une lettre qu'un cowboy m'a remise ce matin pendant que je faisais ma tournée dans la montagne. Elle est signée de la "Main Rouge" et elle émane du chef.

Il y eut à ces mots un profond silence, fait de respect et de curiosité. Les sept tramps s'étaient rapprochés de Slugh, impatients de savoir.

—De quoi s'agit-il exactement, demanda Jackson.

—Hier et ce matin même, reprit Slugh gonflé de son importance, je n'aurais rien pu vous dire; aujourd'hui, c'est différent, je vais vous dresser tous les détails. Vous avez vu passer, il y a une quinzaine de jours, un chariot attelé de quatre chevaux et escorté par une douzaine de cow-boys armés et de policemen à cheval.

—Oui, répondit Jackson, et nous nous sommes demandé pourquoi tu nous défendais de l'attaquer; pour que ce chariot fût ainsi escorté, il devait contenir quelque chose de précieux.

—Il ne contenait rien du tout; seulement, aujourd'hui il repasse par le même chemin, dans le défilé au pied du Black-Canon, et, aujourd'hui — suivez-moi avec attention — il est chargé d'or!...

Les prunelles des bandits étincelèrent de convoitise sous leurs sourcils embroussaillés.

—Oui, reprit Slugh, il contient le produit des fermages des trois grands domaines situés de l'autre côté de la sierra et qui appartiennent, vous le savez, au milliardaire William Dorgan, celui qui partage avec le fameux Fred Jorgell les trusts du maïs et du coton. Oh! je suis renseigné, je sais même que c'est un des fils de W. Dorgan qui est à la tête de l'escorte...

—Quant à celui-là! fit un des bandits en faisant le geste d'épauler une carabine.

—Eh bien, non, c'est ce qui te trompe, s'écria Slugh avec vivacité; il faut faire en sorte que Joë Dorgan ne reçoive pas la moindre blessure. Il doit être pris vivant, il paraît que sa capture est la partie la plus importante de l'expédition. Il vaudrait même mieux laisser partir l'argent et les policemen que de ne pas s'assurer de sa personne. Est-ce compris?

Les sept tramps firent de la tête un signe d'assentiment, mais ils demeuraient songeurs.

A ce moment même, quelques larges gouttes d'eau volèrent dans l'air, et bientôt une grosse pluie d'orage se mit à tomber. Les tramps durent chercher un refuge dans la grotte qui leur servait de magasin.

Là, les carabines et les revolvers furent minutieusement vérifiés et chargés, et Slugh s'assura par lui-même que chacun de ses hommes possédait une provision suffisante de cartouches.

La pluie était devenue torrentielle. Du feu, il ne restait plus que quelques tisons noircis que les cascades, tombées du haut du rocher, emportaient vers le bas de la vallée.

Slugh se frottait les mains.

—Toute cette eau-là, s'écria-t-il, va s'amasser dans les fondrières du défilé, le chariot ne sortira jamais de là...

Tout à coup, dominant le bruit de la rafale, trois coups de carabine retentirent, longuement répercutés par les échos de la montagne.

Slugh était devenu légèrement pâle.

—Le signal des chefs! murmura-t-il, il faut que je m'en aille!...

—Quand reviendras-tu? demanda Jackson quelque peu ému, lui aussi.

—Je ne sais pas!... Attendez-moi! Ne faites rien avant mon retour...

En un clin d'oeil, il avait mis en bandoulière sa carabine, jeté sur ses épaules un ample manteau mexicain et avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Puis il se glissa dans l'entrebâillement des rocs basaltiques et disparut.

Restés seuls et regardant tomber la pluie qui embuait d'un voile grisâtre le paysage désolé, les tramps demeurèrent silencieux, en proie à une vague inquiétude.

Chacun d'eux éprouvait le besoin de parler et nul n'osait prendre la parole le premier. A la fin, un vieux tramp, nommé Bishop, dit d'une voix lente:

—J'ai connu, il n'y a pas bien des années, un Dorgan qui était aussi le fils d'un milliardaire, mais il ne se nommait pas Joë, il s'appelait Harry.

—Ce n'est pas le même, fit Jackson, c'est son frère. Je sais, moi, que le milliardaire William Dorgan a deux fils, Harry et Joë.

—C'est Harry que j'ai connu, l'ingénieur. Il dirigeait à ce moment l'usine électrique de Jorgell-City où j'ai travaillé. C'était un brave gentlemen,

Cela m'ennuierait qu'il arrivât malheur à son frère.

— Puisque, précisément, il est ordonné de ne pas lui faire le moindre mal... Tu peux dormir tranquille...

La conversation en resta là et personne n'essaya de la ranimer. La nuit commençait à venir et la pluie ne cessait pas. Les tramps se demandaient avec un étrange malaise ce qu'était devenu leur chef, et leur inquiétude allait croissant, lorsque Slugh parut. Il était ruisselant de pluie des pieds à la tête, mais il avait la mine radieuse.

— Tout va bien, s'écria-t-il, mais nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut pourtant casser la croûte, l'attente peut être longue. Défoncez une boîte de conserve, mangez un morceau de boeuf sur le pouce, un coup de whisky, et en route.

Slugh fut ponctuellement obéi. En un clin d'oeil les tramps furent restaurés, équipés, prêts à partir. Le retour de leur chef et la bonne humeur dont il faisait preuve les avaient animés d'une nouvelle ardeur, cependant personne n'avait osé lui poser des questions.

Dans l'eau jusqu'à mi-jambes, les huit bandits suivirent quelque temps la pente raboteuse du Blanck-Canon que la pluie avait rendue semblable au lit d'un torrent. Ils franchirent un amas de rochers bizarrement tourmentés et débouchèrent dans un défilé, bordé à droite et à gauche par d'imposantes murailles de basalte.

— Il n'y a pas d'autre chemin, déclara Slugh, ils sont obligés de passer par le défilé, et là, nous les tenons! Quand ils se seront engagés dans la fondrière, je les défile de faire un pas de plus!... C'est ce moment-là qu'il faut attendre pour attaquer. Alors,

vous ouvrirez le feu en tirant d'abord sur les chevaux.

— Well, fit Jackson, mais comment reconnaitrons-nous Joë Dorgan, il pourrait bien arriver que sans vouloir le faire exprès...

— Jamais! s'écria Slugh embarrassé de l'objection. Je ne vois pas trop comment faire. Il faudrait tâcher de le reconnaître à son costume.

— Il me semble qu'il y a un moyen bien simple, c'est de tirer d'abord sur les policemen, il n'y a pas moyen de se tromper à cause des uniformes.

— Oui, c'est cela... Ah! encore une chose que j'oubliais. Deux envoyés de la Main Rouge prendront peut-être part à l'affaire, il faudra faire en sorte de ne pas tirer sur eux.

Slugh répéta plusieurs fois à chacun de ses hommes en particulier ces minutieuses recommandations, puis il les disposa lui-même chacun dans une anfractuosité du roc où, à travers la profonde obscurité, encore augmentée par la pluie, il était impossible de les apercevoir.

Une heure s'écoula lentement; dans les trous où ils étaient embusqués, les tramps sentaient la fatigue et l'engourdissement s'emparer d'eux. Slugh était prodigieusement énervé, il remarquait avec colère que la pluie tombait un peu moins fort.

— Quelle guigne, grommelait-il entre ses dents, pour peu que le convoi tarde encore, il fera clair de lune et l'eau aura eu le temps de s'écouler!..

L'impatience commençait à le gagner, quand, tout à coup, à travers les roulements de l'averse, il distingua le bruit sourd d'un galop de chevaux.

— Attention, cria-t-il à ses hommes, ce sont eux!

Un quart d'heure encore s'écoula, le bruit se rapprochait, une masse

sombre, flanquée de deux lueurs rougeâtres qui étaient celles des lanternes, se silhouetta dans la brume.

Le chariot était devenu nettement visible ainsi que les douze policemen à cheval qui l'escortaient. Le conducteur, jurant et maugréant contre cette route impossible, fit entrer ses chevaux dans l'ornière qui la pluie avait rendue semblable à une mare, mais quand le charriot eut atteint l'endroit le plus profond, ses lourdes roues s'embourbèrent, il fut impossible de les faire avancer.

— Nous ne sortirons pas de là, grommela le conducteur, nous sommes dans la vase jusqu'aux moyeux!

Comme si cette phrase eût été un signal, huit coups de feu éclatèrent simultanément trois des policemen roulèrent à terre, le crâne traversé d'une balle, d'autres étaient plus ou moins grièvement blessés.

— Les tramps! Les bandits de la Main Rouge! Au secours! Nous sommes perdus!

Tous ces cris éclatèrent confusément, il y eut quelques instants d'un terrible désarroi qu'augmentaient encore les hennissements d'un cheval blessé à mort.

Mais une voix vibrante domina le tumulte. C'était celle d'un cavalier qui s'était tenu jusqu'alors derrière le chariot.

— Courage, mes amis! criait-il, si nous faiblissons, nous serons exterminés jusqu'au dernier, retranchons-nous derrière la voiture et rispostons vigoureusement.

Les bandits firent à ce moment une seconde charge, mais les policemen, suivant le conseil du cavalier, qui n'était autre que Joë Dorgan, avaient eu le temps de se réfugier derrière le

chariot, aucun d'eux, cette fois, ne fut atteint.

Les policemen tirèrent à leur tour dans la direction d'où étaient partis les coups de feu des bandits. Un cri de douleur répondit à l'explosion des carabines: c'était le vieux Bishop qui, frappé en plein coeur, venait de dégringoler du trou de rocher où il était embusqué.

— Un de moins! dit Joë Dorgan, tenez bon! Nous finirons par avoir le dessus, ils sont moins nombreux que nous.

La bataille se continua furieusement, mais les tramps qui, sur l'ordre de Slugh, demeuraient toujours cachés, avaient sur leurs adversaires un avantage considérable, ils visaient à coup sûr, tandis que les policemen ne tiraient qu'au jugé et n'osaient quitter le rempart protecteur qu'était pour eux le chariot.

La lutte aurait cependant pu se prolonger si Slugh ne s'était pas avisé d'une tactique nouvelle.

Un tramp, c'était Slugh lui-même, bondit tout à coup du fond des ténèbres et plongea son bowie-knife jusqu'au manche dans la gorge d'un des policemen, et presque aussitôt il brûla presque à bout portant la cervelle d'un autre. Puis il se rejeta en rampant vers le rocher.

— Mes amis, s'écria Joë Dorgan, abandonnons l'argent et battons en retraite!

Les hommes de l'escorte ne demandaient pas mieux que d'obéir, mais tous leurs chevaux avaient été tués et blessés, et la fuite, dans ces conditions, était presque impossible.

Ils la tentèrent pourtant.

A ce moment, ils n'étaient plus que cinq, en comptant Joë Dorgan. Dès le début du combat, les lanternes

avaient été cassées, la scène du drame n'était plus éclairée que par la lueur livide et intermittente des coups de carabine. Les fugitifs espéraient s'échapper à la faveur des ténèbres.

Deux d'entre eux, passant les premiers, se glissèrent hors de l'abri protecteur du chariot. Ils n'avaient pas fait deux pas qu'ils roulaient à terre, frappés d'une balle en plein front.

— En avant! cria Slugh, ils ne sont plus que trois.

Les tramps, à cette injonction, dégringolèrent de leurs trous, le bowie-knife d'une main, le revolver de l'autre.

En un clin d'oeil les fugitifs furent cernés; deux coups de revolver retentirent. C'était Jackson qui venait de brûler la cervelle aux deux policemen.

Jeë Dorgan était demeuré seul.

Le browning au poing, il se battait comme un lion. Il tua un des tramps qui essayant de le saisir à bras-le-corps et il blessa Jackson à l'épaule.

Mais il était fatal qu'il succombât sous la force du nombre. Dix mains robustes lui saisirent les bras et l'immobilisèrent; son browning lui fut arraché et on le ligota solidement.

— Misérables assassins! hurlait-il en se débattant, tuez-moi donc si vous l'osez!

On ne daigna pas lui répondre.

—Maintenant, s'écria Slugh, la bataille est gagnée. Qu'on donne quelques bons coups de bowie-knife aux blessés pour leur ôter l'envie de témoigner en justice contre nous.

—C'est déjà besogne faite, grommela un vieux tramp à barbe grise dont les mains dégouttaient de sang. Maintenant, il s'agit d'ventrer le coffre aux dollars!

Les bandits entouraient déjà le chariot, lorsque deux cavaliers sur-

gèrent brusquement au milieu du défilé. A la clarté de la lune, qui, la pluie maintenant passée, se dégageait d'entre les nuages, les tramps virent que les deux nouveaux venus avaient le visage recouvert d'un masque.

Respectueusement, Slugh s'était précipité à leur rencontre et tenait la bride de leurs chevaux.

—Les ordres de la Main Rouge ont été fidèlement exécutés, dit-il d'un ton plein d'humidité.

—C'est bien, fit un des hommes, et il donna à voix basse quelques ordres à Slugh, en même temps qu'il lui remettait un paquet assez volumineux.

Slugh défit le paquet. Il contenait un flacon carré et un tampon d'ouate.

Slugh imbiba soigneusement le tampon du liquide contenu dans le flacon, puis s'approchant sournoisement, il l'appliqua sur le visage du prisonnier. Joë Dorgan poussa un gémissement sourd; l'odeur fade de chloroforme montait à ses narines. Il perdit connaissance.

Aussitôt Slugh et un des hommes masqués l'emportèrent avec précaution et l'attachèrent solidement sur un cheval que les émissaires de la Main Rouge avaient eu soin d'amener avec eux et qu'ils avaient laissé un peu en arrière.

Tout cela s'était fait avec une rapidité extraordinaire, sous les regards stupéfaits des tramps, si intimidés par la présence des "grands chefs", qu'ils en avaient oublié le chariot aux dollars.

Les deux hommes masqués s'apprêtaient à remonter à cheval lorsque Slugh crut devoir demander des ordres au sujet du chariot.

—Soite question! fit avec impatience un des inconnus. Que le partage ait lieu suivant les règles ordinaires.



Nous ferons prendre en temps voulu ce qui revient à la Main Rouge. Et surtout pas d'erreurs dans les comptes. Nous connaissons le chiffre exact!

Les inconnus étaient remontés en selle; plaçant au milieu d'eux le cheval sur lequel était attaché le corps inerte de Joë Dorgan, ils disparurent au grand galop par l'extrémité nord du défilé.

Après avoir chevauché trois heures de suite dans le plus profond silence par les chemins défoncés de la montagne, ils atteignirent enfin une route régulièrement empierrée et munie de bornes odométriques et de poteaux indicateurs.

Leurs chevaux étaient blancs d'écume quand ils mirent pied à terre devant une misérable auberge construite avec des troncs d'arbres mal équarris. Un valet silencieux vint prendre leurs chevaux après les avoir aidés à transporter le corps de Joë Dorgan sur un banc de pierre près de la porte.

Aucune lumière ne paraissait aux fenêtres de la bicoque. Les deux hommes qui, maintenant, avaient retiré leurs masques, faisaient les cent pas dans la cour en causant à demi-voix. Une heure s'écoula.

Les émissaires de la Main Rouge commençaient à donner des signes d'impatience quand le bruit d'une auto se fit entendre dans le silence de la nuit.

Dix minutes après, une superbe cent chevaux, à la luxueuse carrosserie aménagée pour de longs voyages, stoppait devant l'auberge, tous phares allumés.

De même que le domestique qui avait pris soin des chevaux, le chauffeur ne prononça pas une parole. Ce fut silencieusement que les deux bandits et leur prisonnier, toujours ina-

nimé, furent installés dans l'intérieur de la voiture, qui partit aussitôt en quatrième vitesse.

Trois jours après, la même auto mystérieuse, maintenant couverte d'une épaisse couche de boue et de poussière, entra dans New-York un peu avant minuit et, après avoir parcouru à petite allure la dixième avenue, stoppait devant une luxueuse propriété, entourée de hautes murailles et fermée par une grille de fer ouvragé. Sur une des colonnes qui soutenaient la grille était scellée une plaque de marbre noir avec cette inscription en lettres d'or: "Dr Cornélius Kramm".

Le chauffeur donna trois coups de trompe régulièrement espacés, la grille s'ouvrit aussitôt à deux battants et l'auto s'engouffra dans l'intérieur de la propriété.

Le lendemain, la nouvelle du drame dont le désert de Black-Canon avait été le théâtre, éclatait comme un coup de foudre à New-York où le milliardaire William Dorgan et ses fils étaient particulièrement estimés.

Nous reproduisons, à titre de document, un des nombreux articles que publia le "New-York Herald" à cette occasion.

"Un effroyable attentat vient de jeter la consternation dans l'Etat de Californie et de mettre en deuil la famille d'un de nos honorables concitoyens M. William Dorgan. Son plus jeune fils, Joë, a disparu dans des circonstances tragiques et tout porte à croire qu'il a été victime des bandits de la Main Rouge.

"M. Joë Dorgan qui, bien qu'agé seulement de vingt-six ans, a déjà fait preuve de brillantes qualités d'administrateur et de financier, avait été chargé par son père de recouvrer des

sommes importantes dues par les fermiers des immenses domaines que possède le milliardaire dans la province de Californie. Cette région offre encore des parties entièrement désertiques privées de routes et de chemins de fer et où les services publics ne sont encore organisés que de la façon la plus défectueuse.

“M. Joë Dorgan qui avait terminé heureusement sa tournée, revenait avec son escorte composée de douze policemen à cheval. L'argent recueilli se trouvait dans un de ces robustes chariots que seuls peuvent circuler par les chemins rocailleux de la Sierra. C'est en traversant un défilé, que les orages de ces temps derniers avaient rendu presque impraticable, que le convoi fut attaqué.

“Des cow-boys qui se rendaient à une des foires de la région ont retrouvé les cadavres atrocement mutilés des douze policemen, près du chariot défoncé et des chevaux éventrés.

“Détail horrible, chaque cadavre portait sur la joue l'empreinte d'une main grossièrement dessinée avec du sang. Les bandits de la Main Rouge avaient laissé leur sinistre estampille.

“Malgré toutes les recherches, le corps du malheureux Joë Dorgan n'a pu être retrouvé. On n'ose espérer qu'il ait été fait prisonnier, on suppose que les tramps auront précipité son cadavre dans un des gouffres de la Sierra. Un corps de police montée fait en ce moment une battue dans ces régions désertiques, mais jusqu'ici toutes les recherches n'ont abouti qu'à découvrir, dans un ravin sauvage nommé le Black-Canon, un des repaires de la bande tragique où se trouvaient en abondance des armes, des munitions et des provisions de toute sorte. La chasse aux bandits

continue, dirigée avec une activité infatigable par l'ingénieur Harry Dorgan, le frère de la victime, immédiatement accouru sur les lieux.

“Nous profitons de cette occasion pour donner quelques détails sur la Main Rouge, cette vaste association de malfaiteurs, qui, depuis plusieurs années, déjà, terrorise les Etats de l'ouest et du centre de l'Union. La Main Rouge, puissamment organisée et possédant, assure-t-on, des ramifications dans le monde entier, n'a qu'une ressemblance de nom avec la célèbre association italienne. Ceux qui la composent sont presque tous de nationalité américaine, allemande ou irlandaise. Elle compte dans ses rangs des affiliés appartenant à toutes les classes de la société et, paraît-il, même, des banquiers, des négociants, des médecins, des officiers et jusqu'à des chefs de police de nos grandes cités. C'est ce qui explique l'impunité inconcevable dont ont bénéficié jusqu'ici la plupart de ses membres.

“Tous les efforts tentés pour exterminer ces misérables ont piteusement échoué, mais véritablement la mesure est comble. L'attentat que nous venons de relater et qui dépasse tous les autres en audace et en horreur doit ouvrir les yeux aux pouvoirs publics. Nous espérons qu'une loi spéciale va être votée par le Sénat de Washington et que des crédits extraordinaires vont être mis à la disposition de la direction de la police pour traquer dans leurs repaires les affiliés de la Main Rouge.”

## CHAPITRE II

### En pleine chair vive

Le Dr Cornélius Kramm était un des médecins les plus à la mode de

New-York et son établissement n'était guère fréquenté que par des milliardaires, ou tout au moins des multimillionnaires. Sa physionomie énigmatique et narquoise s'étalait en bonne page dans les revues spéciales, aussi bien que dans les quotidiens à gros tirage. Ses brochures: "l'Esthétique rationnelle de l'Être humain", les "Moyens scientifiques de prolonger la jeunesse chez l'homme et chez la femme", étaient ardemment lues et commentées par les savants et les gens du monde; il était universellement apprécié.

D'ailleurs, Cornélius Kramm n'était pas un médecin ordinaire. Il laissait à ses confrères le vulgaire souci de guérir les maladies; il ne s'occupait que des gens bien portants, mais qui étaient affligés de quelque imperfection physique. Dans cet ordre d'idées il avait opéré de véritables miracles.

Entre cent autres, on citait particulièrement le cas du brave capitaine Mac Dolmar qui, atteint d'un shrapnell pendant la guerre des Philippines avait été totalement défiguré, privé du nez et de la moitié du visage. Le Dr Cornélius avait si bien restauré cette physionomie démantelée que c'est à peine s'il restait trace de l'épouvantable mutilation. Aussi le Dr Cornélius Kramm n'était désigné que sous le surnom de rajeunisseur ou de "sculpteur de chair humaine".

On affirmait, sans doute avec quelque exagération, qu'il eût pu d'une vieille miss borgne, édentée, ridée et jaune, faire une jeune fille fraîche et rose; beaucoup étaient persuadés que son pouvoir était sans bornes.

Le docteur, qui avait quelque temps habité une ville neuve du Far West, s'était définitivement installé à New-

York où il possédait une académie de beauté, un "esthetic institute", comme on dit en Amérique, aménagé selon les dernières données de la science et les suprêmes raffinements du confort moderne. Cornélius Kramm vivait seul et n'avait pour toute famille qu'un frère un peu plus jeune que lui, Fritz Kramm, qui faisait en grand le commerce des tableaux et des objets d'art.

Depuis plusieurs semaines, le docteur avait pour pensionnaire un jeune Américain d'allures taciturnes et misanthropiques qui ne suivait—en apparence du moins—aucun traitement, car il était doué d'une robuste constitution et d'une excellente santé. Il occupait au deuxième étage d'une aile de l'hôtel, complètement isolé et donnant sur les jardins, une chambre à part. Il n'en sortait jamais dans la journée. Le soir seulement il descendait fumer un cigare, en faisant une longue promenade sous les ombrages du jardin presque aussi vaste qu'un parc. Parfois aussi, il allait rejoindre le docteur dans un de ses laboratoires et avait avec lui de longs entretiens.

Le personnage qui menait cette existence presque érémitique, paraissait d'ailleurs parfaitement satisfait de sa situation. Quand il était seul, il se plongeait avec une ardeur extraordinaire dans l'étude des traités les plus récents de chimie et de physiologie; ce travail possédait pour lui un tel attrait qu'il ne s'ennuyait pas un seul instant et ne prenait que juste l'exercice nécessaire à sa santé.

Autre trait bizarre de cette existence de reclus; chaque matin un vieil Italien, nommé Léonello, depuis de longues années au service du docteur, venait dans la chambre du reclus et prenait de lui une ou plusieurs pho-

tographies; il en avait ainsi accumulé une centaine dans toutes les attitudes possibles, de face, de profil, assis ou debout, nu ou habillé.

Cette formalité n'était guère du goût de celui qui en était l'objet et il avait vainement cherché à savoir pourquoi on multipliait ainsi son image sous les aspects les plus divers. A toutes les questions, Léonello répondait par des phrases évasives. Une fois, le jeune homme voulut refuser de poser, mais le vieil Italien n'eut qu'à dire fort courtoisement que c'était l'ordre du docteur, et le photographié récalcitrant n'insista plus et passa de bonne grâce devant l'objectif d'un appareil de fort calibre qui donnait des clichés grandeur nature et d'une netteté parfaite.

Un soir que l'étrange pensionnaire de l'académie de beauté se promenait lentement sous les allées ombreuses du jardin, contemplant d'un oeil pensif le ciel fourmillant d'étoiles, il crut entendre quelqu'un marcher derrière lui. Il se retourna avec un frisson involontaire, mais il fut vite rassuré en se trouvant en face de Léonello.

—Vous faites, comme moi, un petit tour de promenade? dit-il à l'Italien.

—Non pas, répondit celui-ci avec un obséquieux sourire, je vous cherchais.

—Le docteur désire me voir?

—Précisément.

—J'en suis enchanté, je cours le rejoindre; dites-moi seulement où il est dans son cabinet ou au laboratoire?

—Je vais vous conduire, il est bien dans son laboratoire, mais pas dans celui que vous connaissez.

—Indiquez-moi le chemin.

—Inutile, vous ne sauriez pas trouver sans moi, il est préférable que je vous accompagne.

—C'est bien, je vous suis.

—Remarquez que le laboratoire où je vous conduis est rigoureusement consigné à tout le monde, même aux meilleurs amis du docteur qui en ignorent jusqu'à l'existence. C'est une grande faveur qu'il vous fait en vous y admettant.

Tout en parlant, Léonello et son compagnon étaient rentrés dans le bâtiment principal et s'étaient engagés dans un long couloir dallé de marbre que des lampes à vapeurs de mercure éclairaient d'une douce lueur azurée. Ils firent halte devant la cage d'un ascenseur.

—Le laboratoire du docteur ne se trouve donc pas au rez-de-chaussée? demande l'inconnu avec surprise.

—Non, dit tranquillement l'Italien, c'est un laboratoire souterrain.

Et il appuya sur le bouton de commande.

L'ascenseur se mit en marche et s'arrêta dans une sorte de vestibule aux parois de céramique d'une absolue nudité, sur lequel s'ouvraient d'épaisses portes battantes rembourrées de cuir. Un bruit rythmique de pistons et de bielles montrait que ce sous-sol devait renfermer de puissantes machines.

—Nous sommes arrivés, dit Léonello, et, poussant une des portes battantes, il s'effaça pour laisser passer son compagnon le premier.

Au sortir de la demi-obscurité du vestibule, le pensionnaire du docteur eut comme un éblouissement.

Il se trouvait dans une vaste salle voûtée en dôme et dont les parois étaient entièrement revêtues de plaques de porcelaine blanche. Sous l'aveuglante lumière de l'électricité, un amas confus d'appareils étranges s'amassait à perte de vue. C'était sur des

piédestaux des écorchés de grande nature barbaquement coloriés, des cages montées sur des plateaux de verre d'après la méthode d'Arsonval, et qui devaient permettre d'entourer un malade d'un faisceau de rayons électriques, des fauteuils munis de crics, grâce auxquels on pouvait immobiliser ou distendre les membres, et dans une vitrine un groupe d'automates de cire coloriés avec tant d'art qu'ils donnaient de la vie. Enfin, dans un coin, sur des dalles de marbre, des cadavres à demi disséqués étaient étendus, dans un état de conservation parfait, dû sans doute à de puissants antiseptiques.

L'atmosphère de ce fantastique laboratoire était saturée d'une odeur extraordinairement balsamique qui semblait singulièrement vivifiante et dont l'absorption faisait sans doute partie intégrante du traitement auquel étaient soumis les malades.

En apercevant le nouveau venu, le Dr Cornélius Karmm avait déposé une éprouvette dans laquelle il était en train de décanter le contenu d'un ballon et était accouru, souriant aussi aimablement que cela lui était possible avec sa sinistre physionomie.

— Bonsoir, mon cher monsieur Baruch Jorgell, dit-il en désignant un siège, vous me voyez enchanté de votre visite; je me suis permis de vous déranger ce soir, car j'ai besoin de causer très sérieusement avec vous.

— Vous avez là, murmura Baruch plus ému qu'il ne voulait le paraître, un splendide laboratoire.

— Oui, n'est-ce pas? reprit négligemment le docteur, cela m'a coûté assez cher; d'ailleurs, comme installation, ce laboratoire a ceci d'avantageux, c'est que j'y suis parfaitement tranquille. Je pourrais, s'il m'en pre-

nait la fantaisie, écorcher vif un de mes clients et le laisser hurler tout à son aise. Là-haut, on n'entendrait pas un bruit.

— Cela est commode, en effet, murmura Baruch, de moins en moins rassuré.

Le docteur s'était aperçu du trouble de son interlocuteur; un sourire narquois retroussa ses lèvres minces, ses yeux arrondis et sans cils, comme ceux des oiseaux de proie, étincelèrent derrière ses lunettes d'or.

— Rassurez-vous, ricana-t-il, je ne me livre que bien rarement à des expériences de vivisection, et encore, est-ce toujours dans l'intérêt de la science.

— De quoi s'agit-il donc?

— J'y arrive. Vous vous rappelez, mon cher Baruch, dans quelle situation vous vous trouviez quand vous êtes arrivé ici?

— Je m'en souviens et j'ai de bonnes raisons pour cela. Je suis votre obligé et je ne l'oublierai jamais, mais inutile de parler du passé.

— C'est fort utile, au contraire. Je comprends que certains souvenirs vous soient pénibles, mais il est indispensable qu'il n'y ait entre nous aucune espèce de malentendu.

— Parlez, murmura Baruch, qui ne put s'empêcher de pâlir.

— Lorsque vous êtes venu me demander asile, vous étiez accusé d'avoir assassiné un chimiste français, M. de Maubreuil, que vous aviez dépouillé de ses diamants, vous étiez traqué de toutes parts; votre signalement était affiché, votre tête mise à prix et des centaines de détectives étaient à vos trousses.

— C'est exact, répliqua l'assassin qui avait eu le temps de recouvrer son sang-froid. Vous m'avez sauvé, je ne

cherche pas à le nier. Vous avez même parlé à ce moment d'une association entre nous et votre frère, qui pourrait amener des résultats "grandioses", c'était votre mot; mais, depuis, il n'a plus été question de rien.

—Eh bien! le moment est venu de vous faire connaître ces projets qui, je vous l'ai dit, sont grandioses, je ne retire pas le mot. Je vais aborder carrément la question. Voyons, entre nous, tenéz-vous beaucoup à conserver votre physionomie actuelle?

—Ma physionomie?

—Oui, j'entends par là votre nuance de cheveux, l'expression de votre visage, la couleur de votre peau, en un mot, tout ce qui constitue votre personnalité physique.

—Je n'y tiens nullement; à ce que je vois, vous voulez me teindre, me maquiller, me rendre méconnaissable.

Le Dr Cornélius eut un haussement d'épaules.

—Vous teindre, vous maquiller, quelle plaisanterie

Et il ajouta d'une voix grave:

—Il ne s'agit pas de cela, le changement qui se produira en vous sera tellement radical, tellement profond, que vous serez véritablement un autre homme.

—Impossible.

—C'est très possible; certes, l'expérience est hardie, mais elle ne comporte aucun danger sérieux. Fritz, mon frère, vous expliquait l'autre jour quelques-uns des moyens que j'emploie pour arriver à mes fins, vous avez pu constater qu'ils sont très ingénieux et d'une extrême simplicité.

—Mais pourquoi cette transformation complète? murmura Baruch Jorgell, le coeur étreint d'une vague

angoisse. Est-ce que quelques retouches ne seraient pas suffisantes?

—Non, pas de retouches! Je vois qu'il faut que je complète ma pensée. Un soir, comme aujourd'hui par exemple, vous vous endormez dans la peau de Baruch Jorgell, criminel notoire, recherché par les policiers du monde entier, et quand vous vous réveillez, vous êtes devenu, par la magie de la Science, un des plus brillants gentlemen de l'aristocratie des Cin-Cents, heureux fils d'un père milliardaire.

Baruch crut un instant que le docteur était devenu fou.

—C'est un rêve, un abominable rêve, murmura-t-il, la science ne peut pas, ne pourra jamais opérer une pareille métamorphose!

—Ah! ah! ricana Cornélius, vous vous figurez cela, vous ignorez les ressources de la "carnoplastie", une science que j'ai créée de toutes pièces. Ce n'est pas pour rien, croyez-le, qu'on m'a surnommé le sculpteur de chair humaine!

Baruch Jorgell tremblait de tous ses membres, il se croyait déjà voué à quelque atroce expérience, disséqué tout vivant.

—J'aime encore mieux rester tel que je suis, balbutia-t-il d'une voix étranglée par la peur.

Le docteur s'était redressé, la face rayonnante d'orgueil.

—Je pourrais, fit-il, me passer de votre permission, mais j'aime mieux n'employer que le raisonnement pour vous convaincre; quand j'aurai parlé, vous comprendrez quels sont vos véritables intérêts.

Et il ajouta brusquement:

—Vous connaissez Joë Dorgan, le fils du milliardaire?

—Très bien, répondit Baruch avec surprise; nous avons même fait une partie de nos classes ensemble, à Boston. Depuis, je l'ai perdu de vue, je connais beaucoup mieux son frère, l'ingénieur Harry Dorgan; il dirigeait, vous le savez, l'usine de force électrique de Jorgelle-City et il courtisait ma soeur Isidora; celui-là, je le déteste mortellement...

—Il ne s'agit pas de lui, interrompit le docteur d'un ton sec, il s'agit de son frère Joë. Apprenez une chose, c'est que vous avez avec Joë Dorgan une certaine ressemblance. C'est presque la même taille et la même corpulence. C'est cette ressemblance que je me charge, moi, de rendre aussi complète que possible; au bout de quelques semaines de traitement, elle sera définitive.

—Même en y comprenant le visage ?

—Même le visage.

—Alors il existera deux Joë Dorgan ?

—Nullement, parce que, toujours grâce à la science, le vrai Joë Dorgan aura pris exactement l'aspect physique du trop fameux Baruch Jorgell. Comprenez-vous, maintenant? Vous repassez, comme on fait d'une fausse pièce, votre personnalité un peu tarée à un voisin complaisant qui vous donne la sienne en échange, c'est très simple.

Baruch était littéralement abasourdi.

—C'est effarant! s'écria-t-il; ce serait très beau si c'était possible; mais je vois mille difficultés, et tout d'abord Joë Dorgan ne voudra pas endosser ma fâcheuse personnalité; il se débattrra comme un beau diable! il demandera une enquête! La vérité se découvrira!...

Cornélius eut un ricanement bref.

—Voilà une éventualité, dit-il, qui ne se produira jamais. Je vous donne ma parole, moi, que Joë Dorgan n'élèvera pas la moindre réclamation et cela pour une bonne raison, c'est qu'il aura complètement perdu le souvenir de toutes les choses passées...

—Et quand même cela serait, répliqua Baruch avec énergie, quand même encore j'arriverais à revêtir l'apparence exacte de Joë Dorgan, je ne pourrais m'assimiler ni sa voix, ni ses gestes, ni ses opinions, ni sa pensée.

—Tout cela est possible, poursuivit le docteur avec enthousiasme, j'ai les moyens faciles de vous donner la voix et la démarche, les gestes mêmes de Joë; vous connaîtrez les moindres souvenirs de son passé et ses pensées les plus secrètes. Vous posséderez son âme autant que cela est réalisable.

Baruch Jorgell eut un geste d'épouvante, ses dents claquaient de terreur; il comprenait que Cornélius ne mentait pas et que ce qu'il avait annoncé, il le réaliserait en dépit de toute résistance.

—Mais quel homme êtes-vous donc? balbutia-t-il avec égarement.

—Oh! rien qu'un simple savant, un très modeste savant, je vous assure. Il n'y a aucune sorcellerie dans les procédés que j'emploie. J'ai simplement perfectionné certaines formules d'un usage courant. Quand j'aurai publié le volume que je prépare sur la carnoplastie, les prodiges que j'accomplis et qui excitent tant d'étonnement deviendront à la portée de tous les médecins.

En dépit de toute l'éloquence de Cornélius, Baruch demeurait hésitant.

—Eh bien! non, dit-il brusquement, je refuse!

—A votre aise, ricana le docteur ; vous êtes bien libre, après tout, de ne pas accepter ma proposition. Seulement, vous comprenez que, puisque vous allez à l'encontre de mes projets —et de vos propres intérêts même— je ne puis plus vous garder chez moi. Vous sortirez d'ici aujourd'hui même, et vous savez, une fois dehors, ce qui vous attend : la prison et l'infâme fauteuil des électrocutions.

Baruch grinça des dents comme un loup pris au piège.

— Je vous obéirai, murmura-t-il avec effort, je suis à votre discrétion. Ah ! je savais bien que vous me feriez payer chèrement le service que vous m'avez rendu...

—Je suis enchanté de vous voir devenu plus raisonnable, mais, je vous le répète, c'est bien à tort que vous vous alarmez. Votre vie n'est pas en danger et vous n'éprouverez aucune souffrance... Vous serez le premier, quand j'aurai réussi, à me combler de bénédictions.

—J'en doute fort, mais puisqu'il faut que je serve de sujet dans cette épouvantable expérience, commencez le plus tôt possible. J'en ai pris mon parti :

—Je sais que vous êtes courageux, nous commencerons donc ce soir même ; je suis heureux de constater que vous êtes dans un parfait état de santé, car cette nuit va être employée par nous à des opérations qui demandent, de votre part, une certaine force d'endurance.

—Je suis prêt, murmura l'assassin d'un air résigné, mais où est donc celui dont je dois prendre la place ?

Cornélius Kramm appuya sur un ressort. Un rideau glissa sur sa tringle, découvrant un renforcement du laboratoire où se trouvait un lit de

repos entouré d'un faisceau de fils électriques.

Sur le lit était étendu un jeune homme à peu près de la même taille que Baruch, mais dont la physionomie n'avait, avec celle de ce dernier, aucune ressemblance, même lointaine. Il semblait dormir d'un paisible sommeil, ses paupières étaient closes et un vague sourire errait sur ses lèvres.

Tout en dormant, il racontait à demi-voix des choses qui offraient sans doute un intérêt capital, car un phonographe enregistreur était placé près de son chevet sur un guéridon.

—J'ai l'honneur de vous présenter l'honorable Joë Dorgan, raila Cornélius. Comme vous le voyez, il est admirablement disposé et se soumettra à l'expérience que nous allons tenter.

—Mais comment se trouve-t-il ici ? demanda Baruch avec une secrète épouvante.

—Ne vous inquiétez pas de cela, dit Cornélius. Ce qu'il y a d'intéressant pour vous à savoir, c'est que, depuis plus d'une semaine, Joë Dorgan est plongé dans le sommeil de l'hypnose. Je lui ai donné l'ordre de se rappeler tous ses souvenirs d'enfance et de les raconter, avec les détails les plus circonstanciés et les plus minutieux. Tout cela est scrupuleusement noté, afin que vous en fassiez votre profit en temps voulu.

Baruch Jorgell, à mesure que Cornélius l'initiait aux moyens pratiques de réaliser son plan audacieux, se remettait peu à peu de ses terreurs.

— Faudra-t-il donc, demanda-t-il, que je vous expose aussi, en détail, mes souvenirs et mes projets ?

— Pas du tout. Ce serait complètement inutile. Ne vous ai-je pas dit que Joë Dorgan perdrait tout souvenir



de sa vie passée? Lorsque la plastique chirurgicale lui aura donné exactement votre ressemblance extérieure, il me suffira d'une petite opération sur le larynx pour lui donner votre voix, puis une légère piqûre au cerveau le débarrassera de sa mémoire.

— Pourquoi ne pas le faire disparaître purement et simplement?

— Fritz me disait la même chose, mais je ne veux pas. D'abord l'existence d'un faux Baruch est une garantie de sécurité pour vous. Puis, j'ai mon amour-propre de savant. Il me plaît de jouer la difficulté et de mener à bien une double transformation que tout le monde regarde comme invraisemblable, comme impossible.

— Vous avez peut-être raison : quand le pseudo-Baruch aura été bel et bien électrocuté comme assassin de M. de Maubreuil, personne ne s'avisera d'aller me chercher sous la peau de Joë Dorgan.

— N'oubliez pas d'ailleurs que, grâce à moi, vous allez devenir l'héritier de William Dorgan. On peut dire que vous êtes né sous une heureuse étoile. Repoussé par Fred Jorgell, vous retrouvez immédiatement un autre père, non moins milliardaire que le premier, en la personne de William Dorgan.

Et Cornélius Kramm ajouta d'un air sarcastique :

— D'ici peu, mon cher Baruch, vous allez vous trouver à même de prouver votre reconnaissance à vos amis de royale façon.

— Et je n'y manquerai pas, soyez-en sûr.

— Si vous y manquiez, d'ailleurs, reprit le docteur avec de sourdes menaces dans la voix, ce serait fort imprudent de votre part; ni moi, ni mon

frère ne sommes des gens dont on se moque impunément.

— Je n'ai jamais eu pareille intention! protesta Baruch avec véhémence.

— Allons, calmez-vous. Nous avons en vous la plus entière confiance, sans quoi, vous pensez bien qu'il nous eût été facile de choisir un autre que vous. Mais cela suffit. Nous avons perdu beaucoup de temps en explications. Nous allons nous mettre au travail immédiatement.

— Je suis à vos ordres, dit Baruch avec calme.

Et après avoir contemplé une dernière fois, dans la haute glace qui était appendue au mur ses propres traits "qu'il ne devait plus revoir", il s'assit intrépidement dans le grand fauteuil métallique que lui désignait Cornélius.

Celui-ci prit un flacon dans une armoire et l'approcha des narines de Baruch qui tomba aussitôt dans un profond sommeil.

### CHAPITRE III

#### La peau d'un autre

Les opérations longues et délicates, grâce auxquelles le Dr Cornélius Kramm prétendait mener à bien l'étrange métamorphose, durèrent plusieurs jours et furent menées avec méthode.

Tout d'abord, avec l'aide de Léonella, le docteur prit un moulage des deux sujets, et les deux moulages dressés sur deux socles furent revêtus, grâce à la photographie, des couleurs, des teintes exactes de la vie. A l'aide d'injections de paraffine chaude, faites sous l'épiderme, il pourvut le facies un peu maigres de Baruch des rondeurs que possédait le visage de

Joë; par une habile résection des cartilages, il rectifia la forme du nez. La ressemblance des deux physionomies commença à s'accuser de façon frappante.

Ses bras squelettiques retroussés jusqu'aux coudes, Cornélius travaillait avec une ardeur fébrile. Taillant en pleine matière vivante, ajoutant et retranchant suivant le besoin, c'était vraiment alors qu'il méritait son surnom de sculpteur de chair humaine.

Quand il eut terminé, à l'aide de scalpel et de la seringue à injections hypodermiques, la première ébauche, il s'arma du microscope. Grâce à des pigments bistres et roses il obtint les nuances de la carnation, avec des tatouages il reproduisit les taches les plus minimes de l'épiderme. Jamais artiste ne mit autant de soin à parfaire son oeuvre.

La chevelure et la barbe demandèrent à elles seules un laborieux travail. Les cheveux évalués au centimètre carré furent épilés électriquement, un par un, aux endroits où ils étaient trop touffus. Dans ceux où ils l'étaient moins, Léonello se servit d'une aiguille spéciale pour en repiquer en nombre voulu, comme font les coiffeurs dans les cas inguérissable calvitie.

Pour les dents, l'opération ne présentait aucune difficulté: des empreintes à la cire furent prises sur les deux patients et Cornélius, à l'aide de quelques coups de lime et de quelques implantations, obtint un résultat parfaitement satisfaisant. La nuance des cheveux fut donnée par une teinture indélébile. Le docteur avait fait des études spéciales sur les alcaloïdes qui ont la propriété de modifier la couleur des yeux, il décida que, pour doter Baruch des yeux noirs de Joë, un traitement interne était indispensable.

Ces travaux une fois terminés, Cornélius demeura quelque temps en contemplation devant son oeuvre.

— La ressemblance est parfaite, s'écria-t-il orgueilleusement, il est impossible de faire mieux. Maintenant, la preuve en est faite, je possède le secret de pétrir à mon gré la face humaine, mes doigts modèlent la chair vive comme de l'argile!

Léonello l'arracha à cet enthousiasme lyrique.

— Maître, demanda-t-il, l'oeuvre peut être regardée comme presque terminée en ce qui concerne Baruch, cependant il est encore beaucoup plus corpulent que Joë.

— Il est facile de remédier à cette imperfection. En soumettant le sujet à un courant électrique à haute tension, il se produira une transpiration abondante. De même que certains jockeys, à la veille d'une course, Baruch va maigrir pour ainsi dire instantanément, en quelques heures. Occupez-vous de cela.

Le traitement singulier indiqué par Cornélius eut d'ailleurs un succès complet.

Quand Baruch revint à lui, il éprouvait une étrange et douloureuse sensation; il lui semblait avoir dormi pendant des années. Il ressentait par tout le corps une douleur sourde, il était faible comme un enfant.

Il ouvrit les yeux et reconnut avec une sorte de stupeur qu'il se trouvait dans sa chambre.

Peu à peu, il reprenait conscience de lui-même. Il se rappelait sa visite dans le laboratoire souterrain, l'étrange pacte qu'il avait conclu, puis il y avait comme une brume sur ses souvenirs.

Il essaya de faire un mouvement.

Il ne put bouger, tout son corps était emprisonné dans des bandages aux puissants ressorts et dans des moulages qui l'immobilisaient. Son visage était recouvert d'un masque d'acier qui lui tirait douloureusement les lèvres et les coins de la bouche.

Il fit un mouvement pour essayer de s'arracher à l'espèce d'étau qui l'enserrait de toutes parts, il ne put y réussir. Il poussa un gémissement douloureux. C'est alors qu'il aperçut, à quelques pas de lui, la face obséquieuse du préparateur Léonello.

— Ne bougez pas, dit l'Italien. Je suis heureux de vous annoncer que l'expérience tentée par mon illustre maître, le Dr Cornélius Kramm, a brillamment réussi. Dans quelques semaines vous serez en voie de complète guérison. Dès que vous irez tout à fait bien, que vous serez en état de vous lever, vous pourrez regagner le palais de votre père, Mr William Dorgan, qui est inconsolable de votre perte.

Baruch eut un saisissement, un vertige envahit son cerveau anémié. Ainsi donc le sculpteur de chair humaine avait réalisé de point en point son éfarante promesse. Il fut pris d'une irrésistible envie de voir son visage. Il ne pouvait arriver à croire que Léonello eût dit la vérité.

— Oh! un miroir! balbutia-t-il, je voudrais un miroir.

Mais il se tut brusquement, saisi d'une terreur folle. Ce n'était plus sa voix qu'il entendait; il n'en reconnaissait plus les intonations.

— Soyez calme, s'écria Léonello avec vivacité. Le docteur a bien recommandé que vous ne parliez pas, que vous demeuriez complètement immobile. Il vous est même, pour quelque temps encore, interdit de

manger. Je vous nourrirai, moi-même, à l'aide d'aliments liquides.

Baruch poussa un gémissement étouffé, dont Léonello comprit la signification.

— Rassurez-vous, fit-il, cela ne durera pas très longtemps et vous serez bien soigné. Je ne quitterai pas le chevet de votre lit. Nuit et jour je serai là, prêt à deviner de quoi vous pouvez avoir besoin. Je comprends ce que vous désirez. Vous voudriez voir votre nouvelle physionomie, c'est un vœu, en somme, bien légitime, et que je veux contenter de suite. Je vais — mais pour un instant seulement — vous délivrer.

Léonello, avec d'infinies précautions, desserra les ressorts du masque, l'enleva et approcha une glace du visage du patient.

Baruch Jorgell poussa un cri de stupeur.

La face étonnée et mélancolique qui le regardait du fond de la glace n'était plus la sienne. Il avait devant lui les traits du jeune homme qu'avant sa métamorphose il avait vu endormi dans le laboratoire souterrain, les traits de Joë Dorgan.

Il ne put supporter longtemps la contemplation de cette physionomie qui était, pourtant, désormais "sa physionomie".

Il ferma les yeux; il lui semblait qu'il venait d'apercevoir un spectre.

— Vous avez vu? fit ironiquement l'Italien. J'espère que vous êtes content de votre nouveau visage; maintenant je vais vous remettre votre masque.

Baruch ne protesta par aucun geste, il se laissa faire docilement, il sentait la folie envahir son cerveau; il essaya de dormir pour ne plus penser. Grâce, sans doute, aux drogues stupéfiantes

qu'on lui avait fait absorber, il tomba dans un profond sommeil.

En s'éveillant le lendemain, il éprouva, mais à un degré moindre, les pénibles sensations de la veille. Mais, pendant le temps qu'il resta éveillé, il fut en proie à un ennui mortel. Ce jour-là, il reçut la visite du Dr Cornélius. Il était accompagné de Fritz Kramm qui, lui, s'extasia franchement sur le merveilleux résultat.

— C'est inouï, déclara-t-il, je n'aurais jamais cru qu'on pût atteindre à une telle perfection dans la ressemblance. Cela tient vraiment du prodige.

— Seulement, ricana Cornélius Kramm, ce n'est pas très agréable pour celui qui subit une pareille opération: de cela je me rends parfaitement compte.

Et comme un éclair de haine passait dans les prunelles du convalescent, toujours réduit au silence et à l'immobilité, il ajouta sous forme de palliatif:

— Mais aussi quel triomphe après la fin du traitement!

— Il faudrait, en effet, qu'un détective fut véritablement rusé pour aller dénicher Baruch Jorgell sous la peau de Joë Dorgan que son sosie a endossée comme un complet neuf...

— Et qui lui sied à ravir.

— Il est certain que je le trouve plus jeune.

— Plus élégant!

— Plus distingué!

— On ne l'est jamais trop quand on est fils de milliardaire.

Baruch, auquel il était défendu d'ouvrir la bouche, était mis à la torture par ces consolations ironiques.

Léonello, cependant, ne négligeait rien pour faire prendre au convalescent son mal en patience. Il lui expli-

quait chaque jour les progrès que faisait sa guérison et il avait pour lui des attentions dévouées.

Les jours passaient. Baruch Jorgell était dévoré d'ennui et d'impatience.

Enfin, peu à peu, les blessures se refermèrent, les chairs violemment rapprochées se soudèrent et, les uns après les autres, les appareils furent retirés. Baruch put se lever, absorber des aliments solides.

Ce fut pour l'assassin, ainsi miraculeusement métamorphosé, une vraie joie lorsque le docteur lui permit de descendre dans le jardin, appuyé au bras de Fritz et de Léonello.

Certes, il était complètement guéri, il n'éprouvait plus aucune extrême faiblesse, mais d'étranges sensations l'assaillaient. Il était dépayté dans sa nouvelle enveloppe physique; son corps, retouché pour ainsi dire et repétri par le sculpteur de chair humaine, le gênait comme un vêtement trop étroit; ses jambes vacillaient, ses gestes étaient mal assurés, sa voix hésitante, et il ressentait, en toute sa personne, l'étrange engourdissement de quelqu'un qui sortirait par miracle du cercueil.

— Vous n'êtes pas encore accoutumé à votre nouvelle enveloppe, dit le docteur qui l'observait avec attention, il vous reste encore une certaine gaucherie, une certaine lourdeur de geste et d'attitude qui disparaîtra rapidement. J'ai grand'hâte, d'ailleurs, que vous soyez guéri.

— Pourquoi cela?

— Il va falloir vous mettre au travail.

Et comme Baruch manifestait un certain étonnement:

— Vous ne vous souvenez donc plus de ce que je vous ai dit? C'est déjà beaucoup, évidemment, de posséder la

ressemblance physique de Joë Dorgan, mais ce n'est pas tout. Vous avez déjà la voix, il vous faut les phrases, les pensées, les gestes, les tics, les manies, tout ce qui constitue enfin la personnalité.

— Mais, comment y réussir? demanda Baruch qui, dans le désarroi moral où il se trouvait, n'avait pas encore eu le temps de réfléchir à cela.

— J'y ai songé. Il y a dans mon laboratoire souterrain quelques milliers de rouleaux phonographiques que Joë a eu la complaisance de dicter lui-même et qui contiennent tout ce qui nous manque. Il faudra faire complètement abstraction de votre ancien moi, et vous habituer à certaines phrases, à certains mots. Vous avez une bonne mémoire?

— Pas mauvaise.

— Alors, tout ira bien.

— Permettez-moi encore une question, fit Baruch émerveillé. Pour les phrases et les idées, tout ira bien, mais les gestes? la démarche?

— Tout est prévu, rien n'a été laissé au hasard; j'ai eu soin de faire cinématographier Joë Dorgan dans toutes ses attitudes, debout, en marche, couché, assis, mangeant ou lisant. Vous n'aurez qu'à vous figurer pendant quelque temps que vous êtes acteur, et qu'à étudier votre personnage consciencieusement.

— Je suis sûr de réussir, s'écria Baruch, j'y mettrai tout le temps qu'il faudra, mais je veux que l'adaptation soit parfaite.

Ainsi que l'avait prévu Cornélius, Baruch avait oublié, en quelques jours, ses souffrances et sa réclusion et il était fier d'être sorti vivant et vainqueur d'une aussi fantastique expérience. Il montrait autant d'en-

thousiasme qu'il avait eu d'abord d'hésitations.

Dès le lendemain, il descendit de bonne heure au laboratoire souterrain et il y demeura jusqu'au soir, travaillant avec une sorte de rage à graver dans sa mémoire, d'une façon indélébile, les attitudes et les pensées même de sa victime.

Le lendemain et les jours suivants, inlassablement, il recommença.

Pendant que la voix très calme du phonographe redisait les phrases gaies ou tristes, plaisantes ou sérieuses arrachées à Joë Dorgan sous l'empire du pouvoir hypnotique, Baruch répétait patiemment mot par mot, s'efforçant de prendre l'intonation exacte. D'autres fois, en face d'un appareil cinématographique, que surveillait Léonello, il s'étudiait à reproduire les gestes habituels et les expressions de physionomie de son sosie involontaire.

C'est quelque chose de terrible que ce fantôme phonographique se démenant tout noir sur la toile blanche, pendant que Baruch, la face crispée, s'évertuait à reproduire exactement toutes ses attitudes.

De temps en temps, les frères Kramm faisaient subir à leur complice une sorte d'examen. Le docteur se frottait les mains, de jour en jour plus satisfait.

— Cela va bien, faisait-il, c'est presque parfait. Encore quelques jours de travail consciencieux et vous serez complètement Dorganifié.

Baruch Jorgell était un coquin dénué de toute espèce de scrupules, il n'avait jamais de remords et il avait consenti sans hésitation à commettre un nouveau crime, mais, à mesure qu'à l'aide des conversations phonographiées qu'il était obligé d'apprendre par coeur, il pénétrait plus avant dans

l'intime pensée de sa victime, il ressentait une sorte de gêne, comme un commencement de honte.

Joë Dorgan avait eu une jeunesse exemplaire: sitôt qu'il eut terminé ses études au collège de Boston, en même temps que son frère, l'ingénieur Harry Dorgan, plus jeune que lui de deux ans, il était devenu pour son père un précieux collaborateur.

Très charitable, très sobre, très travailleur, Joë n'avait aucun vice, c'était une âme loyale et franche.

En constatant toutes ces qualités, qu'il était obligé bon gré mal gré de s'assimiler, l'assassin était en proie à une rage froide.

— Pourquoi, s'écria-t-il avec colère, suis-je obligé de jouer cette terrible partie? Cornélius est un misérable! On dirait que c'est avec intention qu'il s'amuse à me faire jouer ce rôle d'hypocrite et de petit saint. Mais patience! Le temps approche où je pourrai me dédommager de cette abominable contrainte!

Grincant des dents, forcé de singer l'honnête homme, Baruch se remettait au travail, et, chaque jour, son exaspération allait croissant.

Mais bientôt un autre phénomène se produisit.

Passant toute la journée dans le laboratoire souterrain, rempli de machines étranges, de mannequins grimaçants et de cadavres à demi-disséqués, l'assassin devenait sujet à d'effrayants cauchemars. Son sommeil était peuplé de masques bariolés. L'atmosphère saturé d'électricité, chargée de gaz aux odeurs pénétrantes, influait petit à petit sur sa cervelle. Il se rendait compte que si son séjour se prolongeait dans cet endroit maudit, il deviendrait complètement fou.

Quand, avec le soir, se produisaient les énervements de la fatigue et qu'il lui arrivait de se regarder dans la glace, il se rejetait en arrière avec épouvante.

— C'est terrible, bégaya-t-il en frissonnant de tous ses membres. Je suis devenu moi-même le propre fantôme, le spectre vivant de ma victime!

Quelquefois, au crépuscule, ou dans la pénombre du matin, ce n'était plus le visage de Joë que lui renvoyait la glace, c'était une face grave et triste sous la longue chevelure grise qui la couronnait, la face vengeresse de M. de Maubreuil, le chimiste français qu'il avait assassiné pour lui voler ses diamants.

— Arrière, fantôme! s'écria-t-il en claquant des dents.

Et, blême d'épouvante, il s'empresait de couvrir la glace ou de la tourner contre le mur.

## CHAPITRE IV

### Un revenant

Quelques mois avant la disparition de Joë Dorgan, l'excellente mistress Griffon, qui dirigeait, à New-York, une pension de famille honorablement achalandée, avait éprouvé une amère déconvenue.

Un placier en produits chimiques — du moins, il se donnait comme tel — avait réussi, grâce à de fallacieuses promesses, à obtenir du crédit pendant quelques semaines. Puis, brusquement, un samedi, précisément le jour où il devait régler sa note, il avait disparu et, depuis, personne n'avait plus eu de ses nouvelles.

Pendant toute une semaine, mistress Griffon avait rempli de ses lamentations le parloir du family-house.

— Quel escroc! s'écria-t-elle, avec indignation, en parlant de son pensionnaire, c'est une honte, tromper ainsi ma confiance, c'est indigne d'un loyal Yankee.

Et elle concluait d'un ton dolent:

— Je viens de recevoir là une leçon dont je profiterai; jamais plus je ne ferai crédit à personne, j'en fais le serment solennel.

Mistress Griffon se serait peut-être résignée à ce mécompte si quelques-uns de ses clients n'avaient mis une maligne insistance à lui rappeler que le mauvais payeur en fuite offrait une indéniabie ressemblance avec le fameux Baruch Jorgell, assassin d'un chimiste français. Et on étalait devant elle, comme à plaisir, les numéros des journaux et des revues qui reproduisaient la photographie du meurtrier.

— Voyez-vous, mistress, lui répétait-on, vous avez manqué là une occasion superbe de toucher une prime de plusieurs milliers de dollars.

— Alors, vous croyez que ce jeune homme si paisible est bien l'assassin de M. de Maubreuil et le voleur des diamants?

— Nous en sommes parfaitement sûrs, clamait le choeur des pensionnaires, voyez plutôt son portrait.

Et, de fait, il y avait entre le célèbre meurtrier et le débiteur indélicat une ressemblance parfaite.

Après de longues réflexions, elle se décida à se rendre au Police-Office et à y faire une déclaration en règle. Elle s'attendait à recevoir des compliments pour son zèle. Elle fut, à sa grande surprise, assez mal accueillie par le chef des détectives.

— Mistress, s'écria-t-il furieux, vous auriez aussi bien fait de ne pas

vous déranger. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait venir. A quoi pensez-vous donc? Vous avez tous les jours, à votre table, un coquin dont la tête vaut son pesant d'or, vous remarquez même naïvement qu'il ressemble au portrait publié dans tous les journaux, et vous n'avez l'idée de venir me trouver que lorsque l'oiseau s'est envolée? Vraiment, c'est impardonnable!

— Mais je ne savais pas! Vous pensez bien, master, que si j'avais pu prévoir... Je lui ai même fait crédit...

— Vous êtes stupide! Et, naturellement, il ne vous a pas payée?

— Non, master!

— Vous êtes aussi par trop naïve; il a bien fait, vous n'avez que ce que vous méritez. A l'heure qu'il est, l'assassin est en route pour l'étranger ou s'est terré dans quelque coin perdu, nous ne le retrouverons plus!

Le détective ajouta, en reconduisant la directrice du "family-house", d'un air fort peu gracieux:

— La piste est perdue, bien perdue cette fois, et par votre faute. Au plaisir de vous revoir, mistress!

Elle était de fort méchante humeur quand elle regagna le family-house.

Cependant, la démarche de mistress Griffon ne fut pas entièrement inutile.

Sa déposition fut publiée par divers journaux, ce qui amena au family-house une nuée de reporters, désireux de connaître les menus du fameux Baruch Jorgell, ses habitudes, ses jeux favoris et la marque de son tabac préféré.

Avides d'informations exactes, les journaux publièrent le portrait en pied de mistress Griffon et la photographie du parloir et de la salle à manger commune.

Après les reporters et les détectives amateurs, vinrent les curieux. Ce fut un défilé ininterrompu de badauds, enchantés de visiter la chambre du fameux criminel et de s'asseoir à la place même où il avait pris ses repas. Le family-house ne désemplissait pas.

Depuis que le succès était venu, Mme la directrice avait pris à ses propres yeux une importance nouvelle. Dans le parloir où elle présidait chaque soir aux distractions de ses pensionnaires, elle se campait dans son fauteuil, à côté du piano, avec la mine d'une vraie grande dame; maintenant, ce n'est qu'après s'être fait longtemps prier, qu'elle consentait à raconter aux nouveaux pensionnaires l'histoire cent fois rassassée de l'assassin Baruch Jorgell, sans doute venu pour la tuer.

—En somme concluait-elle, je n'ai échappé à la mort que grâce à la protection de la Providence.

Et tout l'auditoire de frémir en songeant au péril qu'elle avait couru.

Pour elle, le moment solennel de la journée était celui qu'elle consacrait à la lecture des "news papers" où s'étaient de passionnants comptes rendus de crimes, de suicides et de lynchages dans lesquels la riche imagination des reporters n'avait pas ménagé les invraisemblances.

Mais il était écrit que mistress Griffon ne tarderait pas à jouer elle-même un rôle capital dans une de ces tragédies policières qui exerçaient sur elle une si puissante attraction.

Un soir, mistress Griffon trônait à sa place habituelle entre le piano et la table à thé, elle venait de donner lecture d'un long article consacré précisément à Joë Dorgan dont le cadavre n'avait encore pu être découvert, lorsque la sonnerie électrique de la porte

extérieure retentit à coups précipités.

—Toby, ordonna mistress Griffon au steward qui venait de servir le thé et les gâteaux secs, allez ouvrir. Faites entrer dans le bureau, pourvu, toutefois, que la personne ait des allures respectables.

—Bien, mistress!

—Je ne sais, ajouta-t-elle, qui peut se présenter à pareille heure.

Toby s'était élancé.

Il revint presque aussitôt, le visage blême, tout le corps agité d'un tremblement d'horreur.

—Qu'y a-t-il donc? demanda majestueusement mistress Griffon.

—Mistress, mistress!... bégaya le steward d'une voix inarticulée.

—Qu'y a-t-il donc?

—Mistress... répéta Toby avec épouvante.

Le pauvre diable était tellement terrifié qu'on ne put en arracher autre chose.

—Mistress Griffon était plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

—Il se passe quelque chose d'extraordinaire, murmura-t-elle, il faut que j'aille voir moi-même quel intrus a pu causer une pareille frayeur à Toby.

Lentement, pour montrer qu'elle possédait tout son sang-froid, elle replia son journal, assura son pince-nez et marcha d'un air délibéré vers la porte.

Elle n'eut pas le temps de passer dans la pièce voisine; elle fut presque renversée par un personnage, à l'air égaré, aux vêtements sales et fripés, qui pénétra en coup de vent dans le parloir. Il jeta autour de lui un regard chargé de supplication et d'horreur.

Le nouveau venu avait relevé la tête et balbutiait des paroles incompréhensibles; son visage osseux, émacié,



apparut en pleine lumière.

Mistress Griffon, et avec elle toutes les personnes présentes, avait jeté un long cri d'épouvante. Une vieille dame s'évanouit, d'autres se barricadèrent derrière le piano; quant à Toby, il avait déjà disparu sous une table.

—Baruch Jorgell ! s'écriait-on au milieu d'un vacarme indescriptible. C'est bien lui!... Comment ose-t-il venir ici?... Il va nous tuer tous!... Au secours!... A l'assassin!...

Mistress Griffon était demeurée un instant comme figée de stupeur, mais dans la panique générale, ce fut elle qui reprit courage la première et qui comprit avec un sang-froid admirable les nécessités de la situation.

—Ladies et gentlemen! commanda-t-elle d'une voix tonnante, qu'on ferme les portes et qu'on mette l'assassin hors d'état de nuire, avant qu'il ait le temps de faire usage de ses armes.

D'ailleurs, disons-le, Baruch Jorgell ne paraissait nullement redoutable. Il continuait à regarder autour de lui d'un air inconscient et vague comme s'il fût tout à coup tombé de la lune dans le parloir du family-house.

A la voix mâle et réconfortante de mistress Griffon, les plus poltrons avaient repris courage. En un clin d'oeil, Baruch, qui n'avait pas fait un geste pour se défendre, fut empoigné par dix bras vigoureux.

On le renversa par terre, on le grotta solidement avec des embrasses de rideaux et on le déposa sur un fauteuil, sans qu'il eût cessé de rouler autour de lui des yeux hébétés et mornes.

Toute l'assemblée, après cette brillante capture, fit retentir un hurrah triomphal.

Mistress Griffon était rayonnante de joie et d'orgueil.

—Maintenant, Toby, dit-elle avec une admirable simplicité, veuillez aller chercher deux policemen.

—Je vais prendre vaillamment ma revanche, songeait-elle. Quand je suis allée lui apporter des renseignements, il m'a fort mal reçue. Nous allons voir maintenant ce qu'il dira."

Elle couvait des yeux comme un trésor le misérable étendu dans le fauteuil et dont les yeux étaient maintenant gonflés de larmes.

—C'est pourtant bien lui, murmura-t-elle, je le reconnais, mais on dirait qu'il a perdu son sens; il a l'air idiot; c'est une punition de Dieu, c'est sans doute le remords qui lui a tourné la cervelle.

Les pensionnaires du family-house formaient maintenant un grand cercle autour de l'assassin qu'ils contemplaient avec des yeux écarquillés. C'était donc là le rusé bandit, l'assassin couvert de crimes qui avait mis sur les dents les polices des deux mondes! Un profond silence régnait dans le parloir.

Malgré la gravité des circonstances, mistress Griffon dissimulait avec peine un sourire de satisfaction.

Comme la laitière dont parle le fabuliste, elle s'énumérait à elle-même tous les profits et tous les avantages qui allaient résulter pour elle d'une capture de cette importance.

D'abord la prime, qui allait faire tomber dans sa caisse un épais matelas de bankénotes, puis la réclame grandissante et naturellement gratuite dont allait bénéficier le family-house; encore tout cela n'était-il que peu de choses au prix de la gloire d'avoir débarrassé la société d'un criminel de cette envergure. Elle voyait

déjà, par avance, son portrait figurer en bonne place à côté de celui de Baruch Jorgell.

A la réflexion, elle pensa qu'en vue des interviews futurs, il serait peut-être bon de procéder à un premier interrogatoire, avant que les reporters et les détectives eussent défloré un sujet si sensationnel.

—Ladies et gentlemen, dit-elle avec autant de gravité que si elle eût présidé une cour de justice, ne vous semble-t-il pas qu'il est absolument indispensable de poser quelques questions à l'assassin?

—Mais oui, il le faut, c'est absolument nécessaire, s'écrièrent d'une voix tous les pensionnaires.

Baruch Jorgell, dont la face lamentable était baignée d'un torrent de larmes, jeta autour de lui des regards de bête traquée.

—Infâme coquin, dit-elle, est-ce pour m'assassiner—moi que tu as indignement escroquée, en abusant de ma bonté—que tu es revenu dans cette honnête maison?

—Cela ne fait pas de doute, répliqua Toby, qui était sorti de dessous la table où il s'était réfugié.

—Silence! fit mistress Griffon, laissez répondre l'accusé.

Mais Baruch Jorgell ne sortait pas de son accablement stupide.

Aux questions réitérées de la directrice du family-house, il ne répondait que par des mots sans suite.

—Oui, oui... Je ne sais pas... Non, bégayait-il, comme un homme qui fait un incroyable effort de mémoire.

Ce fut d'abord tout ce qu'on put en tirer. Cependant, à force de le tourmenter de questions multiples et réitérées, mistress Griffon finit par comprendre que des inconnus—des complices sans nul doute—avaient con-

dult l'assassin jusqu'à la porte de la maison de famille et s'étaient enfuis après avoir appuyé sur le bouton de la sonnerie électrique.

—Les tramps, balbutiait-il, la Main Rouge!... oui.

—Il veut nous faire comprendre, dit mistress Griffon, qu'il fait partie des bandits de la Main Rouge. C'est sans doute à cause de cela qu'il a échappé si longtemps aux recherches.

—C'est à n'y rien comprendre, fit un des pensionnaires, on dirait qu'il est devenu idiot, complètement idiot.

—Tous les assassins finissent comme cela, ils boivent du gin ou de l'éther pour échapper au remords et ils finissent par perdre la raison.

Et elle continua d'un ton plein de sagacité:

—Voulez-vous que je vous dise ce qui s'est passé, ce n'est pas difficile à deviner. Pourchassé de toutes parts, il a dû trouver asile chez les malfaiteurs de la Main Rouge et ils ont dû se payer de leur hospitalité en lui volant ses diamants. Une fois dépouillé, ils s'en sont débarrassés en le reconduisant ici.

—Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? demanda quelqu'un.

—Cela s'explique très bien, on a lu ma déposition dans les journaux. En l'amenant ici, ceux qui lui ont pris ses diamants étaient sûrs qu'il se feraient arrêter, ce qui est sans doute pour eux le moyen le meilleur de s'en débarrasser.

—Peut-être a-t-il encore ses diamants? hasarda Toby.

—Mais, au fait, c'est juste, répliqua mistress Griffon, nous n'avons pas eu l'idée de le fouiller.

—C'est que, fit observer timidement un des pensionnaires, nous n'en avons peut-être pas le droit?

—Avec cela riposta un autre. Du moment où l'opération de la fouille a lieu en présence de témoins honorables, c'est très légal.

—Tout ce qu'il y a de plus légal.

—Fouillons-le!

—C'est cela...

Cette motion adoptée à l'unanimité, mistress Griffon ordonna à Toby d'explorer les poches du captif.

Le stewart improvisé détective se mit à l'oeuvre, sous les regards anxieux de l'assistance. Il déposait au fur et à mesure ses trouvailles sur le rebord du piano: un "bowfe-knife" de taille respectable, un browning, une blague à tabac et divers autres objets furent saisis les uns après les autres, enfin on découvrit un portefeuille qui renfermait quelques bank-notes et des papiers au nom de Baruch Jorgell.

— Vous voyez, s'écria mistress Griffon, il n'y a pas de doute possible, c'est bien l'assassin de M. de Maubreuil!

Mais les assistants n'étaient pas encore au bout de leurs émotions. Toby tira tout à coup de la doublure du gilet plusieurs pierres incolores et transparentes.

—Je puis vous affirmer, dit un des pensionnaires qui exerçait la profession de courtier en pierres précieuses, que ce sont là les plus beaux diamants bruts qu'il m'ait été donné de voir.

Ces investigations intéressantes allaient sans doute continuer lorsque deux policemen firent brusquement irruption dans le parloir.

Après de brèves explications, ils mirent les menottes à Baruch Jorgell et l'emmenèrent en le soutenant chacun par un bras, car il paraissait incapable de se tenir debout. Toutes les personnes présentes furent en même

temps invitées à se rendre au Police-Office pour y faire leur déposition.

Chemin faisant, une terrible discussion s'éleva entre mistress Griffon, qui prétendait toucher la totalité de la prime, et ses pensionnaires, qui affirmaient avoir droit chacun à une part. Le chef de la police, à qui le cas fut soumis, déclara que mistress Griffon serait d'abord indemnisée de l'argent qui lui était dû et qu'elle toucherait, en outre, la plus grosse part. Cet arrangement à l'amiable fut agréé de tous.

Baruch Jorgell fut enfermé dans une cellule solidement grillée, et, la déposition de chacun une fois faite, on regagna le family-house où mistress Griffon, en l'honneur d'un si mémorable événement, offrit un bol de punch à tous ses pensionnaires.

## CHAPITRE V

### Perplexité !...

L'arrestation de l'assassin de M. de Maubreuil eut un retentissement considérable en Amérique et même dans le monde entier. De nouveau, on vit paraître dans les quotidiens et dans les revues, le portrait de Baruch Jorgell, flanqué, cette fois, de celui de mistress Griffon et de tous ses pensionnaires.

L'événement produisit une telle sensation qu'on en oublia presque l'enlèvement de Joë Dorgan, qui demeurerait toujours enveloppé d'un mystère impénétrable.

Baruch avait désormais pris rang parmi les criminels illustres, et sa biographie se vendait en petites fascicules illustrés de dessins barbares.

Pendant quelque temps, il fut à la mode, l'on vit son portrait, monté en

broches et en bracelets, exposé à la vitrine des bijoutiers. Mais l'enthousiasme des badauds se changea en un véritable délire, lorsqu'on s'aperçut, après les premiers interrogatoires, que Baruch contrefaisait d'une façon admirable la folie ou tout au moins la stupidité.

Les juges les plus rusés, les détectives les plus retors ne parvenaient à lui arracher que des lambeaux de phrases, des mots sans suite, dont l'ensemble ne présentait rien d'intelligible.

— Quel admirable comédien! s'écriaient les badauds avec admiration. Les a-t-il roulés, les juges? Hein? Vous verrez qu'il sera impossible de lui arracher aucun aveu et que le jury sera obligé de l'acquitter. Il n'y a pas à dire, il faut venir en Amérique pour trouver des criminels de cette force!

Après avoir perdu beaucoup de temps, le juge d'instruction chargé de cette affaire sensationnelle, fut obligé de reconnaître que l'accusé ne possédait pas une mentalité intacte. On fit appeler, à titre d'experts, les plus éminents spécialistes de l'Union. Après un examen très sommaire, ils déclarèrent à l'unanimité, que Baruch Jorgell, atteint de graves lésions cérébrales, était complètement irresponsable.

Cette constatation produisit dans le public une profonde déception. On répéta partout que le père de l'assassin, le milliardaire Fred Jorgell, avait payé les médecins pour sauver la vie de son indigne rejeton. La prison fut assaillie par une foule hurlante qui ne parlait de rien moins que de lyncher le meurtrier; il fallut deux détachements de police montée pour rétablir l'ordre.

D'ailleurs, il était absolument faux que Fred Jorgell eût payé les médecins chargés de l'expertise; le milliardaire, ainsi qu'il l'avait hautement déclaré, n'avait rien voulu tenter pour arracher son fils au châtement; pourtant, il fut heureux, à cause de sa fille miss Isidora, que Baruch ne fût pas condamné au dernier supplice: puis il préférait croire que son fils avait agi sous l'empire de la folie, que de le supposer entièrement conscient des crimes monstrueux qu'il avait commis.

La loi américaine s'oppose à la condamnation à mort d'un aliéné. En présence des déclarations formelles des médecins, le jury rendit un verdict "non coupable", comme ayant agi sans discernement, et le tribunal décida qu'il serait enfermé au "Lunatic-Asylum"; c'est ainsi qu'on appelle, de l'autre côté de l'Atlantique, les maisons de fous.

Il sembla, dès lors, que tout le monde eût hâte de faire le silence sur cette affaire qui demeurait toujours enveloppée d'un profond mystère.

Bientôt Baruch Jorgell, qui avait été conduit au Lunatic-Asylum, de Greenway, fut complètement oublié.

Non pas de tous, cependant; il existait encore une personne qui s'intéressait au misérable dément, c'était sa soeur, miss Isidora Jorgell.

Sitôt après le procès, la jeune fille avait fait parvenir au directeur de l'asile le premier quartier d'une pension qu'elle devait verser mensuellement, afin que son frère fût soigné à part et ne subit aucune privation.

Miss Isidora, qui possédait une fortune personnelle qu'elle avait héritée de sa mère et qu'elle gérait elle-même, n'avait pas prévenu son père de ses intentions; elle savait que le

milliardaire ne pardonnerait jamais à Baruch, même au lit de mort, et qu'il avait défendu qu'on prononçât devant lui le nom du fils indigne.

Miss Isidora, en cela différente de beaucoup de jeunes filles de la société des Cinq-Cents, uniquement occupées de toilettes fastueuses et de bijoux nouveaux, consacrait une grande partie de ses loisirs à des lectures sérieuses.

Fred Jorgell adorait sa fille et il avait dans son jugement une telle confiance qu'il n'entreprendrait aucune opération importante sans l'avoir consultée. Il était sans exemple que miss Isidora eût conseillé à son père une mauvaise spéculation.

Précisément, à cette époque, Fred Jorgell soutenait — d'ailleurs courtoisement — une bataille financière contre William Dorgan. Après s'être partagé longtemps le trust des cotons et des maïs, chacun d'eux voulait devenir l'unique maître du marché.

C'était grâce à miss Isidora que la lutte entre les deux "trusteurs" n'avait pas pris un caractère plus aigu. Miss Isidora avait été fiancée à l'ingénieur Harry Dorgan. Le départ de Baruch, chassé par son père à la suite de crimes mystérieux dont l'ingénieur avait découvert l'auteur, avait fait remettre à plus tard l'union projetée.

L'énorme retentissement de l'assassinat de M. de Maubreuil avait fait reculer de nouveau le mariage à une date indéfinie. En dépit de l'insistance d'Harry Dorgan, miss Isidora voyait déjà, par les yeux de la pensée, réunis sur la première page de quelque quotidien à gros tirage, le portrait de l'assassin et celui de la soeur de l'assassin.

—Attendez! avait-elle dit à l'ingénieur,

Docilement, Harry Dorgan s'était rendu à ces raisons et il attendait.

Cette demi-rupture n'empêchait pas qu'une vive et profonde affection n'existât entre les deux jeunes gens, qui se rencontraient fréquemment dans les salons des Cinq-Cents.

Puis, après la tapageuse publicité donnée à l'assassinat de M. de Maubreuil, miss Isidora s'était retirée dans une solitude absolue.

Pendant des après-midi entières elle se promenait, en méditant silencieusement, dans les longues allées bordées d'orangers du parc paternel. Elle se plaisait à s'isoler sous un bosquet de cèdres vénérables, au-dessous duquel se trouvait un banc de marbre couvert de mousse.

Miss Isidora tombait souvent dans d'étranges rêveries. A force de réfléchir, elle avait été frappée des obscurités et des contradictions qui entouraient le crime et le criminel. Elle flairait là un mystère; elle trouvait que la justice s'était beaucoup trop hâtée. Elle était intimement convaincue que la vérité, dans ce sinistre drame, était beaucoup plus complexe que les détectives et les reporters, pressés de trouver une explication vraisemblable, ne se l'étaient imaginé.

Avec une anxiété douloureuse, la jeune fille avait lu les interrogatoires des shérifs, les rapports des aliénistes et les comptes rendus des interviewers; ces lectures l'avaient laissée très perplexe.

Certes, elle le savait, Baruch était dénué de toute espèce de scrupules, et même de tout sens moral, mais il était d'une santé intellectuelle très robuste et d'une énergie puissante.

—Il y a là, songeait-elle, une énigme inconcevable. Si mon misérable frère avait perdu complètement la

mémoire, il ne se serait jamais rappelé le chemin du family-house, il ne lui serait resté aucun souvenir. Pourquoi aussi n'a-t-il jamais voulu reconnaître mistress Griffon, n'a-t-il témoigné, d'aucune façon, qu'il l'eût jamais connue? Autre énigme: qu'étaient devenus les diamants? Comment se faisait-il qu'il n'en restât de trace nulle part?

Les gemmes qui dépassent un peu la taille ordinaire sont parfaitement connues des joailliers. Dès qu'un diamant d'un poids inusité arrive sur le marché, il est immédiatement signalé par des publications spéciales éditées à Londres et à Paris. Il fallait donc que ces diamants fussent entre les mains de quelqu'un, d'un complice, ou de plusieurs complices? Alors, s'il en était ainsi, pourquoi la police ne recherchait-elle pas ces complices?

Ce problème devenait pour elle une lancinante obsession. Il fallait à tout prix qu'elle connût la vérité. Elle prit une résolution désespérée. Accompagnée de sa gouvernante écossaise, mistress Mac Barlott, elle se rendit au Lunatic-Asylum, situé dans la banlieue, à quatre milles de New-York.

Comme presque tout ce que l'on rencontre en Amérique, l'asile des fous offrait le contraste d'un luxueux confort et d'une sauvage négligence.

Toute une partie des bâtiments était construite en marbre et en céramiques polychromes avec des "window-bow" aux vitraux éclatants.

C'était là qu'étaient installés l'administration, les docteurs aliénistes, et quelques riches clients, anciens spéculateurs pour la plupart, dont la cervelle avait été anémiée par le surmenage. Les fous pauvres étaient exilés dans des cahutes en planches mal jointes, d'où s'élevaient toute la jour-

née des lamentations et des hurlements.

En franchissant la solide grille aux lances dorées qui servait d'entrée à ce pandémonium, la gouvernante ne put réprimer une vague appréhension et c'est à peine si le directeur parvint à la rassurer par son accueil empressé. Le docteur Johnson, un Yankee d'une gravité funèbre, n'ignorait pas qu'il se trouvait en présence de miss sidora Jorgell, la fille du milliardaire, et il se mit entièrement à sa disposition.

## CHAPITRE VI

### Au Lunatic-Asylum

Le directeur de l'asile ressentait en lui-même un certain orgueil de posséder dans son établissement un personnage aussi notoire que ce Baruch Jorgell, dont les crimes avaient occupé le monde entier.

—M. Jorgell, déclara-t-il, est entouré ici des soins les plus dévoués; il reçoit la visite de célèbres aliénistes, parmi lesquels je citerai le Dr Cornélius Kramm. Il était encore ici avant-hier.

—Pense-t-il, demanda miss Isidora avec émotion, que l'on puisse conserver quelque espoir, sinon de guérison complète, au moins d'amélioration dans l'état du malade?

—Je veux être franc avec vous, miss, le docteur ne conserve aucun espoir. M. Baruch Jorgell est atteint d'amnésie complète, et MM. les aliénistes sont d'accord que cette amnésie a dû être causée par un choc violent qui a produit une lésion certainement inguérissable... à moins d'un miracle

Miss Isidora poussa un profond soupir et suivit silencieusement le di-

recteur par une allée sablée, bordée d'arbustes en caisse.

—Vous pouvez constater, reprit-il, que les travaux d'aménagement sont poussés avec l'activité la plus fiévreuse. D'ici peu de mois nous aurons sous la main tout ce que l'on a trouvé de mieux pour la guérison des maladies mentales: vastes jardins pour les cures en plein air et d'exercice physique, salles de chirurgie, bains électriques, bains de radium et bains solaires, sans oublier une salle de frigothérapie, indispensable dans le traitement de l'hypocondrie et de la neurasthénie aiguë.

S'apercevant que miss Isidora et sa gouvernante l'écoutaient d'une oreille distraite.

—Peut-être, ajouta-t-il avec un sourire plein de promesses, désirez-vous voir quelques-uns de nos malades? C'est une faveur que je n'accorde pas souvent et nous avons ici des sujets bien intéressants!

—Je vous remercie, monsieur, répondit froidement la jeune fille.

—Je vous assure que vous avez tort, reprit-il avec insistance; nous avons ici, par exemple, l'aviateur Nelson qui se croit changé en aéroplane et qu'on doit garder à vue pour qu'il ne monte pas sur les toits afin de s'envoler; l'homme automobile qui se promène toute la journée emmaillotté de pneumatiques et qu'on a toutes les peines du monde à empêcher de boire du benzo-naphtol; l'homme chat qui refuse toute autre nourriture que du lait et du foie cru: il passe son temps à miauler, à ronronner et à s'effiler les ongles sur une planchette. Nous avons encore...

—Je ne doute pas, interrompit la gouvernante, que tous ces malades ne soient fort intéressants, mais miss Isi-

dora n'est nullement soucieuse de voir ces malheureux dont la vue ne pourrait que l'attrister profondément. Elle est venue pour rendre visite à son frère, uniquement pour cela!

—Fort bien, murmura le directeur légèrement vexé du peu de cas qu'on faisait de ses offres; je croyais vous être agréable, mais puisqu'il en est ainsi, n'en parlons plus... Je suis malheureusement obligé de vous quitter pour un rendez-vous urgent, mais voici le surveillant en chef qui vous servira de guide.

Et le Dr Johnson, après un salut cérémonieux, confia les deux femmes aux soins d'un athlétique personnage, vêtu d'un uniforme jaune à boutons de métal et coiffé d'un bizarre casque de cuir bouilli; c'était le surveillant en chef.

Miss Isidora lui posa quelques questions sur la situation de son frère, mais il avait des instructions précises sur la façon de répondre aux parents des clients riches.

—M. Jorgell, dit-il d'un ton obséquieux, se porte aussi bien que le permet son état. Nous n'avons qu'à nous féliciter de sa conduite. Quant aux soins dont il est entouré, vous savez, miss, que la devise de la maison est: douceur, humanité, confortable.

L'homme à l'uniforme jaune se garda bien de parler de la camisole de force, des douches glacées et du fouet dont il ne se faisait aucun scrupule de faire usage quand les malades se montraient tant soit peu turbulents.

On était arrivé devant une haute muraille dans laquelle s'ouvrait une petite porte de fer munie d'un judas.

Le surveillant prit à sa ceinture un trousseau de clefs et introduisit les visiteuses dans un enclos dont le sol, recouvert d'un maigre gazon, nour-

rissait quelques arbres chétifs. C'était là, sans doute, songea miss Isidora avec un serrement de coeur, les vastes jardins, propices aux cures de plein air et d'exercice physique, dont avait parlé le directeur.

Une trentaine de malades payants étaient là, les uns en proie à un morne abattement, les autres se promenant d'un pas saccadé, avec force gestulations, sous le regard tour à tour fixe et mobile de quatre gardiens—ce regard spécial des geôliers qui s'attendent toujours à être attaqués à l'improviste.

Ce fut à grand'peine que miss Isidora reconnut son frère.

Elle contemplant avec épouvante ce regard terne et sans chaleur, cette face amaigrie et ravagée par le remords et la maladie et ces lèvres décolorées comme celles d'un vieillard. Un être peureux, voûté, sans âge précis, aux membres agités d'un perpétuel tremblement, c'était tout ce qui restait du robuste, de l'énergique Baruch.

—Je ne puis me faire à la pensée que ce soit là mon frère, murmura la jeune fille avec une tristesse poignante.

—Cependant, c'est bien lui, dit la gouvernante, mais combien déprimé, il n'est plus que l'ombre de lui-même!

Miss Isidora prit la main du dément et s'assit à côté de lui.

—C'est moi, votre soeur Isidora, dit-elle en s'efforçant de sourire, comment allez-vous?

Baruch leva vers la jeune fille un regard d'où la pensée était absente et retira sa main d'un geste craintif.

—Baruch! dit miss Isidora, avec une douceur obstinée, voyons, faites un effort! Regardez-moi!... Isidora, ce nom ne vous rappelle-t-il rien?

—Rien, grommela-t-il d'une voix rauque.

Il considérait maintenant la jeune fille d'un regard un peu moins éteint, où tout à coup venait de passer comme un fugitif éclair de pensée; puis il porta la main à son front avec un geste lamentable.

—Je ne me souviens plus, bégaya-t-il, je ne sais plus... Que me voulez-vous? Je suis très malheureux! oh, oui! très malheureux!...

Miss Isidora se détourna pour cacher les larmes qui lui montaient aux yeux; elle était à bout de courage. Elle tenta cependant un suprême effort; elle ne voulait pas s'en aller sans emporter un peu d'espoir.

—Dites-moi votre nom? demanda-t-elle.

—Je ne sais pas.

Il cacha sa tête dans ses mains et il fut impossible à miss Isidora d'en tirer autre chose.

Pendant cette scène affligeante, la gouvernante était demeurée silencieuse. Elle était invinciblement attirée par les grimaces d'un vieux gentleman qui rôdait dans le voisinage en marchant à quatre pattes et en faisant le gros dos. C'était précisément celui qui se figurait être changé en chat. Tout à coup, il se mit à miauler de si lugubre façon que l'honorable mistress fut terrifiée malgré la présence des gardiens.

—Miss Isidora, dit-elle, je crois qu'il vaut mieux que nous nous en allions. Les mines hagardes de tous ces malheureux me glacent le sang dans les veines... Notre présence les agace peut-être. Allons-nous-en.

—Vous avez raison, murmura tristement la jeune fille.

—Allons-nous-en, répéta peureusement l'Écossaise en se rapprochant



de sa maîtresse, ce gentleman me fait peur avec ses miaulements.

Elle montrait le fou, arrêté à quelques pas d'elle.

— Nous partons, dit miss Isidora, mais il vaut peut-être mieux, après tout, que Baruch ait perdu tout souvenir du passé...

Toutes deux se hâtèrent de quitter le sinistre jardin et de sortir de cet asile de douleurs. Elles remontèrent dans l'auto qui les attendait et qui les emporta rapidement dans la direction de New-York.

Miss Isidora fut longtemps à se remettre de la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver.

— C'est étrange, murmura-t-elle, je ne puis m'imaginer que ce soit mon frère Baruch que je viens de voir. Il me semble que c'est lui et que ce n'est pas lui; que le malheureux que nous venons de quitter, n'est qu'une caricature grotesque et pitoyable du Baruch d'autrefois.

— Certes, dit la gouvernante, la maladie l'a beaucoup changé.

— Puis, il y a des choses que je n'arrive pas à m'expliquer. A certains moments je me demande si mon frère est vraiment coupable de tous les crimes dont on l'a convaincu... On ne peut pas dire qu'il soit fou, et il n'est pas idiot non plus puisqu'il se rend compte de sa situation et qu'il en souffre... Cette visite m'a brisé le coeur...

Miss Isidora regagna tristement le palais de son père, mais sa mélancolie et ses préoccupations s'étaient accrues. Elle se renferma, dès lors, dans une retraite plus profonde que jamais.

Chaque mois, courageusement, elle se rendait au Lunatic-Asylum et elle constatait avec désespoir que l'état de Baruch ne se modifiait en au-

cune manière; son intelligence et sa mémoire demeuraient plongés dans les ténèbres du néant.

## CHAPITRE VII

### L'incendie de la trentième avenue

Jusqu'au jour où son fils Joë avait été enlevé, et sans doute assassiné par les "tramps" de la Main Rouge, William Dorgan aurait pu être considéré comme un des milliardaires les plus favorisés par la chance de tous les Etats de l'Union.

Très prudent, il ne s'était jamais risqué qu'à coup sûr dans la grande bataille des dollars, et sa fortune s'augmentait d'année en année, sans à-coups, avec une sage lenteur. Il suffisait qu'il s'intéressât à une entreprise pour en décider le succès. Il était aussi heureux au point de vue du bonheur familial que sous le rapport des affaires. Ses deux fils lui donnaient pleine satisfaction. Il était sûr de laisser derrière lui des héritiers dignes de sa fortune et de sa réputation de probité.

William Dorgan était d'origine anglaise et, comme tel, il adorait le confortable et la bonne chère. Il n'était pas de ces milliardaires qui travaillent seize ou dix-huit heures par jour sans s'accorder la moindre distraction, et vivent plus misérablement que le dernier de leurs employés. Il était laborieux, mais de façon raisonnable, et il eût fallu qu'il se produisit une catastrophe extraordinaire pour le forcer à retarder l'heure de son dîner. Son cuisinier était célèbre et tous ceux qui avaient eu l'honneur de s'asseoir à sa table déclaraient que William Dorgan était un bon vivant, un

loyal compagnon et un excellent homme.

Au physique, le milliardaire offrait une mine réjouie, une large face rubiconde qu'encadraient des cheveux blancs et bouclés. Ses traits respiraient la bonté et un perpétuel sourire s'épanouissait sur ses lèvres charnues, pétillait dans ses yeux d'un gris clair, aussi vifs et aussi brillants que ceux d'un écolier espiègle. Très simple dans ses manières, très libéral et très gai, William Dorgan s'attirait immanquablement les sympathies de ceux qui avaient affaire à lui.

La disparition de Joë avait éclaté comme un coup de foudre.

En quelques jours, William Dorgan avait perdu l'appétit, il avait maigri, il négligeait ses affaires, rien ne l'intéressait plus. Un espoir lui restait, pourtant, c'est que l'ingénieur Harry retrouvât son frère.

Harry, en effet, en dépit de l'inutilité de ses recherches, ne s'était pas découragé. A la tête d'une troupe d'élite, il continuait à battre les défilés et les cavernes de la montagne, asiles ordinaires des tramps. Comme il l'avait expliqué à son père, il lui semblait inadmissible que des bandits aussi intelligents, aussi pratiques que les compagnons de la Main Rouge, eussent assassiné stupidement un homme dont la rançon représentait une valeur colossale.

William Dorgan avait fini par partager la conviction de l'ingénieur, il avait même fait publier dans tous les journaux qu'il s'engageait à payer n'importe quelle somme, pourvu que son fils lui fût rendu. Mais ces promesses, aussi bien que les battues d'Harry Dorgan, n'avaient amené aucun résultat.

Le temps passait sans qu'aucun fait nouveau se produisit. William Dorgan était tombé dans un état de neurasthénie ou, comme on disait naguère encore, de spleen, accablant. Il ne sortait plus, se promenant de long en large pendant des nuits entières dans son cabinet de travail, comme un fauve dans sa cage.

La demeure du milliardaire, au no 299 de la trentième avenue, était un luxueux édifice d'une prétentieuse architecture, copiée sur celle de certains châteaux du sud de l'Angleterre, construits sous le règne d'Elisabeth. Ce n'était partout que tourelles, clochetons, arcades fleuries de sculptures ; cette demeure plaisait tellement à son propriétaire, qu'il n'avait jamais voulu la quitter, bien qu'elle s'élevât dans un quartier des moins aristocratiques. Elle était, en effet, entourée de trois côtés par d'immenses docks dont les uns renfermaient des balles de coton et les autres des bois de construction appartenant à divers trusts.

Pendant la nuit, ces docks étaient sous la surveillance de six gardiens qui se relayaient d'heure en heure pour faire une ronde de vigilance.

Or, ce soir-là,—c'était précisément un samedi et les ouvriers s'étaient retirés de très bonne heure,—vers dix heures, deux des gardiens, dont c'était le tour de ronde, sortirent de la cabane qu'ils occupaient dans la cour des docks et pénétrèrent dans le magasin aux cotons, munis d'une lanterne grillagée et armés chacun d'un browning.

Dans le silence le plus profond, les deux hommes s'avancèrent jusqu'au milieu de l'immense entrepôt.

Tout autour d'eux, les balles de coton formaient des cubes réguliers en-

tre lesquels étaient ménagés d'étroits passages.

—Je crois, Slugh, dit tout à coup un des hommes à voix basse, que c'est pour aujourd'hui.

—Tu crois? fit l'autre avec un bizarre sourire.

—Oui, j'ai comme un pressentiment, puis, certains indices...

—Ton pressentiment ne t'a pas trompé, regarde.

Et il tira de sa poche un billet où étaient griffonnées quelques lignes en caractères hiéroglyphiques et qui avait pour signature une main grossièrement tracée à l'encre rouge.

Il y eut quelques moments de silence.

—C'est étonnant, murmura le premier interlocuteur d'une voix mal assurée, j'aimerais autant me trouver dans le désert du Black-Canon, ma carabine au poing, avec nos amis les tramps, que de faire le métier qu'on nous fait faire.

—Que veux-tu, je suis de ton avis, mais, avant tout, il faut obéir aux chefs. D'ailleurs, j'ai reçu des instructions précises; nous ne courons aucune espèce de danger.

—Les bidons sont là?

—Oui, depuis hier; la Main Rouge les a introduits ici sans que personne s'en aperçoive; je serais moi-même bien embarrassé de dire comment. Et maintenant, à l'oeuvre, dix minutes de retard pourraient tout compromettre.

Slugh — le chef des tramps qui avaient assassiné l'escorte de Joë Dorgan — s'était baissé; il déplaça quelques balles de coton, et il mit au jour une dizaine de bidons semblables à ceux qui servent à renfermer le pétrole.

—Tu vois, fit Slugh, tout ce que nous avons à faire, c'est de verser le contenu de ces bidons sur les balles...

—Puis d'y mettre le feu?

—Pas du tout... Cela s'allumera tout seul.

—Pas possible!

—On m'a expliqué que c'est un composé chimique qui contient du phosphore. Quand le liquide s'est évaporé, tout flambe!

—C'est terrible, dépêchons-nous, il me semble que nous allons être grillés tout vivants.

Slugh ne répondit rien, mais il commença à asperger les balles de coton du liquide contenu dans les bidons, avec une hâte qui prouvait qu'il partageait les craintes de son complice.

En moins d'un quart d'heure, les deux bandits eurent terminé leur oeuvre criminelle. Ils se glissèrent alors précipitamment hors des docks, traversèrent la cour tout d'une haleine et gagnèrent la rue non sans avoir pris la précaution de refermer derrière eux la porte extérieure.

—Ouf! dit Slugh une fois dehors, je suis content que ça soit fini. Je n'aime pas ces manigances-là. J'aimerais mieux me battre contre dix policemen à cheval que de recommencer ce que nous venons de faire.

—Où allons-nous?

—Suis-moi, on nous attend, il faut que nous rendions compte de notre expédition.

Les deux bandits, qui semblaient pressés de s'éloigner du théâtre de leurs exploits, se dirigèrent au pas de course vers le centre de la ville et ne tardèrent pas à se perdre dans la cohue des noctambules du samedi.

Au moment même où les tramps achevaient de vider sur les balles de

coton le dernier bidon du liquide incendiaire, William Dorgan se promenait avec agitation dans sa chambre à coucher, située au deuxième étage de l'hôtel. Il tenait à la main une lettre qu'il venait de recevoir une heure auparavant de son fils, l'ingénieur Harry.

Le jeune homme annonçait à son père que l'enquête n'avait pas fait un pas, bien que les battues des policemen à cheval eussent été poussées jusqu'à la frontière du Mexique. Aucune piste sérieuse n'avait pu être relevée, en dépit de l'or prodigué à pleines mains. Le ton de la lettre exprimait un profond découragement.

—Je suis désespéré, murmura le milliardaire avec accablement; si mon fils Harry lui-même perd tout espoir, c'est qu'il n'y a plus de ressource. Pauvre Joël...

Le vieillard ne put retenir un long sanglot; la lettre de l'ingénieur s'échappa de ses mains.

Un domestique était entré sur la pointe des pieds et avait déposé sur un guéridon une masse de correspondance et de télégrammes. William Dorgan l'avait vu faire d'un regard distrait, comme absent.

—Y a-t-il du courrier de l'Etat de San-Francisco? demanda-t-il anxieusement.

—Non, sir, vous avez eu une lettre de M. Harry à la dernière levée, il ne peut pas y en avoir d'autre aujourd'hui.

Le milliardaire congédia l'homme d'un geste vague et se replongea dans ses mélancoliques méditations.

—Mon pauvre Joël, mon pauvre enfant, balbutia-t-il, la gorge serrée par l'angoisse.

Les sanglots contenus l'étouffaient, il alla à la fenêtre, l'ouvrit toute

grande, respira avec soulagement l'atmosphère glacée de la nuit.

Devant lui, New-York s'étalait sous le ciel inondé des rayonnements cruels de l'électricité, avec ses monstrueuses perspectives de ponts géants et de "gratte-ciel" à trente et quarante étages; une rumeur menaçante, comme le grondement lointain de milliers de bêtes fauves, montait de l'énorme ville.

William Dorgan demeura immobile, détourné malgré lui de sa douleur par le spectacle de l'immense panorama qui semblait offrir un abrégé grandiose de toute l'activité humaine.

—A quoi bon ce monstrueux progrès matériel? soupira-t-il. Trouvera-t-on jamais le moyen d'empêcher l'homme de souffrir...

Mais sa phrase s'acheva en un cri de stupeur et d'épouvante.

Brusquement, avec la soudaineté d'une explosion, une immense gerbe de flammes livides avait jailli, montant jusqu'aux nuages, éclairant d'une lueur violente toute un vaste horizon de monuments et de maisons.

—Le feu est aux docks!... s'écria le milliardaire terrifié.

Mais presque au même instant une seconde colonne de flammes, aussi haute que la première, monta vers le ciel.

La seconde d'après, un troisième foyer d'incendie éclatait avec la même soudaineté, la même inexplicable violence; c'était maintenant une véritable mer de feu, avec des vagues rougeâtres et des écums de fumées rousses, qui ondulait formidablement sous la brise du soir, et l'hôtel du milliardaire, cerné de tous côtés, était comme un récif perdu au milieu de cet océan embrasé. Les tourelles go-

thiques, les balcons sculptés se découpaient crûment sur un fond d'apocalypse. Une minute à peine avait suffi au déchaînement du cataclysme. C'était tout un pâté de maisons, tout un quartier qui brûlait.

William Dorgan s'était reculé de la fenêtre, rejeté en arrière par le souffle ardent de l'incendie; déjà les vitres de l'hôtel éclataient avec un pétilllement sec, la charpente brûlait déjà.

La tête perdue, obéissant plutôt à un instinct de bête affolée qu'à un raisonnement, le milliardaire se précipita hors de la chambre. L'escalier était déjà rempli de fumée et la cage de l'ascenseur était comme la gueule ardente d'un four.

—Au secours! s'écria-t-il d'une voix qui ressemblait à un hurlement. Au secours! au secours!

Mais une âcre fumée le prit à la gorge, il dut se réfugier dans la chambre dont les peintures craquaient et s'effritaient sous l'action de la chaleur, et dont le parquet disjoint laissait déjà échapper de minces jets de vapeur.

Il était aveuglé par la réverbération des flammes, à demi suffoqué par l'atmosphère brûlante, il tourna tout autour de la pièce pour chercher une issue. Il comprit qu'il était perdu.

Cependant, une immense clameur de désolation montait de la grande cité, arrachée à ses plaisirs par la rougeoyante horreur de l'incendie qu'on apercevait à dix milles en mer. Les pompes à vapeur accouraient par douzaines sur le théâtre du sinistre, se frayant à grand'peine un passage au milieu de la cohue que contenaient malaisément deux bataillons de policemen à cheval.

Mais on s'aperçut bientôt que tous les efforts seraient inutiles pour con-

jurer le fléau qui se déchaînait dans d'aussi vastes proportions. Il eût fallu verser un fleuve entier sur ce brasier alimenté par des millions de quintaux de matières ultra-combustibles. Il y avait des "gratte-ciel" de quinze étages qui brûlaient et le jet des pompes les plus puissantes n'était pas capable de monter au-dessus du huitième étage. Les sauveteurs ne songeaient plus qu'à une chose: faire la part du feu, sacrifier complètement le quartier attaqué, pour préserver les autres; encore cette tâche leur paraissait-elle hérissée d'insurmontables difficultés.

Bientôt, une rumeur sinistre circulait dans la foule.

—La Main Rouge! C'est la Main Rouge qui a mis le feu!

—Tout New-York va brûler!...

—On dit que deux banques ont été pillées.

—La police est d'accord avec les bandits!... Nous sommes perdus!...

Ce fut une panique, beaucoup se hâtaient de rentrer chez eux et les habitants d'une même maison s'organisaient en groupes armés de revolvers et de casse-têtes pour défendre leurs domiciles contre les incendiaires.

Un peu partout, des troupes de courageux sauveteurs se précipitaient dans les flammes pour en arracher les femmes, les enfants et les malades. La foule les encourageait par des hurrahs retentissants.

Ce ne fut que le lendemain qu'on s'aperçut que toutes les maisons visitées par ces intrépides citoyens avaient été complètement dévalisées.

Dans d'autres endroits, la panique avait produit de terribles bousculades; des spectateurs, des femmes surtout, avaient été piétinés, foulés aux pieds. Les nombreux cadavres que l'on re-

trouva le lendemain avaient tous été dépouillés de leurs bijoux et de leurs valeurs.

En face de l'hôtel de William Dorgan, les badauds affluaient. Ce n'est pas un spectacle banal de voir un milliardaire grillé tout vif dans son palais; chacun tenait à assister à un pareil spectacle.

Beaucoup des amis de William Dorgan étaient accourus avec des échelles articulées et d'autres appareils de sauvetage, mais personne n'osait se risquer dans la fournaise. D'ailleurs, on n'était pas sûr que le milliardaire n'eût pas déjà succombé.

Tout à coup un groupe d'hommes fendit la foule; parmi eux on remarquait le Dr Cornélius Kramm, Fritz son frère, et un jeune homme qui paraissait en proie à une violente émotion.

Ces trois personnages paraissaient avoir sur la multitude une grande autorité.

En quelques minutes, sous leur direction, une grande échelle de fer fut appliquée le long de la façade de l'hôtel, dont les fenêtres vomissaient maintenant des torrents de fumée, mêlée de flammèches.

Le jeune homme se tordait les bras avec désespoir.

— Mon Dieu! répétait-il, faites vite! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

Et il stimulait, à l'aide de bank-notes insoucieusement distribuées, le zèle de tous ceux qui l'entouraient.

Rapidement, il endossa un costume d'amiante complètement incombustible. Il se coiffa d'un de ces casques munis de lames de mica à la place des yeux et dont font usage les pompiers de certaines villes d'Amérique.

Puis il serra la main des frères Kramm et s'élança sur l'échelle de fer.

En quelques enjambées, il atteignit un des balcons de l'hôtel, et poussant la fenêtre d'un coup de poing, il pénétra dans la fournaise.

La foule avait poussé un long cri d'admiration et d'épouvante, puis elle était redevenue silencieuse. Tous les coeurs palpitaient d'une même angoisse.

Une minute s'écoula, longue comme un siècle. Le jeune homme ne reparaissait pas.

— Je crains, murmura Fritz à l'oreille de son frère, que nous n'ayons attendu trop longtemps.

— Non, répondit le docteur, toutes mes précautions sont prises, je réponds du succès...

Une fois qu'il eut atteint le balcon, le mystérieux sauveteur, qui semblait connaître parfaitement l'hôtel de William Dorgan, alla droit à la chambre à coucher.

Il y arriva au moment où le milliardaire, affolé, les cheveux brûlés, à demi asphyxié, venait de se réfugier dans un cabinet adjacent qui—par un hasard qui sembla providentiel plus tard—avait été peu de temps auparavant entièrement doublé de tôle épaisse, car c'est là que se trouvaient rangés une foule de papiers importants. William Dorgan se trouvait là comme s'il eût été dans l'intérieur d'un vaste coffre-fort. Désormais, il ne courait plus le risque d'être brûlé vif, mais il ne devait s'écouler qu'un laps de temps très minime avant qu'il fût complètement étouffé.

L'homme vêtu d'amiante ouvrit la porte du cabinet, saisit le vieillard dans ses bras et l'emporta jusqu'au balcon sur lequel était appuyée l'échelle de fer.

Là, il reprit haleine; le plus difficile de la besogne était accompli.

—Qui êtes-vous? bégaya le milliardaire d'une voix faible.

L'inconnu souleva le masque d'amiante qui recouvrait ses traits.

—Mon fils! Mon cher Joë! balbutia le milliardaire.

Mais, après tant d'émotions violentes, la secousse était trop forte, William Dorgan s'évanouit dans les bras de ce fils si miraculeusement sorti de sa captivité pour le sauver.

La foule poussa un long applaudissement, toute frissonnante du drame qui venait de se jouer sous ses yeux dans l'espace de quelques minutes.

Pendant ce temps, Joë Dorgan avait attaché son père sous les bras avec une corde solide, grâce à laquelle le vieillard, toujours inanimé, fut descendu avec précaution jusqu'au sol de la rue.

Il venait à peine de l'atteindre lorsque, avec une sourde explosion, l'hôtel s'écroula dans les flammes.

Quand William Dorgan revint à lui, il se trouvait dans un des plus confortables appartements de l'Atlantic-Hôtel. Le docteur Cornélius et Joë Dorgan lui tamponnaient le front avec une eau révulsive et lui faisaient respirer des sels.

En ouvrant les yeux, son premier regard rencontra celui de son fils et tout aussitôt son visage s'éclaira d'un sourire. Le contentement est le plus puissant des remèdes; l'instant d'après, il était en état de parler.

—Mon Joë est retrouvé, s'écria-t-il, tout le reste m'est égal. Viens dans mes bras, mon fils, que je te serre sur mon coeur!

—Mon père, murmura le jeune homme profondément ému, je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous arracher à la mort!

Le père et le fils s'embrassèrent avec tendresse.

—Mon pauvre enfant, répétait le milliardaire, si tu savais comme nous t'avons pleuré. Ton frère Harry a été admirable. A l'heure qu'il est, il te cherche encore dans les gorges sauvages de la sierra mexicaine.

—Ce cher Harry, comme il sera heureux de me revoir sain et sauf!

—Tu nous raconteras tes aventures, mais peut-être faudrait-il prendre des mesures pour ce qui reste de l'hôtel ne soit pas pillé.

—Ne vous occupez pas de cela. M. Fritz Kramm s'est chargé de faire le nécessaire. Les ruines de l'hôtel doivent être, à l'heure qu'il est, entourées d'un cordon de policemen qui ne laisseront approcher personne. Pour être plus sûr de leur vigilance, j'ai fait remettre cinquante dollars à chacun des hommes, en leur promettant une pareille somme pour demain.

—Tout est alors pour le mieux, reprit le milliardaire. Mes dossiers les plus importants sont dans des caisses blindées qui n'auront nullement souffert du feu. Ma fortune est déposée à la banque d'Etat. Quant à la perte de l'hôtel, je la considère comme insignifiante. J'en serai quitte pour en faire reconstruire un plus luxueux. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir de ton retour; qu'on fasse venir une bouteille de vieux porto et, pendant que nous la dégusterons, tu nous feras le récit de tes aventures; c'est, en ce moment, ce qui m'intéresse le plus.

Joë Dorgan—ou plutôt Baruch Jorgell déguisé sous les traits de Joë Dorgan—commença alors un récit dont les moindres détails avaient été soigneusement concertés entre lui et ses deux complices.

—Vous vous rappelez, mon père, dit-il, qu'en allant faire ma tournée annuelle dans vos propriétés de l'Etat

de Californie. je devais rapporter une somme considérable, d'un transport particulièrement difficile dans une contrée sans routes et sans police, puisqu'elle se composait surtout de piastres et de barres d'argent. Suivant votre recommandation, je m'étais fait escorter par une troupe de douze policeman à cheval.

—Ce n'était pas suffisant, interrompit le docteur Cornélius Kramm.

—C'est vrai, dit le narrateur, mais c'est tout ce qu'il y avait de disponible, puis on m'avait affirmé que le pays, depuis de longs mois, était tranquille. Pendant toute ma tournée, je ne remarquai rien d'inquiétant; comme on me l'avait dit, la contrée paraissait jouir d'une sécurité absolue. Ce ne fut qu'en traversant le sinistre défilé du Black-Canon que je m'aperçus, alors qu'il était trop tard pour reculer, combien mon erreur avait été lourde. En pleine nuit, par une terrible pluie d'orage, le chariot qui portait l'argent se trouva embourbé dans un étroit passage entouré de tous côtés par des murailles de rocher, du haut desquelles un seul homme aurait presque pu s'opposer au passage de toute une armée. C'était un endroit fait à souhait pour un guet-apens. Les tramps, qui devaient nous guetter là depuis plusieurs jours, tuèrent un à un tous mes hommes à coups de carabine. Bientôt, malgré une résistance désespérée, je me trouvai seul. Les bandits me garottèrent, puis, tout à coup, je sentis l'odeur fade du chloroforme, un tampon glacé se posa sur mes narines et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, je me trouvais dans un ravin désolé entouré de toutes parts par des précipices et qui devait être le cratère d'un volcan éteint. On me fit manger un peu de

viande grillée boire une gorgée de whisky, puis je fus de nouveau attaché sur un cheval et l'on se remit en marche...

—Comment se fait-il, demanda tout à coup William Dorgan, que les recherches de ton frère Harry, qui a battu tout une vaste région buisson par buisson, pour ainsi dire, n'aient amené aucun résultat? Voilà ce que je ne m'explique pas!

—C'est, au contraire, fort explicable. Mes geôliers paraissaient admirablement renseignés. Pendant que mon frère Harry bornait ses recherches à la contrée avoisinant le Black-Canon, les tramps, franchissant à marches forcées, plusieurs centaines de milles, avaient remonté très loin vers le nord en côtoyant les Montagnes Rocheuses où ils sont toujours sûrs de trouver un abri en cas d'alerte. J'ai pu me convaincre au cours de ce voyage forcé, de la puissance de la Main Rouge. Partout les tramps trouvaient des vivres, des guides, parfois même nous recevions l'hospitalité dans des fermes d'apparence très honnête. Enfin, nous fîmes halte définitivement dans un vallon boisé où l'on ne pouvait accéder que par un étroit sentier qui aboutissait à un torrent furieux sur lequel un tronc de sapin était jeté en guise de pont.

William Dorgan écoutait de toutes ses oreilles ce récit fantaisiste.

—Majs, enfin, comment as-tu pu t'échapper? demanda-t-il avec impatience.

—J'y arrive. Le chef des tramps, un vieux bandit plusieurs fois condamné à mort, avait décidé que je vous écrirais moi-même pour vous demander de payer cent mille dollars pour ma rançon.



—Il fallait écrire.

—Jamais ! Les tramps auraient doublé leurs prétentions et ne m'auraient pas relâché, une fois la somme encaissée; puis il n'entre pas dans mon tempérament de céder à une menace, quelle qu'elle soit ! Furieux de ce refus, les tramps décidèrent de me dompter par la famine, ils me mirent au régime du biscuit sec et de l'eau pendant qu'à côté de moi il s'empifraient effrontément de boeuf et de mouton volés aux "squatters" de la prairie et qu'ils arrosaient de larges rasades de whisky et même de vin. Bien des fois, les narines chatouillées par le parfum d'une grillade, je fus sur le point de céder.

—Mon cher Joë, s'écria le vieillard tu t'es conduit d'une façon admirable !

Et tout attendri par cet héroïsme, il saisit la main de celui qu'il prenait pour son fils et l'étreignit avec émotion.

—Cependant, continua Baruch, les bandits ne s'entendant plus. Suivant le procédé classique, certains voulaient que l'on me coupât les oreilles pour vous les expédier, à défaut de lettre, et hâter ainsi l'envoi des fonds; d'autres préféraient attendre encore; il en résulta maintes batailles à coups de browning et de bowie-knife. C'est au cours d'une de ces rixes sanglantes que je réussis à couper mes liens sans qu'il y parût. La nuit venue, je franchis la passerelle non sans avoir soin de l'envoyer ensuite rouler dans le torrent. Les bandits ne pouvaient plus me poursuivre. J'entendis leurs cris de rage, les balles de leurs carabines sifflèrent à mes oreilles. Enfin, je gagnai sans encombre la clairière où paissaient les chevaux de la troupe; je sautai sur le meilleur après avoir chassé les autres vers l'intérieur du

bois et j'atteignis, après trois jours de galopade une petite station perdue en pleine prairie. Je sautai dans le premier train à destination de New-York. Là, deux gentlemen, qui avaient vu mon portrait dans les journaux m'avancèrent gracieusement de quoi payer mon billet et prendre quelque nourriture au wagon-restaurant. A une station où il y avait un arrêt suffisant, je vous envoyai un télégramme.

—J'ai dû le recevoir, murmura le milliardaire, mais j'étais dans un tel état de chagrin et de prostration que je n'ai pas eu le courage de décacheter les lettres et les dépêches qui me sont parvenues un peu avant le moment où a éclaté l'incendie.

—Peu importe, puisque me voici; arrivé à New-York, je sautai dans un taxi-auto et j'arrivai au moment même où l'hôtel était enveloppé d'un lindeuil de flammes. Vous savez le reste, mais je dois reconnaître que si j'ai pu aussi promptement me procurer les appareils nécessaires au sauvetage, c'est à MM. Fritz et Cornélius Kramm que je le dois. Je les connaissais à peine pour les avoir rencontrés autrefois dans les salons de Fred Jorgell; mais ils se sont souvenus de moi et se sont mis à ma disposition avec un réel dévouement.

Le milliardaire remercia chaleureusement le docteur, en lui assurant que, désormais, il ne voulait avoir d'autre médecin que lui.

Baruch Jorgell était rayonnant de joie et son admiration grandissait pour ce Cornélius dont il n'avait été jusqu'alors que le docile instrument. Désormais, grâce à l'habile mise en scène de l'incendie, il était impossible que William Dorgan n'eût pas la conviction absolue qu'il avait retrouvé son fils Joë.

Pendant que le véritable Joë languissait au Lunatic-Asylum, l'assassin de M. de Maubreuil et ses complices allaient pouvoir se partager les millions de William Dorgan.

## DEUXIEME PARTIE

### LES LORDS DE LA "MAIN ROUGE"

#### CHAPITRE PREMIER

##### Le cauchemar du samedi

Appuyées au bras l'une de l'autre, deux jeunes filles se promenaient lentement dans les jardins créés à Kérity-sur-Mer, en Bretagne, par le fameux naturaliste Antoine Paganot. Lorsqu'elles furent arrivées à l'extrémité d'une majestueuse allée de rhododendrons, elles s'assirent sur un banc rustique qu'ombrageait un tilleul au feuillage épais. Tous deux demeurèrent silencieuses, toutes deux paraissaient en proie à une sombre préoccupation.

—Ma chère Andrée, dit tout à coup celle qui paraissait la plus âgée, je t'assure que tu as tort de ne pas te montrer plus franche avec moi qui t'aimes autant que si tu étais ma vraie soeur. Je suis sûre que tu me caches quelque chose.

—Mais non, Frédérique, répondit Andrée d'un air contrarié, tu te trompes, je n'ai rien à te cacher.

Cette phrase avait été prononcée sur un ton de contrainte et de mauvaise humeur dont sa soeur adoptive ne fut pas dupe.

—Crois-tu donc que je ne me sois pas aperçue de ta pâleur, de ta tris-

tesse, reprit-elle avec vivacité. Depuis quelque temps tu es considérablement changée, et il y a une autre personne que moi qui a constaté ce changement.

—Qui donc? demanda Andrée, dont le front se couvrit d'une fugitive rougeur. M. Bondonnat, peut-être?

—Tu sais bien que mon père, toujours préoccupé par ses expériences sur les végétaux, est l'homme distrait par excellence. Ce n'est pas de lui que je parle, c'est un de ses collaborateurs et tu n'as pas besoin de me demander lequel, n'est-ce pas?

Et comme Andrée baissait la tête en rougissant de plus belle:

—Tu n'ignores pas que M. Roger Ravenel doit devenir mon mari à une date plus ou moins éloignée, je ne m'en cache pas, je ne suis pas une surnoise comme toi; et tu n'ignores pas non plus que M. Paganot a pour toi l'admiration la plus respectueuse.

—C'est donc M. Paganot qui t'a chargée de me soutirer mon secret?

—Tu vois bien, petite cachottière, que tu as un secret?

—Oh! un triste secret, murmura mélancoliquement Andrée.

—N'importe! Tu en as un, aie confiance en moi, parle en toute sincérité et je trouverai moyen de rassurer M. Paganot sans te trahir.

Andrée s'était jetée au cou de sa soeur adoptive.

—Tu as raison, ma chère Frédérique, fit-elle, tu es ma seule amie, ma véritable soeur, et je me repens d'avoir cherché à te cacher quelque chose.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit Frédérique en souriant. Allons! je suis tout oreilles.

—L'histoire que je vais te raconter est bien triste, elle est même terrible!

La jeune fille était devenue subitement pâle.

Elle frissonnait de tous ses membres.

—Je suis obligée, reprit-elle en baissant la voix involontairement, de te reparler de la catastrophe abominable qui a causé la mort de mon père.

—Parle, si pénible que c'est pour moi le souvenir de la mort de M. de Maubreuil.

—Tu n'as pas oublié que c'est un samedi que mon père fut assassiné lâchement par un Américain qu'il avait eu l'imprudence de prendre comme préparateur.

—Ce misérable Baruch Jorgell, maintenant enfermé dans un asile d'aliénés.

—Eh bien! j'en ai maintenant la conviction, mon père n'a pas été vengé. Je doute même que ce soit le vrai Baruch Jorgell qui soit enfermé au Lunatic-Asylum. Chaque samedi, à l'heure même où mon père a dû être frappé, je suis tourmentée par un effroyable cauchemar!... Et ce n'est pas là du cauchemar ordinaire, je suis bien forcée de reconnaître qu'il y a là quelque chose de mystérieux, d'inexplicable...

Le visage d'Andrée, en prononçant ces paroles, exprimait la plus vive, la plus intense terreur. Frédérique n'était guère moins émue que son amie. Elle attendait anxieusement la suite de l'étrange récit.

—Le plus extraordinaire, continua Mlle de Maubreuil, c'est que dans mon rêve je vois des personnages qui me sont inconnus et qui sont cependant toujours les mêmes. C'est d'abord un vieillard à la mine rose et réjouie, aux cheveux bouclés, puis deux jeunes gens qui sont sans doute ses fils. Tous trois s'entretiennent amicalement, mais

je devine pourtant qu'il existe entre les deux frères une animosité secrète.

—Jusqu'ici, dit Frédérique, il n'y a rien de bien terrible, il m'est arrivé souvent, à moi aussi, de voir dans mes rêves des visages inconnus.

—Attends un peu, c'est ici que le cauchemar devient effrayant. Je revois celui que j'ai appelé le frère aîné. A cette période de mon rêve, il est seul dans une chambre luxueuse dont je pourrais presque te décrire l'ameublement, tant elle m'est apparue de fois. Il est seul et il se regarde dans une grande glace et ce ne sont pas ses traits qui se reflètent dans la glace, ce sont ceux de Baruch Jorgell, l'assassin. Et peu à peu le visage de l'homme qui est là, grimaçant de peur, devient pareil au reflet qui l'épouvante. C'est Baruch que j'ai devant les yeux comme si, tout à coup, le gentleman correct, le frère aîné que j'avais vu tout d'abord avait changé de visage.

—Mais tu deviens folle, ma pauvre Andrée; s'écria Frédérique toute remuée par ce récit fantastique.

—Ce n'est pas tout, poursuivit Mlle de Maubreuil avec un geste d'horreur, il faut ensuite que je sois témoin de l'assassinat de mon père, et c'est bien ainsi qu'il a dû se passer. J'assiste à toutes les phases du drame, je vois mon père rayonnant du bonheur d'avoir enfin résolu le problème de la synthèse du diamant. Il se penche vers un creuset et c'est alors que l'assassin le frappe d'un coup de marteau. Je me réveille baignée d'une sueur glacée, frissonnant de tous mes membres. C'en est fait de mon sommeil pour le restant de la nuit. Je crois que je tomberai malade, que je mourrai si cette affreuse hantise continue à peser sur moi...

Andrée se tut et ses yeux égarés gardaient comme un reflet de l'horreur de ces visions.

—Et c'est chaque samedi? demanda Frédérique, devenue pensive.

—Chaque samedi. Et ce rêve est toujours identique et, pour ainsi dire, divisé en trois parties, comme je viens de te le raconter.

—C'est épouvantable! Je ne m'étonne plus maintenant de ta tristesse, de ta pâleur. Il faut tâcher de trouver un remède à cela, mais comment?

—Je dois dire, reprit Andrée, que depuis quelque temps, le cauchemar a perdu beaucoup de son intensité, il se produit toujours, mais il m'arrive de ne plus me réveiller glacée de peur comme au début. Ce n'est qu'au matin que je me souviens d'avoir rêvé. C'est comme si une voix secrète venait me répéter chaque samedi: N'oublie pas!

—Sais-tu ce qu'il faut faire? dit gravement Frédérique, il faut aller raconter tout cela à mon père.

—J'en ai bien eu l'idée, je n'ai jamais osé; il croira que je suis folle!

—Pas du tout. Il a étudié de très près tous les phénomènes télépathiques; il ne nie de partis pris aucun fait avant de l'avoir observé lui-même. Il expliquera peut-être d'une façon toute naturelle la hantise qui te tourmente.

—Eh bien! je préfère cela, dit la jeune fille, prenant brusquement son parti; il me semble que j'éprouverai un grand soulagement quand je serai débarrassée de cet obsédant secret.

—S'il en est ainsi, mets ton projet à exécution immédiatement. Le premier mouvement est le bon. N'attends pas que l'hésitation s'empare de toi.

Les deux jeunes filles traversèrent les jardins, passèrent près des serres

aux vitraux étincelants où M. Bondonnat expérimentait l'influence de la lumière colorée sur le développement de la végétation, et elles entrèrent dans la villa.

La demeure de M. Bondonnat, bâtie au bord de la mer dans un renfoncement de la falaise, était citée comme un modèle de confortable scientifique et de modernisme bien compris. Les murs de toutes les pièces étaient revêtus de larges plaques de céramique, grès flammé ou porcelaine, dont toutes les teintes avaient été harmonieusement assorties et qui ne laissaient aucun refuge aux microbes.

Chez M. Bondonnat, on n'employait au chauffage ni bois, ni charbon, ni gaz, mais, de place en place, des radiateurs électriques, ornés de délicates arabesques, étaient disposés; il suffisait de pousser une poignée pour que la température de la pièce s'élevât. En été, des ventilateurs invisibles répandaient à profusion l'air glacé et aromatisé. Dans la salle à manger, de menues nappes d'eau glissaient en murmurant le long des murailles de porcelaine et répandaient une fraîcheur délicieuse.

Andrée et Frédérique trouvèrent le vieux savant dans son cabinet de travail d'où l'on apercevait la perspective des jardins que bornait une haute falaise dont le sommet était couronné par des canons paragrêles et d'autres machines compliquées et singulières qui servaient à M. Bondonnat dans ses expériences. Au loin, on distinguait un château au toit effondré, aux tourelles en ruines. C'était là que M. de Maubreuil avait été assassiné, et les gens du pays, qui s'en détournaient avec épouvante, affirmaient qu'il était hanté par le spectre de la victime.

M. Bondonnat, qui était occupé à examiner au microscope de menues parcelles de tissu végétal, interrompit son travail en voyant entrer les deux jeunes filles et leur demanda gaiement pourquoi elles venaient le troubler dans ses "chères études".

Mais il devint subitement grave quand Andrée lui eut fait connaître le but de leur visite, et il écouta dans un silence attentif le réci de Mlle de Maubreuil. Il demeura perplexe, cherchant vainement à expliquer pourquoi le terrifiant cauchemar se produisait avec une périodicité si parfaite.

— Il y a là, dit-il enfin, un cas de télépathie extraordinaire et je suis de l'avis de Frédérique. Baruch n'est pas fou, et ce ne doit pas être lui qui est enfermé au Lunatic-Asylum. Quand donc, ma chère enfant, ajouta-t-il, avez-vous été pour la première fois victime de ce cauchemar ?

— Le jour même où nous avons appris l'arrestation de l'assassin dans une pension de famille de New-York.

— Tiens, voilà qui prouverait que vous n'avez pas été victime d'une hallucination ordinaire. Puis il faut vous dire que j'ai suivi avec la plus grande attention les péripéties du procès de Baruch et la manière dont il a été arrêté est toujours demeurée inexplicable pour moi. Il doit s'être passé là-bas, en Amérique, tout un drame que nous ignorons. J'ai besoin de réfléchir beaucoup sur cette affaire.

— Mais croyez-vous, mon père, demanda Frédérique, qu'Andrée va continuer à être obsédée par cette effrayante vision ?

— Je pense que le cauchemar du samedi la poursuivra longtemps encore, mais, comme les faits semblent l'indiquer, sa violence s'atténuera peu à peu. Qu'Andrée ait assez de courage

pour ne plus s'en effrayer, pour le considérer seulement comme un avertissement de je ne sais quels événements mystérieux.

— Il n'y aurait qu'une façon de compréhensible dans mon rêve, dit Andrée, dont l'émotion se calmait petit à petit, c'est cette transformation de l'homme qui change brusquement de visage.

— Il n'y aurait qu'une façon de l'expliquer, c'est de supposer que l'assassin a réussi à modifier certains traits de son visage grâce à la chirurgie. Le fait s'est quelquefois produit. Alors quand l'assassin se trouve seul, il revoit sa vraie physionomie; mais voilà une hypothèse bien hasardeuse et bien vague.

Les deux jeunes filles se taisaient. M. Bondonnat lui-même était retombé dans le silence. En dépit des explications rassurantes qu'il venait d'essayer, il se trouvait très embarrassé. Jamais il ne s'était trouvé en présence d'un cas semblable.

Mais tout à coup sa physionomie se dérida, et ce fut avec un sourire d'une malicieuse bienveillance qu'il dit à sa fille :

— Ma petite Frédérique, veux-tu me faire le plaisir de nous laisser seuls un instant, Andrée et moi. Nous avons à causer ensemble.

— C'est bon, je m'en vais, dit la jeune fille, je n'ai pas besoin de connaître vos secrets.

Et elle s'esquiva.

— Mon enfant, dit le vieux savant lorsqu'il se trouva seul avec sa pupille, il y a longtemps que j'ai l'envie de te parler sérieusement. J'ai eu hier un long entretien avec mon collaborateur, M. Antoine Paganot, et il m'a demandé officiellement si tu voulais consentir à devenir sa femme.

—Qu'avez-vous répondu? balbutia Andrée, tout émue et rougissante.

—C'est moi qui, en ma qualité de tuteur, d'ami, de père adoptif, remplace près de toi ce pauvre Maubreuil; je crois avoir parlé comme il l'aurait fait lui-même. J'estime beaucoup M. Paganot, qui est un honnête homme et un savant de haute valeur. Je lui ai donc répondu que, pour ma part, je favoriserais cette union de tous mes vœux, mais qu'avant de lui donner une réponse définitive, je devais consulter la principale intéressée. Tu me connais trop pour ne pas savoir que je ne ferai rien pour t'influencer.

—J'estime M. Paganot autant que vous, murmura la jeune fille avec embarras. Il a de grandes qualités...

—Je vois que nous nous entendrons, dit le vieillard en souriant.

—Je sais que mon père appréciait beaucoup M. Paganot. C'est une raison pour moi de ratifier le choix que vous avez fait.

—Je puis donc annoncer à mon collaborateur que sa demande est agréée?

—Certainement.

—Mais, poursuivit M. Bondonnat, j'espère que ce n'est pas seulement par respect pour la volonté de ton père et par déférence pour moi que tu donnes ton consentement?

—Non, j'ai pour M. Paganot une très vive sympathie, répliqua Andrée avec vivacité, et je n'aurai pas d'autre mari que lui.

Puis, un peu honteuse de cet élan spontané où elle avait montré le fond de son cœur, elle baissa les yeux, toute confuse.

—Fort bien, s'écria le vieux savant, tu as parlé franchement, je t'en félicite. Je suis certain, de cette façon,

que tu ne te marieras pas à contre-cœur.

La jeune fille ne répondit que par un sourire plus éloquent que toutes les paroles.

—Ce mariage me plaît d'autant mieux, continua le naturaliste, que j'ai de mon côté, décidé d'accorder la main de Frédérique à M. Ravenel. Les deux noces se feront le même jour, et de cette façon je ne séparerai pas de mes deux collaborateurs les plus chers, nous continuerons à vivre en famille comme par le passé. Embrasse-moi, mon enfant, je suis heureux aujourd'hui, vraiment très heureux.

Andrée s'était jetée dans les bras de son tuteur.

—Comment m'acquitterai-je jamais envers vous? murmura-t-elle.

—J'oubliais encore une chose, interrompit tout à coup le vieillard. Sitôt que tu seras mariée, je veux que nous allions en Amérique.

—Je ferai tout ce que vous voudrez.

—Le voyage est indispensable. Je tiens à connaître la vérité sur Baruch, je veux faire moi-même sur place une enquête sérieuse. J'ai pour principe d'aller au fond des choses. C'est en Amérique seulement que nous aurons l'explication définitive de ce cauchemar du samedi qui t'a causé tant de tourments. Je te recommande seulement une chose, c'est de ne pas parler de ce voyage avant que je ne te le dise.

A ce moment, Frédérique rentra dans le cabinet de travail.

—Les confidences sont terminées, dit gaiement le naturaliste.

—Ce n'est pas trop tôt!

—Andrée te mettra elle-même au courant du secret. C'est une bonne nouvelle que je veux lui laisser le plaisir de t'annoncer elle-même. Allez

continuer votre promenade. Il faut que je me remette au travail.

Les deux jeunes filles se retirèrent bras dessus bras dessous et quelques minutes plus tard les jardins de la villa retentissaient de leurs voix joyeuses.

## CHAPITRE II

### Les lords de la "Main Rouge"

Joë Dorgan venait de regagner sa chambre après avoir mis à jour une volumineuse correspondance, lorsque la sonnerie du téléphone placé au chevet de son lit retentit bruyamment.

—Allo! Allo!

—C'est vous, master Joë Dorgan?

—Parfaitement. Qui êtes-vous?

—Dr Karmm ...

—Très bien, je vous écoute.

—Pouvez-vous disposer d'une heure ou deux ce soir?

—Oui.

—Alors, je vous attends. Nous avons à causer. Fritz sera là.

—A tout à l'heure.

Le jeune homme raccrocha les récepteurs, un peu inquiet de cette communication tardive, mais le docteur Cornélius était un de ses meilleurs amis, un homme auquel il n'avait rien à refuser.

Joë Dorgan endossa un "overcoat" en drap de Suède, se coiffa d'un feutre à larges bords et glissa dans sa poche le browning dont il ne se séparerait jamais; en même temps, il insérait dans son portefeuille un respectable paquet de bank-notes.

Ces préparatifs terminés, il sortit de sa chambre et prit place dans l'ascenseur qui le déposa au seuil du grand vestibule du rez-de-chaussée.

Dans la vaste cour sablée, deux autos électriques étaient là, tous phares allumés. Joë Dorgan monta dans l'un d'eux.

—Vous stoppez à l'entrée de la trentième avenue, dit-il au chauffeur.

—Well, sir, répondit l'homme obsequieusement.

L'auto démarra, franchit la grille qui, silencieusement, venait de s'ouvrir au coup de trompe du chauffeur, et fila à toute vitesse à travers les longues avenues désertes de New-York.

Un quart d'heure plus tard, Joë Dorgan mettait pied à terre, et, après avoir ordonné au chauffeur de l'attendre, remontait à pied la trentième avenue, le chapeau sur les yeux, le collet de son overcoat remonté jusqu'aux oreilles, rasant les murs comme un homme qui craint d'être reconnu.

Chemin faisant, il remarqua que de rares passants, emmitouffés comme lui jusqu'aux yeux et prenant les mêmes précautions pour n'être pas remarqués, se hâtaient dans une direction pareille à la sienne.

Après avoir marché pendant une vingtaine de minutes, il fit halte en face d'une propriété bordée de hautes murailles et fermée d'une grille de fer forgé. Sur l'une des colonnes qui soutenaient la grille était encastrée une plaque de marbre noir sur laquelle on lisait en lettre d'or : "Dr Cornélius Kramm".

Le jeune milliardaire sonna et fut aussitôt introduit par un vieillard d'aspect souriant, sévèrement vêtu de noir des pieds à la tête, qui le salua avec toutes les marques du plus profond respect.

—Bonsoir, Léonello, fit négligemment Joë. Le docteur se porte bien?

—A merveille. Il vous attend.

—Où cela?

—Venez avec moi.

—C'est loin?

—A deux pas.

Guidé par Léonello, Joë Dorgan traversa le jardin, franchit une petite porte à demi cachée par les lierres et se trouva dans une ruelle déserte, bordée de masures sordides.

Ils cheminèrent silencieusement pendant quelques minutes, puis Léonello fit halte et frappa quatre coups à la porte d'une mesure en planches que bordait un terrain vague entouré d'une palissade.

Une porte s'entre-bâilla, les deux hommes se glissèrent silencieusement dans une salle basse qu'éclairait à peine de sa lueur tremblotante une lampe à huile toute rouillée suspendue au plafond par un fil de fer.

—Voici M. le docteur et son frère, dit Léonello, en montrant à Joë deux hommes assis à une petite table couverte de papiers et qui n'avaient pas même levé la tête en entendant la porte s'ouvrir.

Le vieillard avait disparu.

Joë faillit jeter un cri de stupeur.

Les deux personnages qui se trouvaient en face de lui avaient le visage recouvert d'un masque de caoutchouc percé à la place des yeux, mais assez mince pour ne dissimuler qu'à demi les jeux de la physionomie.

—C'est bien vous, Cornélius et Fritz? demanda le jeune homme d'une voix anxieuse.

—Nous-mêmes, répondit un des deux hommes avec un rire sarcastique, mais rassurez-vous, ce n'est pas à votre intention que nous nous sommes ainsi déguisés.

—Je respire! Vous êtes hideux avec ces masques. Mais pourquoi cette

convocation tardive. Se serait-il produit quelque incident grave?

—Non; si nous vous avons fait venir, c'est pour vous donner une preuve de plus de notre entière confiance...

A ce moment quatre coups régulièrement espacés furent frappés à la porte extérieure.

—On vient! murmura Cornélius, il ne faut pas qu'on vous voie en notre compagnie. Passez par ici, dépêchez-vous... Ecoutez et regardez, vous allez connaître un de nos plus importants secrets.

Cornélius avait entraîné le jeune homme vers un angle sombre de la pièce. Avant que Joë Dorgan fût revenu de sa surprise, il se trouvait enfermé dans une étroite cachette à peine plus spacieuse qu'une armoire; à la hauteur de ses yeux, des trous avaient été ménagés de façon à ce qu'il pût voir et entendre.

Le panneau qui fermait la cachette avait à peine eu le temps de se refermer que Fritz Kramm allait ouvrir. Un homme en haillons pénétra dans la salle basse. Il paraissait très intimidé, et tenant respectueusement sa casquette à la main, il jetait des regards apeurés sur les deux frères.

—Mylords, balbutia-t-il, voici!

Et il tira de sa poche un carré de papier sur lequel étaient tracés quelques signes hiéroglyphiques. Au bas se voyait une main grossièrement dessinée à l'encre rouge et dans l'angle gauche du papier une main plus petite.

Cornélius et Fritz examinèrent avec soin le papier, pendant que l'homme attendait humblement.

—C'est deux cents dollars, dit enfin Cornélius.

—Deux cents dollars, répéta Fritz.



Et il tira d'une boîte, placée à côté de lui, un petit rouleau d'or. L'homme le prit et gagna la porte sans mot dire, en saluant à reculons.

Une minute s'était à peine écoulée depuis son départ qu'un autre visiteur fut introduit. C'était un homme entre deux âges, assez bien vêtu, et dont les manières annonçaient une certaine éducation. De même que le miséreux qui venait de sortir, il paraissait mal à l'aise et pénétré d'une terreur respectueuse.

Tête nue et silencieusement, il présenta à Cornélius un carré de papier exactement semblable à l'autre et portant les deux mains dessinées à l'encre rouge.

—Cinq cents dollars, répéta Fritz.

L'homme prit les bank-notes qu'on lui tendait et se retira sans avoir prononcé une parole.

A peine avait-il disparu qu'il fut remplacé par un policeman en uniforme qui toucha mille dollars, puis ce fut une élégante mondaine qui en toucha sept cents, un ministre qui en eut deux mille. Pendant deux heures, ce fut un défilé ininterrompu de personnages appartenant à toutes les classes de la société et qui tous encaissaient une somme plus ou moins considérable. Les carrés de papier qui portaient le double cachet de la Main Rouge formaient maintenant un paquet volumineux à côté de Cornélius et la boîte qui contenait les espèces était presque vide.

Du fond de sa cachette, Joë Dorgan ouvrait de grands yeux. Il avait approximativement calculé qu'en cette soirée, près de deux cent mille dollars venaient d'être distribués. Une sorte de vertige s'emparait de lui; c'est à peine, maintenant, s'il regardait les figures plus ou moins bizarres qui se

succédaient dans la salle basse et qui s'effaçaient comme dans un rêve, avec des gestes presque identiques.

Mais, tout à coup, son attention fut attirée par une sorte d'hercule aux épaules carrées, aux poings énormes, qui venait de pénétrer dans la salle avec une sorte d'arrogance. Il regardait autour de lui d'un air de curiosité plein d'impertinence. Il avait gardé sa casquette sur sa tête et sifflotait entre ses dents.

—Il est d'usage de se découvrir devant les Lords de la Main Rouge, dit gravement Cornélius.

L'homme ôta sa coiffure, impressionné malgré toute son audace.

—Je n'aime pas beaucoup ces fameux lords que personne n'a jamais regardés en face, ricana-t-il. Mais je m'en moque, pourvu qu'on me donne ce qui m'est dû...

Et comme ceux qui l'avaient précédé, il tendit son carré de papier, timbré de deux mains rouges.

—Cinq cents dollars, dit froidement Cornélius.

—Cinq cents, répéta Fritz en tendant une bank-note.

L'hercule la prit rageusement et la froissa entre ses doigts avant de la glisser dans la poche de son gilet. Sa face s'était empourprée, les veines de son front se gonflaient.

—Cinq cents dollars! s'écria-t-il en donnant sur la table un coup de poing qui fit craquer lamentablement les ais vermoulus. Et c'est là tout ce qui me revient pour avoir risqué cent fois ma peau, en déménageant les coffres-forts des banquiers pendant le grand incendie!... Je veux dix mille dollars au moins, entendez-vous? Le travail vaut cela!... Et je ne m'en irai pas sans les avoir! Jack Simpson n'a peur de personne, non, pas même

des Lords de la Main Rouge. Ce n'est pas avec des masques et des comédies que l'on m'intimide! Allons, mon argent, et plus vite que ça.

—Jack Simpson, répondit Cornélius d'une voix très calme, tu viens d'insulter gravement les Lords de la Main Rouge. Ce n'est pas la première fois que pareille chose t'arrive et tu en seras puni.

—Moi! raille le bandit, c'est ce que nous allons voir. Je n'en crains pas une demi-douzaine comme vous deux! On ne me la fait pas, à moi. Mes dollars ou je tire!

Joignant le geste à la parole, Jack Simpson brandissait un énorme browning et visait au front Cornélius.

Le docteur demeura impassible, mais déjà, sans que l'athlète s'en aperçut, il avait pressé fortement du pied un piton de cuivre fixé dans le parquet.

Joë Dorgan, du fond de sa cachette, avait suivi toutes les péripéties de cette scène et il s'appêtait à voler au secours des frères Kramm, lorsque subitement deux hommes aussi robustes que Jack Simpson bondirent sur lui avec la rapidité de l'éclair. Un d'eux broya de ses doigts le poignet qui tenait le browning, tandis que l'autre saisissait l'athlète à la gorge.

—Chiens maudits! hurla Jack Simpson en se débattant désespérément.

Mais toute résistance était inutile; en une seconde, le colosse fut terrassé, garotté et bâillonné.

Les deux hommes avaient disparu aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Cornélius et Fritz se concertèrent quelque temps à voix basse.

—Jack Simpson, dit enfin le docteur de la même voix tranquille, tu as innsulté les Lords de la Main Rouge.

Apprête-toi à subir le châtement que tu as encouru.

Le colosse se tordit dans ses liens comme pour demander grâce et son visage exprima une indicible terreur. Cette face crispée par une muette supplication était d'une éloquence à donner le frisson.

Cornélius appela.

—Slugh! Jackson!

Les deux hommes reparurent.

—Emportez cette brute, ordonna-t-il, mettez-le en lieu sûr; demain je vous ferai connaître la décision des Lords de la Main Rouge à son sujet.

Slugh et Jackson enlevèrent avec effort le colosse sur leurs épaules et l'emportèrent dans une pièce latérale, puis le défilé des vистeurs continua.

Enfin, Fritz Kramm déclara en bâillant que la séance était terminée, et il alla tirer Joë Dorgan de sa cachette. Le jeune milliardaire paraissait très impressionné de ce qu'il avait vu et entendu pendant ces deux heures.

—L'organisation de la Main Rouge est une merveille! déclara-t-il avec enthousiasme. Malgré tout ce que vous m'aviez dit, je n'aurais jamais cru qu'on pût atteindre, dans une société de ce genre, à une précision aussi administrative.

—Vous n'avez encore rien vu, mais, avec les drôles que nous avons sous nos ordres, il faut quelquefois de la poigne. Vous venez d'en avoir un exemple.

—Mais ils ignorent votre vraie personnalité à tous deux?

—Nous serions perdus s'ils la soupçonnaient. Tous se figurent que les Lords de la Main Rouge sont nombreux et nous nous arrangeons de façon à ce qu'ils persistent dans cette croyance.

— Mais vos retraites doivent être connues? Ainsi cette maison?

— A été louée pour quinze jours seulement sous un faux nom et nous n'y reviendrons jamais. Le prochain partage trimestriel aura lieu dans un autre quartier de New-York.

— Vous donnez donc des dividendes tous les trois mois comme les grandes maisons de banque?

— Mais oui, cela est nécessaire. Aujourd'hui, j'ai réparti les bénéfices provenant du grand incendie allumé par la Main Rouge et qui a consumé, comme vous le savez, tout un quartier de New-York...

— Il me semble, interrompit tout à coup Fritz Kramm, que nous serions beaucoup mieux ailleurs qu'ici pour causer.

— C'est juste, approuva le docteur, nous n'avons plus rien qui nous retienne dans cette mesure et il serait même imprudent d'y séjourner plus longtemps.

Fritz et Cornélius enlevèrent leurs masques de caoutchouc, rangèrent soigneusement les carrés de papier qui devaient sans doute leur servir à établir leur comptabilité, et se préparèrent à sortir.

— Encore une question, demanda le jeune milliardaire. Que va devenir ce Jack Simpson, qui a eu l'audace d'insulter les Lords de la Main Rouge?

— Son affaire est claire, grommela Cornélius. J'ai appris, par ailleurs qu'il avait des accointances avec le Police Office, il faut en faire un exemple.

— Mourra-t-il?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. On retrouvera demain son cadavre dans quelque avenue déserte, la joue marquée de la main sanglante qui est la signature de l'Association.

Le jeune homme ne put s'empêcher de frissonner.

— Ce sont des exemples nécessaires, continua le docteur comme s'il eût pénétré la pensée de son interlocuteur. Si nous n'agissons pas ainsi, il y a longtemps que nous aurions été vendus à la police et que l'Association n'existerait plus. J'ai tenu à vous faire voir cela, maintenant que vous êtes, vous aussi, un Lord de la Main Rouge. Vous verrez bientôt qu'il y a quelque plaisir à exercer ce formidable et mystérieux pouvoir. C'est, en somme, une royauté comme une autre.

Tout en parlant les trois bandits étaient arrivés à la petite porte du jardin, que leur ouvrit le silencieux Léonello.

— C'est assez causer de la Main Rouge dit brusquement Fritz Kramm, nous allons maintenant nous occuper des affaires de notre ami qui sont, d'ailleurs, un peu les nôtres.

— Et pour cela, ajouta le docteur, nous serons beaucoup plus à l'aise dans mon laboratoire souterrain.

Ils entrèrent dans le luxueux bâtiment qui s'élevait au milieu des jardins et prirent place dans un ascenseur électrique qui s'engouffra dans les profondeurs du sol.

Quelques minutes après ils mettaient pied à terre dans une pièce aux murailles revêtues de céramique.

C'était le vestibule du laboratoire.

## CHAPITRE III

### L'hallucination

Les frères Kramm et leur complice se trouvaient maintenant dans une vaste pièce voûtée qu'éclairaient de nombreuses lampes électriques et où s'entassaient une foule de machines étranges et d'appareils aux destinations inconnues.

Ils prirent place dans de confortables fauteuils, autour d'un guéridon, sur lequel l'officieux Léonello déposa une bouteille d'extradry et trois coupes de cristal, en même temps qu'une boîte de trabucos de la manufacture de La Havane.

— Ce laboratoire, fit le Dr Cornélius, dont les prunelles d'oiseau de proie étincelèrent derrière les verres de ses lunettes d'or, doit vous rappeler quelques souvenirs.

Le jeune homme était devenu blême.

— Oui, murmura-t-il, c'est ici que j'ai éprouvé les émotions peut-être les plus poignantes de mon existence.

— J'espère que vous ne regrettez pas de vous être confié à mes soins. Quand vous êtes rentré ici, vous étiez Baruch Jorgell, recherché pour l'assassinat d'un savant français, M. de Maubreuil; quand vous en êtes sorti, vous vous nommiez Joë Dorgan, fils d'un milliardaire honorablement connu. Grâce à la chirurgie, à la carnoplastie, dont je suis le promoteur, vous aviez complètement changé de physionomie. J'ai renouvelé pour vous le miracle des magiciens qui opéraient la transmutation des âmes d'un corps dans un autre. Qui sait si au fond de ces légendes il n'y a pas une parcelle de vérité? Plus tard, la véridique histoire de Baruch Jorgell devenu Joë Dorgan passera peut-être pour une légende.

— Pourquoi me rappeler ce souvenir? murmura Baruch.

— Parce que, dit Fritz, mon frère est légitimement fier d'une opération si bien réussie. Il faut lui passer cette faiblesse. Puis, dans ce laboratoire, personne ne peut nous entendre, nous sommes ici absolument chez nous.

— Parlons sérieusement, interrompit Cornélius; nos intérêts à tous les trois sont maintenant complètement associés et il importe absolument que je sache de quelle façon — depuis trois semaines que William Dorgan a retrouvé son fils — Baruch a joué le rôle de Joë.

— Admirablement, l'ingénieur Harry lui-même y a été trompé. Personne n'a le moindre soupçon. D'ailleurs, je fais tout ce qu'il faut pour entretenir cette illusion. Je continue dans le plus grand secret le traitement interne qui doit rendre définitifs les changements que le docteur a si rapidement opérés dans ma personnalité. J'affiche les mêmes goûts et les mêmes opinions que mon sosie involontaire, je joue aux mêmes jeux.

— Et pour ce qui est des souvenirs d'enfance? demanda Cornélius.

— J'en use discrètement, je place à propos une anecdote et jusqu'ici je suis sûr de n'avoir commis aucune erreur. Par exemple, une chose qui m'agace terriblement, c'est d'être obligé de rééditer, partout où je vais, le récit de ma prétendue captivité. J'ai raconté cette anecdote au moins deux cents fois.

— Tout s'est donc passé selon nos prévisions, s'écria Fritz; maintenant il faudrait peut-être, d'ores et déjà, étudier quelle est, pour nous, la meilleure manière de tirer parti de la situation.

— J'y ai déjà réfléchi et mon plan est fait. Nous ne pourrons rien entreprendre sur les milliards de William Dorgan tant que l'ingénieur Harry — mon soi-disant frère — sera là à me surveiller. Il faut donc avant tout le brouiller avec son père.

— Cela sera peut-être difficile, grommela Cornélius.

— Difficile, oui, mais non impossible. L'ingénieur est très fier, très personnel, il ne supporte pas la contradiction. A la moindre remontrance de son père, qu'il aime cependant beaucoup, je suis sûr qu'il ferait un soup de tête et irait chercher fortune ailleurs. Mais pour en arriver là, il me faudra un certain temps. Pour le moment, je fais du zèle, je travaille énormément, j'ai reconnu que c'était le vrai moyen de gagner la confiance du vieux Dorgan.

— Continuez dans cette voie. J'aimerais mieux que nous réussissions de cette façon qu'en employant des moyens violents, dit Fritz. Il sera toujours temps d'y recourir.

Les trois bandits demeurèrent quelque temps plongés dans leurs réflexions, ils se demandaient combien de temps encore il leur faudrait attendre avant de mettre la main sur les milliards de William Dorgan. Ce fut Baruch qui rompit le premier le silence.

— Vous avez parlé tout à l'heure de moyens violents, dit-il brusquement, si vous m'en croyiez, vous n'en emploieriez jamais de semblables.

Les frères Kramm échangèrent un coup d'oeil rapide.

— Pourquoi cela? demanda Cornélius.

— J'ai beaucoup réfléchi; nous avons maintenant des capitaux assez puissants pour agir ouvertement. Evitons de nous compromettre par des crimes inutiles.

— On dirait vraiment, raila Fritz qu'en revêtant la physionomie de Joë Dorgan vous avez aussi hérité de ses vertueuses théories. Voulez-vous que je sois franc? continua Baruch sans répondre à cette ironie. Eh bien! vous devriez abandonner cette Main Rouge

qui nous jouera tôt ou tard un mauvais tour.

— C'est impossible en ce moment, répliqua sérieusement cette fois Cornélius. C'est la Main Rouge qui nous procure le plus clair de nos ressources. C'est grâce à ses affidés que les magasins de mon frère sont remplis de tableaux et des objets d'art volés dans tous les musées de l'Europe. C'est la Main Rouge qui me fournit les sommes énormes dont j'ai besoin pour mes expériences. Je ne suis pas encore assez riche pour pouvoir m'en passer.

— Puis, ajouta Fritz, n'est-ce rien que de commander à une armée d'audacieux malfaiteurs qui mettent en coupe réglée tous les Etats de l'Union? Grâce à la Main Rouge, j'ai une police qui me tient au courant de tout, il n'est rien que je ne puisse entreprendre. Vous avez pu en juger par vous-même. Je puis, avec l'impunité la plus complète, brûler les villes, piller les banques mettre les riches à rançon...

— Vous serez trahi un jour ou l'autre.

— Je saurai me retirer à temps, mais il faudra pour cela que mon frère et moi possédions chacun notre milliard solidement placé.

— Cela viendra peut-être très vite, grâce à Baruch, dit Cornélius; jusqu'ici l'affaire a été admirablement conduite. A la santé de Baruch.

Les trois bandits choquèrent leurs coupes et les vidèrent d'un trait, puis de nouveau le silence régna dans le laboratoire; tous trois étaient retombés dans leurs réflexions.

— Je crois, murmura Cornélius, qu'il serait temps de se séparer. Il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Pardon, fit Baruch avec une certaine hésitation, encore un mot, s'il

vous plaît. Je vous ai montré tout à l'heure le beau côté de ma situation, mais je ne vous ai pas mis au courant de mes propres souffrances...

Cornélius Kramm haussa les épaules.

— Bah! fit-il, ce n'est rien. Votre nouvelle personnalité vous gêne sans doute aux entournures, comme un habit neuf, mais cela se fera, cela s'assoupira avec le temps. A force de répéter votre rôle, vous le saurez tellement bien qu'il fera partie intégrante de vous-même. Vous en arriverez même, j'en suis persuadé, à oublier complètement que vous vous êtes appelé Baruch Jorgell.

— Oh! pour cela, jamais! J'ai de terribles raisons de croire que je ne perdrai jamais la mémoire du passé.

— Que voulez-vous dire?

— Dussiez-vous me considérer comme un faible d'esprit, comme une cervelle débile, je dois vous avouer que je suis hanté par d'horribles visions, par des cauchemars atroces. Si je croyais au remords.

— La science ne connaît pas cela, ricana le docteur, vous êtes tout simplement victime d'hallucinations, dont le temps, l'exercice physique et quelques calmants viendront facilement à bout. Voulez-vous que je vous rédige une ordonnance?

— Attendez... C'est que ces hallucinations, comme vous les nommez, sont d'un genre très particulier. D'abord, elles se traduisent par la peur des miroirs, j'éprouve en leur présence des souffrances intolérables. Je suis pareil à cet homme dont parlent les contes fantastiques et qui avait vendu son reflet. Je suis attiré d'une façon invisible par les glaces, et quand je m'y contemple, il me semble voir grimacer, à travers la physionomie de

Joë Dorgan, mon "vrai visage", le visage de Baruch. Et cette attirance, je le sens, a son danger; car il y a des moments où mes traits actuels, sous les crispations de la peur, reprennent un peu de leur ancien aspect!... Et pourtant, il faut bien que chaque matin je m'étudie soigneusement pour voir si aucune modification ne s'est produite dans mes traits, si je ressemble toujours bien à Joë Dorgan!... C'est terrible!... Les glaces m'attirent et j'ai peur du reflet qu'elles me renvoient.

— Tout cela n'est pas grave, dit le docteur. Je vois là seulement un peu de nervosité, causée par le surmenage, par la fatigue.

— S'il n'y avait que cela, je serais de votre avis, mais mon mal est plus compliqué, plus terrible aussi. Chaque samedi—et c'est un samedi que j'ai tué M. de Maubreuil—la voix de l'assassin n'avait pas tremblé en prononçant cette phrase—chaque samedi, l'hallucination prend une forme aiguë.

— Voyons cela, fit Cornélius, devenu subitement attentif.

— Cela commence toujours de la même façon, reprit Baruch, et cela comporte trois phases toujours pareilles. Chaque samedi, quand je suis à prendre le thé avec William Dorgan et son fils — en famille — je vois devant l'image très nette, le "living phantasm" ("Living phantasm". Spectre d'une personne vivante), de Mlle de Maubreuil; elle me regarde d'un air à la fois désespéré et menaçant. D'abord, elle n'est qu'une sorte de brouillard vaporeux, une tache indécise de lumière, mais à mesure que je la regarde—et il m'est impossible de ne pas la regarder—ses traits s'accroissent, elle se corporise, il me sem-

ble que je n'ai que la main à étendre pour la toucher, je tremble qu'elle ne s'avance vers moi, et cependant elle reste toujours debout derrière la chaise de William Dorgan. L'hallucination en vient à un tel degré qu'il m'est impossible de suivre la conversation. Je suis obligé de m'excuser d'une façon quelconque et de m'enfuir...

—Vous avez dû être amoureux de cette jeune fille?

—C'est vrai, mais elle m'a brutalement repoussé, et c'est peut-être pour cela aussi que j'ai été impitoyable pour son père.

—Cela est de la suggestion à distance, expliqua Cornélius Kramm, sans conviction d'ailleurs; vous pensez à elle et elle pense à vous, pourvu qu'on ait une certaine force d'objectivité... Avez-vous lu le livre les "Fantômes des vivants?"

—Non, et je ne veux pas le lire... Mais ceci est la première phase.

—Voyons la seconde, dit Fritz, avec une négligence affectée, cela est prodigieusement intéressant.

—Je m'enfuis, je me réfugie dans ma chambre, et là je suis obligé, entendez-vous, obligé de me placer devant la grande psyché, et ce n'est plus le reflet de Joë Dorgan qui grimace en face de moi, c'est celui de Baruch Jorgell, de Baruch l'assassin!... A ce moment, je le sens, mon visage est redevenu lui-même... le masque est tombé...

L'assassin avait pris un instant de repos, il essuyait son front couvert d'une sueur froide.

—Voilà qui est ennuyeux, grommela Cornélius; si de pareilles hallucinations vous prenaient souvent, cela pourrait compromettre la ressemblance si péniblement obtenue, détériorer mon chef-d'oeuvre.

— Pourquoi aussi, objecta Fritz Kramm, Baruch rentre-t-il dans sa chambre? A sa place, j'irais au théâtre, au bar, n'importe où, et je ne rentrerais qu'au petit jour, ce serait le moyen d'échapper à toutes ces visions.

—Je l'ai bien essayé, répliqua Baruch avec humeur, mais à l'heure dite, quoi que je fasse, une force invincible me ramène devant le miroir maudit en face duquel je suis contraint de demeurer et bientôt— c'est là quelque chose d'épouvantable— je vois s'estomper lentement, dans la buée changeante des reflets, le visage mélancolique de M. de Maubreuil avec sa chevelure grisonnante et son front ridé par les insomnies. Il est revêtu de sa blouse de laboratoire toute souillée par les acides, il est tel que je le vis "la dernière fois!..."

Baruch avait prononcé ces derniers mots d'une voix creuse, ses yeux se révoltaient, il étendait les bras en avant, comme si, en cet instant même, l'apparition vengeresse se fût dressée devant lui; les frères Kramm le regardaient, en proie, eux aussi, à une secrète épouvante.

—Je vois que, chez vous, fit Cornélius avec un ton doctoral, le système nerveux est déprimé, largement déphosphoré; vous prendrez du phosphoxyl, un remède merveilleux qui tonifie puissamment les cellules cérébrales... Mais j'espère que vous en avez fini avec tous vos fantômes?

—Non, dit Fritz plus calme, il faut que nous connaissions la troisième phase.

—C'est peut-être la plus terrible, reprit Baruch en frissonnant. Voici ce qui arrive: Cette lutte atroce contre le spectre qui hante les profondeurs de la glace prend fin brusquement. Je

m'arrache à la hantise et je me jette sur mon lit tout habillé. Je suis brisé de fatigue, physiquement et moralement, et je m'endors instantanément, d'un sommeil de plomb. Mes yeux sont à peine fermés que l'obsession prend la forme du cauchemar, je me revois dans le laboratoire de M. de Maubreuil, je réassiste à la synthèse du diamant...

—Et sans nul doute, ajouta Cornélius avec un rire horrible. Je devine que vous attendez sans aucune impatience la soirée du samedi.

—C'est mon épouvante de toute la semaine. Et pourtant, ajouta Baruch avec une sorte de rage, j'ai de la volonté, moi, je suis un homme d'énergie, vous le savez, et jamais personne n'est arrivé à me suggestionner ou à m'hypnotiser!...

—Ce qu'il y a de plus clair dans tout ce que vous venez de nous raconter, déclara le docteur, c'est que vous êtes très malade, et, dans notre intérêt à tous, il ne faut pas laisser la névrose vous envahir. Si vous ne résistez pas courageusement, vos fantômes ne vous quitteront plus. Vous verrez comme Banquo. (Shakespeare, Macbeth), le spectre de votre victime s'asseoir à table, à votre place. Shakespeare a d'ailleurs fort bien décrit ces sortes d'hallucinations. Et depuis quand souffrez-vous de cette névrose?

—Depuis le jour de l'arrestation de Joë Dorgan—déguisé sous mon apparence—dans un family-house de New-York. L'obsession a débuté par un simple rêve qui, de samedi en samedi, a pris une acuité plus térébrante.

—C'est que la névrose a grandi et s'est exacerbée de semaine en semaine, expliqua Cornélius Kramm, mais pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt.

—J'espérais parvenir à me dominer moi-même, mais j'ai reconnu que c'était impossible.

Le docteur avait tiré de sa poche un carnet et griffonnait rapidement une ordonnance.

—Voici, fit-il: phosphoxyl, lécithine, valériane de fer, privation absolue de liqueurs alcoolisées, promenades au grand air, long sommeil, exercice modéré. Il faudra suivre ce régime avec opiniâtreté et je suis sûr que d'ici peu vos cauchemars auront complètement disparu.

—Je le souhaite... mais si le traitement était inefficace?

—Il faudrait m'en prévenir, alors nous essayerions d'autre chose...

—Comment, s'écria Fritz Kramm en jetant un coup d'oeil sur son chronomètre, déjà deux heures, il est grand temps de partir.

Les trois complices se hâtèrent vers l'ascenseur; cinq minutes plus tard, Baruch et Fritz franchissaient ensemble la grille de l'établissement.

—A propos, dit tout à coup le marchand d'objets d'art, en tendant à Baruch une lourde enveloppe, j'ai quelque chose à vous remettre.

—Qu'est-ce que cela?

—Quelques bank-notes, votre part de Lord de la Main Rouge dans le dernier partage.

—Je ne vois pas en quoi j'ai mérité... balbutia le jeune homme.

—N'importe, prenez toujours. Vous êtes Lord de la Main Rouge, cela suffit. Rappelez-vous que ce ne sont pas toujours ceux qui récoltent et qui sèment le blé qui mangent le pain.

Baruch n'insista pas. Il serra distraitement la main de son interlocuteur et regagna son automobile, dont le chauffeur l'avait patiemment attendu à l'angle de la trentième avenue.



## CHAPITRE IV

## Le trust

Les milliardaires américains — rois de l'acier, du pétrole ou du coton — sont presque tous à la tête d'un trust. Le trust est l'accaparement dans tout un pays et, s'il se peut, dans l'univers entier, d'une denrée de première nécessité.

Le fonctionnement de cette redoutable machine financière — d'ailleurs interdit par les lois dans toute autre contrée que l'Amérique — est des plus simples.

Preçons un exemple : supposons qu'il s'agisse du pétrole. Plusieurs spéculateurs signent un traité d'association et mettent en commun de gigantesques capitaux, puis ils achètent, à n'importe quel prix, les mines, les distilleries, les entrepôts, et quelquefois même les lignes de chemin de fer qui donnent accès dans les régions pétrolifères.

Comme on peut le supposer, il y a des propriétaires qui résistent, qui refusent de vendre, même au prix fort, leurs usines et leurs exploitations. Alors le trust a recours à un autre moyen; il inonde le marché de pétrole à bas prix. Les industriels isolés ne peuvent les fournir à d'aussi bonnes conditions, ils sont ruinés et obligés de capituler.

Les plus glorieux milliardaires yankees seraient, en France, considérés comme de simples malfaiteurs et condamnés à de longues années de prison, mais en Amérique ce brigandage est admis et devenu d'une pratique courante.

Il finit par arriver un moment où le trust est propriétaire de toute la production du pays. Maître alors du mar-

ché, il double, triple ou quadruple les prix à sa guise et réalise, au détriment du consommateur qui ne peut se défendre, des bénéfices fantastiques.

Le but du trust que dirigeait William Dorgan était l'accaparement du coton et du maïs, les deux principaux objets de la production agricole aux Etats-Unis.

Mais Fred Jorgell — le père de l'assassin Baruch — avait formé un contre-trust, et comme les capitaux en lutte étaient à peu près égaux de part et d'autre, les deux milliardaires n'avaient pas jusqu'alors osé entamer une lutte à outrance; ils se partageaient le marché du coton et du maïs et leur antagonisme maintenait un certain équilibre dans les prix.

L'arrivée de Baruch chez William Dorgan, qui voyait en lui son fils Joë, vint brusquement modifier cet état de chose.

Jusque-là, le milliardaire avait redouté une bataille décisive qui pouvait tout aussi bien le ruiner que décupler ses capitaux. Contrairement à l'avis de l'ingénieur Harry, qui était pour la modération, Baruch eut l'art de persuader à William Dorgan qu'il fallait aller de l'avant et entamer une lutte à outrance.

— Mon frère Harry n'y entend rien, répétait-il; d'ailleurs, ce n'est un secret pour personne qu'il est passionnément épris de miss Isidora, la fille de notre adversaire.

Baruch eût voulu ruiner son véritable père, Fred Jorgell, auquel il avait voué une haine mortelle et, dans sa rancune, il n'oubliait aucun argument pour décider William Dorgan.

— De l'audace, répéta-t-il, toujours de l'audace. N'attendez pas que Fred Jorgell prenne l'offensive. Je suis sûr qu'il n'affiche autant de modération

que parce qu'il vous prépare un piège.

—Ce n'est pas ce que dit ton frère Harry.

—Harry, je le répète, a tout intérêt à ménager celui qu'il croit être son futur beau-père, mais je sais de bonne source que Fred Jorgell n'accordera jamais la main de miss Isidora au fils de son adversaire financier.

—D'ailleurs, répliquait le milliardaire, je ne tiendrais pas beaucoup à ce que mon fils prit pour femme la soeur d'un assassin.

Petit à petit, Baruch s'emparait de l'esprit de William Dorgan, et l'ingénieur Harry, presque toujours en voyage ou occupé à installer des usines pour le compte du trust, ne se trouvait pas là pour défendre ses idées.

Le millinaire, d'abord hésitant, avait fini par se persuader que Baruch avait raison et, insensiblement entraîné, il était entré dans la voie dangereuse de la lutte à outrance. Les achats de terrains et de récoltes sur pied se succédaient rapidement.

D'abord, Fred Jorgell, sans défiance, ne riposta pas; mais, brusquement tiré de la sécurité trompeuse à laquelle il se laissait aller, il riposta vigoureusement et rendit coup pour coup. Il se mit aussi à acquérir, à coups de bank-notes, tous les terrains et toutes les récoltes disponibles. En même temps, il abaissait d'une façon presque dérisoire les prix du sac de maïs et de la balle de coton. Les deux concurrents achetaient cher pour revendre bon marché et leurs capitaux et ceux de leurs commanditaires décroissaient avec rapidité.

Au bout de quelques semaines de ce duel acharné, la situation ne semblait pas s'être modifiée. William Dorgan et Fred Jorgell arrivaient,

comme on dit à certains jeux, manche à manche.

William Dorgan commençait à se repentir d'avoir suivi les conseils de son fils. Il devenait soucieux et perdait l'appétit; son visage naguère frais et rose, pâlissait et se sillonnait de rides.

—J'aurais dû écouter mon fils Harry, se disait-il souvent, c'est lui qui avait raison; mais maintenant que j'ai passé le bras dans l'engrenage, il faut que j'aille jusqu'au bout.

A l'égard de l'ingénieur Harry, Baruch avait fait preuve d'une habileté diabolique. Comme le jeune homme paraissait surpris de l'allure outrancière qu'avait prise la lutte:

—Ce n'est pas de la faute de notre père, avait répondu hypocritement l'assassin; c'est Fred Jorgell qui nous a attaqués le premier, nous avons bien été forcés de nous défendre.

—Cela m'étonne, murmurait l'ingénieur, très perplexe, je ne croyais pas Fred Jorgell aussi âpre au gain.

—Tu peux constater par toi-même que la modération de notre ennemi n'était qu'une habile tactique.

—Il faudra que je tire cela au clair; il est impossible que le caractère et les projets de Fred Jorgell se soient modifiés aussi brusquement, sans qu'il y ait une raison...

Baruch redoutait par-dessus tout que Harry ne découvrit la vérité et il s'arrangeait toujours pour que l'ingénieur, appelé par une brusque dépêche, fût obligé de partir en hâte, dans le sud ou dans l'ouest, installer un moulin à vapeur ou quelque autre exploitation agricole, dont la surveillance le retenait loin de New-York.

Pendant ce temps, Baruch était le seul maître de la situation.

Il avait pris sur son père un empire absolu; c'est à peine si le vieillard,

entraîné dans un tourbillon qu'il ne pouvait plus maîtriser, osait faire quelque timide objection aux audacieux projets de ce fils en l'intelligence duquel il avait une foi aveugle.

Malgré cette faiblesse, le milliardaire n'était cependant pas sans éprouver de terribles angoisses à la pensée de la ruine totale qui pouvait, d'un jour à l'autre s'abattre sur lui.

Il comprenait que, malgré toutes les belles paroles de Baruch, la situation allait en s'aggravant et ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe.

Mais Baruch qui, en dépit des hallucinations qui le tourmentaient, déployait une activité et un zèle extraordinaires, avait préparé dans le plus grand mystère un véritable coup de théâtre.

Un matin, après une nuit anxieusement passée à compulsurer les dossiers des plantations et les mercuriales des marchés, William Dorgan alla trouver Baruch.

— Mon cher Joë, lui dit-il mélancoliquement, jusqu'ici, j'ai suivi aveuglément tes idées, j'ai cru comme toi au triomphe définitif et j'ai dépensé les millions sans compter.

— Il le fallait, répliqua Baruch, dont les prunelles étincelèrent d'une sauvage énergie.

— A quoi avons-nous abouti? répliqua le vieillard.

— Attendez!

— Je n'ai que trop attendu. Chaque jour, tu me répètes que Fred Jorgell est sur le point de capituler.

— Je crois fermement qu'il ne peut plus tenir bien longtemps.

— C'est possible, mais il tiendra assez longtemps pour assister à ma ruine; sais-tu que mes réserves sont épuisées et que les siennes semblent presque intactes? Que n'ai-je écouté ton

frère Harry! Je me repens amèrement aujourd'hui de n'avoir pas suivi ses conseils. Devine combien il me reste de disponible en ce moment?

Le milliardaire avait parlé d'une voix tremblante d'émotion, Baruch, lui, demeurait parfaitement calme, la mine souriante et presque ironique.

— Je ne sais pas au juste, mon père, répondit-il avec une négligence affectée, mais qu'importe!

— Comment, qu'importe? Mais, malheureux, c'est à peine si nous avons encore vingt millions de dollars comme disponible, tout juste de quoi continuer la bataille pendant un mois!

— Vingt millions de dollars, oui, c'est à peu de chose près le chiffre de l'évaluation que j'ai faite.

— Je ne comprends rien à ta tranquillité, s'écria le milliardaire avec un commencement de colère; sais-tu que nous courons droit à une catastrophe, à une irrémédiable culbute?

— Je crois, mon père, répliqua Baruch, qui ne s'était pas départi un instant de son calme, que vous exagérez un peu le danger.

— Je n'exagère nullement!... Je vois les choses comme il faut les voir. Combien je regrette amèrement d'avoir suivi tes conseils, de m'être abandonné à tes inspirations!...

— Elles étaient pourtant excellentes et elles le sont encore...

— Ne me parle pas ainsi. Sais-tu ce que je vais faire? Je vais télégraphier immédiatement à ton frère, l'ingénieur Harry, qu'il revienne d'urgence, et nous allons tâcher ensemble de faire la part du feu, de proposer à Fred Jorgell une transaction, si toutefois il veut bien y consentir.

Baruch s'était levé, les regards étincelants d'un feu sombre:

—Vous ne ferez pas cela, mon père! déclara-t-il impérieusement.

—Et ce sera toi qui m'en empêcheras? Mais tu as donc juré ma ruine?

—Écoutez-moi, répliqua gravement le bandit; avant de me faire d'aussi sanglants reproches, il serait bon d'examiner si je les mérite. Dès le début, je savais fort bien que nous ne pourrions soutenir très longtemps une lutte aussi gigantesque.

—Tu le savais? et tu m'as laissé m'embourber jusqu'au cou...

—Vous allez me comprendre. Nos réserves, qui ne se montent plus qu'à vingt millions de dollars, ne nous permettent plus de tenir que pendant un mois au plus, c'est exact. Mais que diriez-vous si j'avais les moyens de résister victorieusement pendant six mois, un an et peut-être davantage?

—Ah! si tu pouvais dire vrai! Ce serait la victoire assurée, l'écrasement complet de Fred Jorgell... Mais est-il possible que tu aies pu trouver des capitaux?

—Rien n'est plus vrai; c'est une surprise que je vous ménageais depuis longtemps. J'ai exposé notre situation à nos excellents amis Fritz et Cornélius Kramm, et ils ont consenti à s'intéresser à votre trust. Le docteur est à peine millionnaire, mais le marchand de tableaux est très riche; enfin ils ont des amis qu'ils ont su persuader. Il est entendu qu'ils doivent faire un premier versement de dix millions de dollars, qui sera réitéré, s'il y a lieu.

—Mais c'est magnifique! s'écria William Dorgan avec enthousiasme. Fred Jorgell est perdu, c'est un homme à la mer! Nous allons triompher sur toute la ligne.

—Vous voyez que vous avez eu raison de ne pas écouter mon frère Harry. Avec son système de modération à tout prix, c'était nous qui succombions.

—Mon cher Joë, s'écria le vieillard avec émotion, je n'ai jamais douté de tes talents de spéculateur. Je t'ai suivi jusqu'au bout, et je suis fier de n'avoir pas douté de toi!

Puis il ajouta, au bout d'un instant, avec un reste de défiance.

—J'espère que tu as pris tes précautions, que tu ne t'es pas contenté de promesses verbales?

—Pas du tout, fit Baruch orgueilleusement; tout est en règle, le traité est signé par le groupe de commanditaires à la tête desquels se trouvent les frères Kramm; le versement aura lieu sitôt que nous le voudrons. Je vous ai gardé jusqu'au dernier moment le secret sur mes démarches pour ne pas vous donner de faux espoirs.

—Me voilà débarrassé de tous mes soucis, s'écria gaiement le milliardaire, dont toute la bonne humeur était revenu. Tu as fait là un coup de maître, et je t'en félicite bien sincèrement. Je vieillis, vois-tu, et je crois qu'il faudra bientôt que je prenne ma retraite pour te laisser la direction des affaires. Quant à ton frère Harry, il est vraiment trop timide, il n'entend rien à la spéculation, il aura grand besoin de tes leçons s'il veut réussir...

—Je ne demande qu'à lui donner de bons conseils; nous en reparlerons, quoiqu'il ne se montre guère docile... Mais je vous quitte, Cornélius et Fritz Kramm doivent déjeuner avec nous, et je n'ai que le temps de prendre mon tub et de m'habiller pour être prêt à l'heure...

Le milliardaire et son prétendu fils se séparèrent aussi satisfaits, l'un que l'autre, de l'heureux événement qui venait de modifier en leur faveur les chances du combat qu'ils livraient à Fred Jorgell.

Ce n'était pas sans peine que Baruch avait décidé les frères Kramm à devenir les commanditaires bénévoles de William Dorgan, mais ils avaient fini par comprendre que leur véritable intérêt se trouvait là et ils s'étaient arrangés de façon à ne courir aucun risque dans l'opération.

Grâce à des renseignements minutieusement vérifiés, ils savaient que le milliardaire Fred Jorgell était à bout de ressource et qu'il avait vainement essayé de trouver de nouveaux capitaux. Ses commanditaires étaient las d'aventurer sans cesse de nouvelles sommes en vue d'un résultat que l'énergie de ses adversaires rendait problématique.

Fred Jorgell, bien qu'il cachât sa situation, était réduit aux abois, et jouer contre lui, c'était jouer presque à coup sûr. De plus, les crimes de Baruch et la réprobation qui entourait le nom du misérable avaient peu à peu fait le vide autour du milliardaire et avaient éloigné de lui certains amis qui, autrefois, n'eussent pas manqué de le secourir.

Baruch avait démontré à ses complices que le seul moyen de mettre la main sur les milliards de William Dorgan, c'était de le soutenir ostensiblement, de façon à lui enlever toute défiance. L'influence de l'ingénieur Harry Dorgan, jadis toute puissante sur son père, allait ainsi se trouver complètement neutralisée et Baruch ne désespérait pas d'amener, à très bref délai, une brouille complète entre le père et le fils.

Enfin, la majeure partie des capitaux que les frères Kramm mettaient à la disposition de William Dorgan ne sortait pas de leur caisse; ils avaient trouvé des commanditaires complaisants parmi les riches clients de sculpteur de chair humaine et parmi les milliardaires, acheteurs de tableaux de maîtres, avec lesquels Fritz se trouvait en relations journalières.

La somme fournie par les deux frères provenait de la vente d'une partie des diamants volés à M. de Maubreuil. Ces diamants avaient été taillés par des ouvriers hollandais à la solde du marchand de curiosités, puis sertis dans d'anciennes montures et fort habilement vendus à divers potentats européens.

Fritz, en cette circonstance, avait même usé d'un truc inédit; les journaux avaient raconté qu'un pauvre terrassier de Philadelphie avait découvert dans les fondations d'une ancienne maison un trésor d'une valeur inestimable, composé de toutes sortes de bijoux ornés de diamants d'une beauté et d'une grosseur extraordinaires. Les archéologues consultés déclarèrent que les bijoux avaient dû être cachés là au temps de la guerre de l'Indépendance, peut-être même à l'époque les pirates flibustiers. On apprit bientôt que le célèbre marchand d'objets d'art, Fritz Kramm, s'était rendu acquéreur de ce trésor d'orfèvrerie ancienne pour une somme fabuleuse.

Comme on peut le deviner, le terrassier de Philadelphie était un complice de Fritz, un affilié de la Main Rouge, et la découverte du trésor n'était qu'une mise en scène habilement truquée et dont tout le monde fût la dupe. Désormais, les diamants volés avaient une origine avouable et l'habile réclame faite autour de leur

découverte leur fit atteindre des prix inespérés.

Telle était donc l'origine des sommes engagées par les trois bandits dans le trust de William Dorgan.

Ce dernier était rayonnant. Sauvé de la catastrophe par une chance qu'il ne s'expliquait pas, il allait audacieusement de l'avant, achetant chaque jour de nouvelles plantations de coton et de maïs. En même temps, ces deux marchandises de première nécessité subissaient une formidable baisse.

Suivant un antique proverbe, un bonheur ne vient jamais seul, le milliardaire eu eut la preuve, les actions qu'il possédait dans les mines de cuivre du Colorado se trouvèrent subitement en hausse et il toucha une somme considérable de l'expropriation d'un terrain qu'il possédait dans la banlieue de New-York.

En outre, les récoltes des acréages de coton et de maïs s'annonçaient plus abondantes qu'elles ne l'avaient jamais été, et les demandes du marché mondial étaient presque doubles de celles des années précédentes. Lorsque William Dorgan serait le maître absolu du marché et qu'il pourrait produire la hausse à sa fantaisie, c'était par millions de dollars que devaient se traduire les bénéfices.

La défaite de Fred Jorgell était regardée comme certaine dans les milieux financiers bien informés, et les commanditaires les mieux disposés n'eussent pas aventuré cent dollars dans l'entreprise qu'il dirigeait.

Baruch triomphait. Il allait donc pouvoir enfin satisfaire ses rancunes. Il voyait avec bonheur approcher le moment où ce père, qui l'avait maudit et chassé de son toit, serait complètement ruiné.

## CHAPITRE V

### A la veille de la ruine

Le milliardaire Fred Jorgell présentait depuis longtemps la catastrophe qui le menaçait, mais il comprenait que tous ses efforts n'aboutiraient à rien et il s'était d'avance résigné à sa ruine.

D'ailleurs, depuis le crime commis par son fils Baruch, après une série d'autres méfaits demeurés impunis, le caractère du spéculateur s'était brusquement modifié. En quelques semaines il avait vieilli de plusieurs années: ses cheveux, déjà grisonnants, avaient complètement blanchi, sa face amaigri s'était encore allongée et ses yeux au fond de ses orbites caves, brillaient d'une flamme inquiétante. Son affection pour sa fille, la toute bonne et charmante miss Isidora, était le seul sentiment qui pût encore amener de temps en temps un mélancolique sourire sur ses lèvres.

L'arrestation et le jugement de Baruch avaient été pour lui comme deux coups de poignard en plein coeur, il ne s'en était jamais remis et son énergie et son intelligence s'étaient ressenties du terrible chagrin qu'il avait éprouvé.

Depuis ce jour néfaste, rien ne lui avait réussi, il semblait que la malchance se fût acharnée après lui. Quoi qu'il possédât au suprême degré le sens des affaires et les connaissances spéciales nécessaires au lancement et à la direction des grandes entreprises, toutes les spéculations qu'il entreprenait se soldaient par un déficit plus ou moins grand. Il voyait avec désespoir que le trust des cotons et maïs, l'affaire sur laquelle il comptait le plus, allait se terminer, lui aussi, par un cataclysme. Vainement, il avait essayé de

trouver des capitaux, les portes se fermaient devant lui, comme en vertu d'un mystérieux mot d'ordre.

Fred Jorgell continuait la lutte, par une sorte de point d'honneur, comme pour se faire illusion à lui-même, mais il sentait qu'il était perdu. D'un tempérament naturellement orgueilleux il ne voulait faire part à personne de ses appréhensions. Toute la journée, à la Bourse, en présence des personnes de son entourage, il affirmait hautement que tout allait bien, il simulait même la gaieté, parlait des réserves considérables qu'il possédait dans diverses banques de l'Union et parvenait ainsi à faire encore illusion à certaines gens.

Mais le soir, une fois seul dans son cabinet de travail, il se laissait tomber dans un fauteuil avec accablement, n'ayant plus le courage de calculer, de combiner, s'efforçant même de ne plus penser.

C'était l'heure où il goûtait dans sa tristesse une sorte de tranquillité pareille, à peu de chose près, à celle du condamné à mort dans sa cellule.

Mais c'était l'heure aussi où le milliardaire recevait la visite de sa chère Isidora. Souriante, consolatrice, la jeune fille entra sur la pointe des pieds et venait mettre un silencieux baiser sur le front de son père, puis une conversation s'engageait.

— Quelles nouvelles? demandait miss Isidora qui, seule, était dans la confidence des chagrins paternels.

— Cela ne peut aller plus mal, répondait le milliardaire. William Dorgan ne me laisse ni trêve, ni merci. D'ici peu je ne pourrai plus continuer la lutte; je suis vaincu d'avance...

— Je n'y comprends rien; ne m'as-tu pas répété cent fois que tu n'avais rien à craindre de cet Anglais que tu

regardais comme parfaitement loyal?

— William Dorgan n'est plus le même. Il est tout à coup devenu intraitable, déloyal et perfide; je ne le reconnais plus.

— Quelle a pu être la cause de ce changement?

Fred Jorgell eut un geste de colère.

— La cause est facile à trouver, s'écria-t-il, c'est Joë Dorgan qui excite son père contre moi. Ce n'est que depuis son retour que tout s'est gâté. Il m'a voué une haine mortelle et je ne puis en deviner la cause.

Miss Isidora réfléchissait.

— Si nous avons contre nous Joë Dorgan, dit-elle au bout d'un instant, nous savons que l'ingénieur Harry nous est entièrement dévoué.

— Oui, mais malheureusement l'influence d'Harry sur son père est maintenant à peu près nulle. Joë a pris sur William Dorgan un tel ascendant, que l'ingénieur ne compte pour ainsi dire plus.

— En tout cas, reprit la jeune fille avec insistance, l'ingénieur Harry s'est toujours montré parfaitement correct. Je sais qu'il est personnellement désolé que la lutte ait pris ce caractère d'intransigeance et d'âpreté entre toi et son père.

— Parbleu! je n'ignore pas qu'il nous est tout acquis, et il n'est pas difficile de deviner pourquoi.

Miss Isidora se détourna en rougissant.

— Tu fais sans doute allusion, murmura-t-elle d'une voix faible, au projet d'union dont il avait été question entre moi et Mr Harry. Je ne te cacherais pas que j'ai toujours pour lui une sincère affection, c'est un grand malheur pour moi que de terribles circonstances aient empêché cette union.

Fred Jorgell s'était levé un peu ému.

— Je vois que tu l'aimes comme au premier jour.

Miss Isidora fit un signe de tête affirmatif, ses yeux étaient gonflés de larmes.

— Tous ces malheurs sont causés par cet infâme coquin de Baruch, s'écria le milliardaire avec fureur. Sans lui, tu t'appelleras depuis longtemps mistress Dorgan, les deux trusts auraient fusionné et je ne serais pas à deux doigts de la ruine... Tu dois bien comprendre que maintenant ce mariage ne se fera jamais...

— Qui sait? balbutia la jeune fille d'une voix tremblante. Les circonstances peuvent changer.

— Ne te berce pas d'un vain espoir. Même si Harry Dorgan — et je l'en crois capable — consentait à accepter pour femme la soeur d'un assassin — j'appelle brutalement les choses par leur nom, moi — je serais le premier à refuser ta main au fils de l'homme qui es en train de me dépouiller de mes derniers dollars!

Et il ajouta avec un rire amer:

— D'ailleurs, je n'aurais pas de dot à t'offrir; tu n'es plus un parti sortable pour un fils de milliardaire!

— La catastrophe est-elle donc à ce point imminente?

— Nous en sommes là!

— Père! s'écria courageusement la jeune fille, je suis prête à tout supporter pourvu que je ne me sépare pas de toi. Mais donne-moi du moins cette suprême marque de confiance de me dire à quelle date doit se produire l'inévitable catastrophe. Il faut que j'aie le temps de m'y préparer.

Le milliardaire était devenu blême, il semblait hésiter.

— Ma pauvre Isidora, articula-t-il enfin péniblement, nous avons encore un mois devant nous, un mois, sans plus.

— Mais c'est beaucoup; que d'événements ne se produisent pas en un mois! En ce court espace de temps la face des événements peut changer.

— Je n'ai plus aucun espoir.

— Il n'y a donc nul moyen d'éviter la ruine?

— Si, il y en aurait un, mais pour en user il faudrait que j'aie implorer la pitié de William Dorgan et de son fils — que je déteste tous les deux — et cela je ne le ferai jamais.

— Quel serait ce moyen?

— Il faudrait que, dès maintenant, je vende toutes mes propriétés, toutes mes usines, tout le stock de marchandises de mon trust. De cette façon, je ne perdrais guère que la moitié de ma fortune, et il m'en resterait encore assez pour essayer autre chose. Si je ne vends pas immédiatement, le bruit se répandra — il commence même déjà à se répandre en dépit de toutes mes précautions — que j'ai eu le dessous dans ma lutte contre William Dorgan. Alors, on en profitera pour acheter mes marchandises et mes terrains à vil prix et il ne me restera, de mes capitaux, que des épaves, à peine de quoi ne pas mourir de faim...

Miss Isidora était atterrée.

— Père! murmura-t-elle, vous m'avez appris de bonne heure à ne pas craindre la pauvreté. Si vous êtes ruiné, vous en serez quitte pour recommencer la lutte.

— Il est bien tard pour moi, fit le milliardaire d'un air sombre.

— Il n'est jamais trop tard, ne me l'avez-vous pas répété cent fois vous-même? Je regrette seulement que vous n'avez pas cru devoir me préve-



nir de la véritable situation des affaires.

— Mon enfant, il vaut mieux que j'aie agi comme je l'ai fait, je t'ai épargné bien des larmes inutiles.

Miss Isidora demeura silencieuse. Elle se demandait anxieusement comment elle pourrait bien s'y prendre pour conjurer la ruine imminente.

— Si seulement, songeait-elle, j'avais pu voir Harry Dorgan; peut-être m'aurait-il indiqué le moyen de tout arranger; précisément, les journaux d'avant-hier annonçaient le départ de Joë Dorgan et de ses inséparables, les frères Kramm, pour une longue tournée d'inspection dans le Sud et dans l'Ouest. Momentanément libéré de la néfaste influence de Joë, William Dorgan serait peut-être plus accessible...

Tout entière à ces préoccupations, Isidora quitta son père plus tôt que de coutume. Énergique et têtue, en vraie Yankee qu'elle était, elle s'était promis de mettre tout en oeuvre pour sauver son père.

Mais, lorsqu'elle en vint à songer aux moyens pratiques de mettre à exécution ses projets, elle se trouva dans un grand embarras; elle savait que son père ne lui eût jamais pardonné une visite à William Dorgan, et elle n'osait écrire à Harry, ce qui eût été une démarche tout à fait "improper".

Elle ne put fermer l'oeil de la nuit; ce ne fut qu'au petit jour qu'elle s'endormit d'un mauvais sommeil, sans avoir pu trouver la solution de l'angoissant problème.

Elle fut réveillée par sa dame de compagnie, mistress Mac Barlott, que, malgré son dévouement reconnu, elle n'avait pas mise au courant de ses ennuis.

— Bonjour, miss, dit gaiement l'Écossaise, j'espère que vous avez bien dormi?

— Pas trop bien, murmura la jeune fille dont le visage apâli gardait les traces de l'insomnie et dont les beaux yeux étaient entourés d'un cerne violet.

— Ma chère enfant, s'écria mistress Mac Barlott avec sollicitude, je vois que vous avez passé une mauvaise nuit, vous me paraissez très nerveuse. Suivez mon conseil, prenez un bain électrisé, qui vous défatiguera, puis nous sortirons en canot automobile, sur l'Hudson. Le temps est magnifique, le grand air vous fera du bien...

— Je vais suivre votre conseil, murmura la jeune fille avec un léger bâillement; la brise marine me remettra les nerfs en place. D'ici trois quarts d'heure je serai prête... A tout à l'heure, mistress...

## CHAPITRE VI

### Sur l'Hudson

En descendant de l'auto qui les avait rapidement transportées jusqu'au quai de l'Hudson, miss Isidora et sa dame de compagnie prirent place dans le canot électrique qui servait à leurs habituelles promenades sur le fleuve. C'était une élégante embarcation entièrement construite en bois de teck et au centre de laquelle se dressait une sorte de cabine assez semblable, comme disposition, à celle que l'on voit sur les gondoles vénitienues.

Les deux femmes s'assirent sur les coussins de velours bouton d'or, pendant que le chauffeur s'installait à l'arrière.

Presque sans bruit, le canot glissa dans les nombreux navires ancrés dans l'immense estuaire et qui portaient les pavillons de toutes les nations du monde. De grands slippers, chargés de bois et venus du Canada, fermaient leurs voiles géantes. Des paquebots de fer lançaient des torrents de fumée noire, tandis qu'un peuple de dockers, appartenant à toutes les races de l'univers, s'affairaient dans le tapage des sirènes à vapeur et les sifflets des usines. On eut dit l'activité d'une monstrueuse fourmilière.

Mais bientôt, le canot électrique eut dépassé les faubourgs industriels, bordés d'usines noires de suie, crachant jusqu'aux nuages, avec une éruetation presque douloureuse, leurs vapeurs nauséabondes; les rives de l'Hudson apparurent bordées de villas et de jardins.

Miss Isidora aspirait avec délices l'atmosphère rafraîchie par la brise et elle écoutait, avec un sourire distrait, le bavardage de l'Écossaise.

Comme beaucoup de vieilles filles, mistress Mac Barlott avait une manie, manie d'ailleurs tout à fait inoffensive. Elle collectionnait les portraits des acteurs et des actrices célèbres. Sa galerie, qui comptait plusieurs milliers de photographies, — et même des découpages de journaux illustrés, — passait pour avoir une réelle valeur documentaire.

— J'attends de Rome et de Paris, dit-elle, un lot important qui va compléter ma collection...

Miss Isidora, dont la pensée était ailleurs, s'apprêtait à répondre par quelque phrase polie, lorsque, tout à coup, elle remarqua avec épouvante que le canot électrique venait de s'engager dans un bras du fleuve resserré entre deux îles; à l'entrée de cette es-

pèce de canal, une large pancarte portait cet avertissement en lettres rouges et noires:

“Ce canal est réservé aux expériences de l'ingénieur Hardison.

Il y a danger.

Le chauffeur n'avait pas aperçu la pancarte et le canot continuait à filer à toute vitesse sous l'ombrage des grands arbres qui bordaient la rive des deux îles.

— Retournez, ordonna la jeune fille en montrant d'un geste le dangereux avertissement.

Le chauffeur s'aperçut alors de l'imprudence qu'il avait commise, par la faute de sa négligence. Il essaya de virer de bord. Impossible, le canal ne présentait pas une largeur suffisante.

Miss Isidora était devenue pâle, mais elle n'avait pas perdu son sang-froid. Sans savoir au juste quel danger pouvaient lui faire courir les expériences de l'ingénieur Hardison, elle pensa que le plus simple serait d'accoster la rive la plus proche.

— Abordez! ordonna-t-elle avec impatience.

Le chauffeur voulut obéir, mais il ne put amortir assez promptement l'élan de l'embarcation qui avança encore une dizaine de mètres en vertu de la vitesse acquise. Une estacade, jusquelà masquée par un bouquet d'arbres, apparut brusquement. Il s'y trouvait cinq personnes qui, à la vue du canot, donnèrent tous les signes d'une violente terreur.

— Retournez vite, criaient-ils en gesticulant ou vous êtes perdus!

— Trop tard! cria quelqu'un d'une voix déchirante.

A ce moment même, une gerbe de liquide s'éleva de la surface du canal avec le bruit d'une sourde détonation,

chavirant le canot et ceux qui le montaient.

L'ingénieur Hardison, bien connu en Amérique par ses découvertes sur les explosifs, était précisément en train d'expérimenter une nouvelle torpille chargée d'une poudre de son invention; la malchance avait voulu que le chauffeur n'aperçut pas la pancarte qui avertissait du danger et que le canot arrivât à l'instant précis où la torpille allait faire explosion.

Mais déjà un des témoins de cette scène, sans même prendre la peine d'enlever ses vêtements, s'était jeté à l'eau, et après avoir plongé deux fois avait ramené miss Isidora évanouie sur la berge.

C'était l'ingénieur Harry Dorgan que, par une étrange coïncidence, l'inventeur Hardison avait invité la veille à assister à ses expériences; c'était lui qui avait poussé un cri d'angoisse en constatant le péril que courait la jeune fille.

Pendant ce temps, l'inventeur Hardison et ses amis avaient sauté dans une yole et ils avaient repêché, assez aisément, mistress Barlott et l'imprudent chauffeur du canot automobile.

Les trois victimes furent étendues sur la pelouse de gazon qui se trouvait en face des ateliers de l'ingénieur, et des soins énergiques leur furent prodigués: application de révulsifs puissants, respiration artificielle, massages.

Ce fut l'Écossaise qui reprit connaissance la première sitôt qu'on eut approché de ses narines un flacon de revigoratif "lavander salt". Le chauffeur, au bout d'une demi-heure de soins, fut également rappelé à l'existence.

Seul l'état de miss Isidora demeurait inquiétant. Le front de la jeune

filles avait porté sur le bordage nickelé du canot, se tempe était barbouillée de sang et son visage offrait une lividité cadavérique.

L'inventeur Hardison était consterné.

— C'est encore une chance bégayait-il, presque aussi pâle lui-même que les victimes de l'accident, que l'effet de ma torpille se produise entièrement dans le sens de la verticale! Autrement, le canot aurait été littéralement pulvérisé.

À genoux près de celle qui avait été sa fiancée, l'ingénieur Harry avait pensé la légère blessure de la tempe et il venait de constater, avec une joie infinie, que le coeur battait encore faiblement. La rapidité avec laquelle miss Isidora avait été secourue avait été telle, que l'asphyxie n'avait pas même eu le temps de commencer son oeuvre. Il fallait attribuer l'évanouissement de la jeune fille à la contusion assez grave qu'elle avait reçue et, sans doute aussi, au saisissement de la peur.

D'abord rassuré par cette idée, Harry retombait dans les transes en s'apercevant que, malgré tous les soins Isidora ne revenait pas à elle.

— Elle est morte! s'écria-t-il avec un immense désespoir, et c'est moi qui suis un des auteurs de sa mort...

C'est à ce moment que mistress Mac Barlott, qu'un verre de whisky venait de remettre complètement sur pied, s'avança tragiquement vers le corps inanimé de sa maîtresse, et s'écria d'une voix lamentable:

— Vous venez de tuer miss Isidora! Que vais-je répondre à Fred Jorgell, mon maître, mon bienfaiteur, qui avait confié à ma garde son unique enfant?

Mais, tout à coup, elle reconnut l'ingénieur et se précipita vers lui.

— Comment, c'est vous, master Harry Dorgan! murmura-t-elle d'un air de tristesse et de reproche, c'est vous qui placez des torpilles sur notre passage... Ah! je n'aurais jamais cru cela de votre part! Je m'imaginai, comme tout le monde, que vous aviez pour miss Isidora une ancienne et sincère affection... Ainsi, le père essaye de nous ruiner, et le fils...

Harry Dorgan était à la fois furieux et désespéré.

— Mais je ne suis pour rien dans l'accident, répliqua-t-il, c'est moi, au contraire, qui viens d'arracher miss Jorgell à la mort!

La jeune fille ouvrit languissamment les yeux, regarda autour d'elle d'un air d'accablement profond, puis reconnaissant Harry Dorgan, elle eut un faible sourire et esquissa le geste de tendre la main au jeune homme.

— Elle vit, nous la sauverons! s'écria mistress Mac Barlott. Un médecin! Il faudrait un médecin!...

Presque au même moment, un personnage grave et tout vêtu de noir s'avança à pas comptés; c'était le docteur si impatiemment attendu. Il activa d'ailleurs son allure sitôt qu'il fut informé que la cliente pour laquelle il était appelé était la fille d'un milliardaire.

Après avoir procédé à un examen rapide, il déclara pédantesquement:

— Certes, l'état général est inquiétant, la dépression nerveuse est considérable, des accidents ultérieurs sont peut-être à redouter du côté du cœur; cependant, jusqu'à nouvel ordre, je ne crois pas que la vie de la malade soit en danger...

Et il ajouta au milieu du silence et de l'attention générale:

— La première chose à faire est de transporter la malade où je puisse lui prodiguer mes soins.

— J'ai mon auto! s'écria Harry Dorgan.

Isidora fut aussitôt déposée avec précaution sur les coussins de la voiture; le docteur et mistress Mac Barlott prirent place à ses côtés, pendant que l'ingénieur Harry s'asseyait en face d'elle.

Quelques minutes plus tard, on fit halte en face d'une pharmacie où le docteur fit exécuter, sous ses yeux, une potion cordiale dont il fit avaler deux cuillerées à sa cliente. L'effet de cet élixir fut immédiat, Isidora reprit de nouveau connaissance et l'auto put repartir à toute allure. Le docteur se frottait les mains sans essayer de dissimuler la satisfaction qu'il ressentait.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il d'un ton important, la phase de prostration est terminée, l'évanouissement se dissipe, la pâleur même s'efface petit à petit. Quant à la blessure de la tempe, rien de grave. Je me fais fort, au bout d'une ou deux semaines de traitement, de remettre complètement sur pied la charmante miss Jorgell...

Le docteur continuait à pérorer pendant que l'auto traversait les faubourgs de New-York.

Tout à coup, elle stoppa devant un édifice aux tourelles gothiques aux sculptures luxueuses et compliquées.

C'était la demeure de William Dorgan que le milliardaire avait fait reconstruire, dans une situation moins dangereuse, aussitôt après le grand incendie qui l'avait détruite. Dans son émotion, l'ingénieur Harry n'avait donné aucune adresse à son chauffeur

et celui-ci était tout naturellement revenu chez son maître.

Mais mistress Mac Barlott s'était levée.

—Vous devez comprendre, dit-elle à l'ingénieur, que miss Isidora, quelle que soit la gravité de son état, ne peut recevoir l'hospitalité chez l'adversaire le plus acharné de son père.

— Cependant... balbutia l'ingénieur Harry.

—C'est impossible, vous dis-je, absolument impossible!...

Mais, à ce moment, soit que l'effet de la potion qui l'avait momentanément ranimée se fût dissipé, soit que l'émotion que lui avait causée la vue de la demeure de son ancien fiancé eût été trop vive, miss Isidora poussa un profond soupir, se renversa dans les bras de sa dame de compagnie et perdit de nouveau connaissance.

—Laissons là les questions de convenances, s'écria Harry avec énergie, il faut avant tout songer au salut de miss Isidora. Ce serait exposer sa vie que d'aller plus loin.

—Que dit le docteur ? demanda l'Ecosaise, tout interloquée.

—Après cette nouvelle syncope, déclara gravement le praticien, je ne répons de rien si la malade doit être soumise de nouveau aux cahots du transport.

Mistress Mac Barlott se tut; l'autorité toute-puissante de la Faculté n'était pas à mettre en balance avec les nécessités du protocole. Quelques minutes plus tard, Isidora était déposée avec précaution sur le lit d'une spacieuse chambre laquée de bleu pâle et de vert tendre, dont le décor printanier convenait parfaitement à celle qui allait, pendant quelques jours, en devenir l'habitante.

Pendant que le docteur, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, faisait prendre à miss Isidora une nouvelle dose de la potion, l'Ecosaise s'était précipitée au téléphone et prévenait Fred Jorgell.

Le milliardaire laissa échapper une série de jurons bien yankees en apprenant l'accident arrivé à sa fille ; mais sa colère ne connut plus de bornes quand il apprit qu'Isidora avait précisément trouvé asile chez son ennemi William Dorgan.

—By God! rugissait-il dans l'appareil, vous êtes stupide, mistress ! Vous n'auriez pas dû laisser faire une pareille chose... Me voilà, maintenant, forcé d'aller remercier un homme que je déteste...

—Il le fallait, sir, s'excusait mistress Mac Barlott... Le médecin...

—Taisez-vous!... Vous mériteriez que je vous renvoie en Ecosse!

Mistress Mac Barlott n'entendit plus rien; Fred Jorgell avait raccroché violemment le récepteur de l'appareil.

Dix minutes après, il se présentait, en personne, chez William Dorgan, très calmé, ne pensant plus qu'à une chose, au péril que courait son enfant.

Quand Isidora revint à elle, elle constata avec surprise qu'elle se trouvait dans une chambre qui lui était inconnue; et ce fut avec non moins de stupeur qu'elle aperçut à son chevet William Dorgan, Harry Dorgan et son père, qui paraissait s'entretenir à voix basse avec une certaine cordialité.

Elle crut rêver, elle voulut parler, mais Harry mit, en souriant, un doigt sur ses lèvres, pendant que mistress Mac Barlott lui présentait une potion. Elle but à petites gorgées sans essayer de comprendre une aussi étrange situation; presque aussitôt après

elle tombait dans un paisible sommeil.

—Maintenant, déclara le docteur qui, discrètement, s'était tenu à l'écart, tout va bien; demain, miss Jorgell sera presque remise de cette terrible secousse. Sa guérison ne sera plus qu'une question de petits soins.

—Et je vous promets, master Jorgell, qu'elle n'en manquera pas ici, s'écria l'ingénieur Harry Dorgan avec énergie.

Les deux milliardaires ne purent s'empêcher de sourire; ils sortirent ensemble et William Dorgan reconduisit cérémonieusement Fred Jorgell jusqu'à son auto.

Au moment de se séparer, ils se serrèrent la main.

—Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous avez fait pour Isidora, dit Fred Jorgell d'un air un peu contraint.

—Ma conduite est toute naturelle, ce me semble, répliqua William Dorgan, mon fils n'est-il pas un des auteurs de l'accident?...

—Ne parlez pas ainsi, c'est lui-même qui l'a sauvée; c'est une chose que je n'oublierai jamais, quelles que soient nos rivalités financières.

Le dialogue se poursuivit pendant quelque temps sur ce ton de courtoise froideur, puis les deux milliardaires prirent congé l'un de l'autre.

Le lendemain, comme l'avait prédit le docteur, miss Isidora allait beaucoup mieux; elle put prendre quelques aliments légers et reçut la visite de son père qui, cette fois, se retira complètement rassuré. Ce jour-là les deux milliardaires s'entretenaient plus longtemps que la veille; tous deux étaient foncièrement sympathiques l'un à l'autre, tous deux éprouvaient un secret remords de l'animosité qui les divisait.

L'ingénieur Harry passa une grande partie de l'après-midi dans la chambre de miss Isidora, que l'Ecosaise n'avait pas quittée un instant et soignait avec un admirable dévouement.

Harry avait apporté une masse de journaux illustrés et de livres nouveaux, et malgré l'opposition de miss Barlott, qui prétendait que l'on empiétait sur ses attributions, il voulut faire lui-même la lecture à la charmante convalescente. Puis tous deux se laissèrent aller à une causerie pleine de charme. Ils savaient qu'il ne leur était plus permis de faire des projets d'avenir, mais ils s'abandonnaient à la joie des souvenirs.

—Isidora, dit Harry après un long silence, vous rappelez-vous comme nous étions heureux autrefois...

La jeune fille poussa un profond soupir, son beau visage s'empourpra.

—Hélas! murmura-t-elle, pourquoi faut-il que nos rêves de jadis soient devenus irréalisables?

—Pourquoi seraient-ils irréalisables? Le serment que je vous ai fait, de n'avoir d'autre femme que vous, je le tiendrai, je vous le jure de nouveau, et cela même si vous en épousiez un autre.

—Je suis résolue à ne pas me marier.

—Vous ne m'aimez donc plus, Isidora?

La jeune fille avait les yeux gonflés de larmes.

—Mon cœur n'a point changé, balbutia-t-elle d'une voix presque imperceptible, mais les circonstances ont rendu ce mariage impossible. Pourquoi faut-il que mon frère soit un misérable?...

—Qu'il ne soit pas question de lui. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

—Et cette rivalité qui fait de nos pères deux ennemis acharnés, deux rivaux irréconciliables...

Miss Isidora était dans un de ces moments où le cœur déborde, comme une coupe trop pleine, où les secrets paraissent trop lourds aux plus discrets; elle savait que le loyal Harry n'était pas capable de trahir sa confiance.

—Ecoutez, dit-elle, prenant brusquement son parti, sans souci de la mine effarée de sa dame de compagnie, il vaut mieux que vous sachiez tout. Mon père est à deux doigts de la ruine et cela à cause de la guerre acharnée que lui fait depuis quelques mois M. Dorgan.

Et sans essayer de rien dissimuler, elle dépeignit la vraie situation de Fred Jorgell.

L'ingénieur avait écouté cette confidence la mine sombre et les yeux baissés.

—Vous devez bien supposer, Isidora, répondit-il, que je ne suis pour rien dans tout ceci. Mon père est mal conseillé par mon frère Joë et aussi par les frères Kramm; ils lui inspirent toutes sortes de résolutions déloyales ou excessives et, je ne sais comment la chose s'est faite, je n'ai plus, maintenant, assez de pouvoir sur mon père pour contrebalancer cette néfaste influence.

Harry demeura quelque temps perdu dans ses réflexions. Il semblait hésiter.

—Isidora, dit-il enfin, j'ai trop d'affection pour vous pour ne pas tenter un suprême effort en faveur de votre père.

—Avez-vous quelque chance de réussir? demanda la jeune fille toute palpitante d'une angoisse qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

—Je ne sais; mais, en ce moment, il se présente une occasion favorable qui ne s'offrira peut-être pas d'ici longtemps... Nos ennemis, les frères Kramm et mon frère Joë, dont la haine acharnée a causé tout le mal, sont absents de New-York pour une longue tournée dans les plantations de coton et de maïs que possède le trust. Mon père est pour quelque temps affranchi de leurs pernicieux conseils... Je vais faire une démarche. Mais je ne puis rien vous dire de plus aujourd'hui...

Miss Isidora n'osa demander d'explications à l'ingénieur, mais elle avait repris courage; elle savait qu'Harry, pour lui être agréable, était prêt à tout entreprendre. Une voix mystérieuse lui disait que le banal accident, qui l'avait mise de nouveau en relations avec William Dorgan et son fils, aurait peut-être d'inattendues et de providentielles conséquences.

Ce soir-là, elle se coucha moins tourmentée par le souci de l'avenir; si faible qu'il fût, elle avait un espoir.

En quittant miss Isidora, Harry Dorgan était monté directement chez son père, il l'avait trouvé de fort méchante humeur, tenant en main une masse de lettres et de télégrammes qu'il froissait avec dépit.

Harry s'informa timidement des raisons du mécontentement paternel.

—Je suis furieux, dit William Dorgan; certes, je le reconnais, ton frère Joë, depuis qu'il nous est revenu de sa captivité chez les bandits de la Main Rouge, se montre en affaires d'une supériorité écrasante.

—Sans doute.

—Oui, c'est un financier de premier ordre, un spéculateur génial, mais il en prend un peu trop à son aise moi... Il ne daigne même plus me

consulter pour conclure des achats considérables; c'est à peine s'il a la politesse de me prévenir une fois l'affaire faite.

— Il est vrai, répliqua l'ingénieur, non sans ironie, qu'il a derrière lui, pour le conseiller, le docteur Cornélius Kramm et Fritz, son frère, qui sont certainement fort habiles...

— Trop habiles! beaucoup trop! s'écria le milliardaire avec fureur; leur succès persistant et beaucoup trop rapide dans toute espèce de spéculations commence à me donner des inquiétudes. Puis, enfin, est-ce les frères Kramm ou moi, William Dorgan, qui dirigeons le trust? Maintenant, je ne compte plus... Je vois venir le moment où ces messieurs me mettront au rancart, comme une vieille baderne, si je n'y mets vigoureusement le holà.

Harry Dorgan trouvait son père dans de trop heureuses dispositions pour ne pas essayer d'en profiter.

— Vous savez, mon père, dit-il, que nous n'avons pas, Joë et moi, la même façon de voir. Vous n'avez qu'un moyen de prouver aux Kramm et à mon frère que vous êtes toujours le maître.

— Et lequel?

— Traitez avec Fred Jorgell; je sais qu'il est prêt à vous céder son trust avec un bénéfice énorme pour vous.

William Dorgan eut un geste de surprise.

— Mais, fit-il, je sais qu'il est aux abois, ne vaut-il pas mieux attendre encore un peu pour l'écraser définitivement?

— Erreur, mon père. Fred Jorgell peut — comme vous l'avez fait vous-même — retrouver, au dernier moment, des commanditaires; dans ce cas, la bataille serait à recommencer. En traitant avec lui maintenant et sans

le conseil de personne, vous réalisez un bénéfice moins élevée, mais plus sûr. Et, en somme, vous avez atteint le résultat que vous vous proposiez, en devenant l'unique propriétaire du trust.

William Dorgan ne répondit rien, mais il avait été vivement frappé de ces raisons.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, murmura-t-il, j'y réfléchirai.

Et il prit congé de l'ingénieur, sans vouloir continuer la discussion.

Dans la matinée du jour suivant, Harry alla rendre visite à miss Isidora, dont le mieux s'était accentué. La jeune fille avait pu se lever et aller s'asseoir dans la véranda ornée de plantes grimpantes qui se trouvait pointe à sa chambre.

Sa première parole fut pour demander à l'ingénieur s'il avait vu son père.

— Oui, dit Harry perplexe, mais je n'ai encore aucune solution et je ne puis rien vous promettre. Demain, peut-être, ou même ce soir, j'espère être complètement fixé.

Miss Isidora n'insista pas, mais toute sa joie était tombée, le ton débutatif de l'ingénieur l'avait replongée dans ses cruelles anxiétés.

Dans l'après-midi, Fred Jorgell se présenta chez sa fille, où bientôt William Dorgan ne tarda pas à venir le rejoindre.

Comme les jours précédents, les deux milliardaires engagèrent une courtoise conversation.

— Je suis heureux de constater, dit Fred Jorgell, que, grâce à vos bons soins, Isidora va maintenant tout à fait bien. Je crois qu'elle est désormais très transportable et qu'elle pourra, ce soir même, regagner la maison paternelle.



— Vous voulez donc déjà nous priver, d'une si charmante compagne? répliqua William Dorgan.

— Il le faut bien, il me reste à vous remercier encore...

— Cela suffit, vous m'avez déjà remercié. Tout le monde, d'ailleurs, eût agi de même à ma place... Mais laissons cela, j'ai à vous dire quelques mots en particulier.

Fred Jorgell eut un geste de surprise, mais il suivit silencieusement son interlocuteur.

Une fois qu'ils furent seuls dans le cabinet de travail gothique aux sculptures précieuses, William Dorgan dit sans transition:

— Je vais vous parler carrément. Je sais que vous êtes au bout de vos dollars.

— C'est vrai, fit Fred Jorgell d'un air sombre; mais où voulez-vous en venir?

— Attendez. Vous allez être forcé de vendre votre trust?

— A quoi bon cacher ce que je serai forcé d'avouer à tout le monde dans quelques jours?

— Eh bien! si vous voulez faire preuve d'un peu de bonne volonté, nous pouvons encore nous entendre, et cela à votre complète satisfaction.

Fred Jorgell ouvrait de grands yeux, il retrouvait son adversaire tel qu'il l'avait connu autrefois, c'est-à-dire accommodant et loyal. Les pourparlers commencés d'une façon aussi nette et aussi catégorique devaient forcément aboutir sans le moindre retard. Le père de miss Isidora eut la satisfaction de voir qu'en acceptant les conditions qui lui étaient faites, il sauvait encore presque deux tiers de sa fortune.

Les Yankees vont vite dans les transactions de ce genre. Après deux heures de discussion, les traités définitifs

furent signés par les deux contractants. William Dorgan était désormais en possession de tout le stock de coton et de maïs qui avait appartenu à Fred Jorgell, et ce dernier avait reçu, pour prix de cette occasion, plusieurs chèques d'une valeur considérable sur les banques les plus solides de l'Union.

Miss Isidora était fière d'avoir sauvé son père, mais elle était presque aussi heureuse d'avoir obtenu ce résultat grâce à l'entremise de l'ingénieur Harry.

En prenant congé l'un de l'autre, les deux jeunes gens s'étaient promis de se revoir de temps en temps.

C'était comme un tacite aveu que ni l'un ni l'autre n'avaient renoncé à leurs plus chères espérances.

## CHAPITRE VII

### Une expérience manquée

Baruch et ses deux complices, les frères Kramm, étaient fermement persuadés que les milliards de William Dorgan, encore augmentés par la spéculation, étaient sur le point de tomber entre leurs mains, ils les regardaient déjà comme à eux.

En partant en tournée d'inspection, tous les trois dans une automobile que pilotait Léonello, le préparateur de Cornélius, ils avaient le sentiment que les immenses étendues de maïs et de coton qu'ils traversaient étaient leur propriété personnelle.

Le milliardaire William Dorgan, ils ne le comptaient plus pour rien ou pour presque rien, et c'est à peine si — par un dernier souci des formes à garder — ils daignaient l'informer par lettre ou par télégramme des marchés plus ou moins avantageux qu'ils concluaient chemin faisant.

Si les frères Kramm gardaient la secrète arrière-pensée de se défaire de Baruch, une fois qu'ils se seraient servis de lui comme d'un docile instrument, rien dans leur façon d'agir n'eût pu le faire soupçonner. Tout dans leurs actions, dans leurs paroles, tendait à prouver au faux Joë Dorgan que ses deux complices l'avaient franchement associé à leurs projets comme à leurs ressources les plus secrètes. Baruch n'avait conservé envers eux aucune défiance et il s'enorgueillissait presque de compter au nombre des trois lords qui commandaient en maîtres aux sanglants compagnons de la Main Rouge.

Au cours du voyage, d'ailleurs, Fritz et Cornélius semblaient prendre à tâche de mettre leur nouveau collègue au courant des ressources secrètes de la mystérieuse association.

Une fois, sur la lisière d'une forêt, l'automobile dont Léonello remplaçait un pneu, fut brusquement attaquée par deux bandits armés d'énormes browings.

Fritz, au lieu de répondre aux menaçantes objurgations des deux drôles, se contenta de tirer du sifflet de vermeil qu'il portait en breloque, deux ou trois notes stridentes, modulées sur une gamme spéciale, et les deux tramps s'enfuirent à toutes jambes.

Il n'était pas de jour que les frères Kramm ne donnassent à Baruch une preuve nouvelle et inattendue de l'étendue de leur pouvoir et du nombre de leur affiliés. C'était une véritable armée de malfaiteurs, savamment organisée, qu'ils avaient à leurs ordres.

Mais autant Fritz s'appliquait à mettre en relief les innombrables et puissantes ramifications de la Main Rouge, autant le docteur paraissait y attacher

peu d'importance. Un jour même, il alla jusqu'à dire:

— Je suis presque de l'avis de Baruch, pourquoi ne pas laisser peu à peu de côté toute cette organisation romanesque, dont la direction demande beaucoup de mal et expose à beaucoup de dangers?

— Certes, répliqua vivement Fritz, le rôle de Lord de la Main Rouge n'est pas une sinécure; mais nous ne le quitterons que quand nous serons assez riches.

Et le marchand de tableaux imopsa, d'un geste, silence à son frère; il ne lui plaisait pas qu'une discussion de ce genre s'engageât en présence de Baruch qui, au fond, était sur ce sujet du même avis que le docteur.

Un jour — un samedi précisément — l'auto traversait un océan de moissons verdoyantes qui, toutes, à perte de vue, appartenaient au trust.

Baruch sentait des bouffées d'orgueil lui monter au cerveau, à la vue de cette richesse de la terre, de cette opulence visible et palpable.

— Vous devez convenir, dit-il aux frères Kramm, que vous êtes arrivés dans le trust — il n'osa pas dire dans "mon trust" — au moment le plus opportun; l'entremise était complètement installée, les gros capitaux avaient été déboursés, et maintenant, grâce à votre apport, vous allez recueillir la majeure partie des bénéfices. Fred Jorgell est acculé aux pires expédients. Sa défaite n'est plus qu'une question de semaines, de jours peut-être...

— Je sais cela aussi bien que vous, murmura Cornélius hypocritement; je sais même que la charmante miss Isidora, qui connaît à peu près la situation, s'en montre très affectée. Dame, je crois qu'il sera très dur pour cette

élégante jeune fille de se trouver réduite à l'indigence.

Baruch eut une crispation nerveuse. Sa soeur Isidora était peut-être la seule personne au monde pour laquelle il eût conservé une sorte d'affection.

— Ne vous occupez pas d'Isidora, grommela-t-il d'un ton mécontent. Je saurai, s'il le faut, lui venir en aide.

— C'est, d'ailleurs, une fort bonne personne, reprit le docteur avec une atroce ironie. On m'a conté, à ma dernière visite au Lunatic-Asylum, qu'elle faisait une pension à son frère "Baruch Jorgell", ce malheureux dément, dont vous ne pouvez ignorer l'histoire.

Baruch grinçait des dents.

— Pas un mot de plus là-dessus ! rugit-il.

— Oui, dit Fritz avec un bon sourire, c'est une pénible histoire; parlons plutôt de notre trust. Je pensais précisément qu'il serait facile—grâce à la Main Rouge— d'amener rapidement l'honorable Fred Jorgell à capituler. Quelques incendies allumés, comme par hasard, dans ses docks ou dans ses plantations pourraient accélérer l'inévitable dénouement.

Le docteur eut un haussement d'épaules.

— Fritz, fit-il, vous avez la préoccupation continuelle de la Main Rouge, vous vous faites illusion sur la puissance des tramps, qui sont, au fond, de vulgaires malfaiteurs. Quand donc voudrez-vous comprendre qu'il y a derrière nous un terrible et sanglant passé, avec lequel il faudrait rompre le plus tôt possible?

— La Main Rouge triomphe!

— D'accord, mais cela ne durera pas toujours. Il faut laisser de côté ces sortes de moyens. Je veux, moi, devenir un des dominateurs du mon-

de. Toute autre ambition est mesquine, et, pour atteindre un pareil but, ce sont des milliards et non quelques dollars volés sur le grand chemin par des crève-misère.

— Le docteur a raison, s'écria Baruch avec orgueil, pas de mesquines ambitions, pas de petits moyens, ce ne sont pas des miséreux ou des niais, ce sont des gens de mon énergie et de mon intelligence qu'il vous faut comme collaborateurs, entendez-vous?

— Nous aurions pu nous dispenser de votre collaboration, répliqua Fritz un peu railleusement.

— Non, s'écria le docteur avec vivacité, Baruch a fait ses preuves. Il aura sa part de nos triomphes, mais une condition essentielle du succès, c'est que notre bonne entente ne soit jamais troublée.

— Notre union fera notre puissance, fit Baruch enthousiaste; qu'aucune querelle ne vienne troubler notre alliance. La Main Rouge, la Science et la Spéculation réunies doivent nous donner la maîtrise du monde. Mais je vous ménage une surprise aujourd'hui même. Je vais vous donner la preuve que j'ai tenté quelque chose pour l'oeuvre commune.

— De quoi s'agit-il? demanda Fritz, en échangeant avec Cornélius un regard étonné.

— J'ai tout simplement trouvé un procédé, grâce auquel on peut décupler la puissance de production de nos acréages de maïs et de coton.

Cornélius réfléchit un instant.

— Parions, fit-il, que vous avez employé quelques-uns des procédés du Français Bondonnat, le seul homme que je regarde comme mon égal en science; Bondonnat, l'ami de Maubreuil.

—A quoi bon ramener ces souvenirs, déclara Baruch sans colère, tout cela est du passé. Vous le savez, j'ai connu de très près le naturaliste français, et je crois m'être approprié quelques-uns de ses procédés les plus étonnants pour augmenter la puissance de la végétation.

—Et quand verrons-nous cela? demanda Fritz Kramm un peu sceptique.

—Aujourd'hui même, dit Baruch, qui retomba dans le silence.

L'auto filait à toute vitesse entre les hauts feuillages de maïs que, de temps en temps, la brise faisait brui- re avec de bizarres crissemments de soie froissée. Il faisait une chaleur ac- cablante. Le ciel, d'un blanc de plomb avait çà et là des tons roux et jaunâ- tres qui annonçaient l'imminence d'un violent orage.

Léoneilo augmenta encore la vite- se; la voiture aux nickelures éclatan- tes fuyait comme un météore, au ras des verdure coupées çà et là par quelques bouquets de palmiers élan- cés.

Enfin, des maisonnettes couvertes de feuilles de maïs ou de tuiles rouges apparurent au versant d'une colline qui dominait la plaine.

Au-dessus des maisonnettes se dressaient d'étranges appareils mé- talliques, canons paragrêle, mâts électriques qui reproduisaient, à peu de chose près, ceux qu'avait inventés le naturaliste Bondonnat, et grâce auxquels il faisait régner dans ses jardins un printemps perpétuel.

L'auto avait stoppé devant la plus vaste des chaumières, et bientôt une armée de serviteurs noirs ou mulâ- tres se précipita au-devant de mes- sieurs les propriétaires du trust et les guida jusqu'à une salle blanchie à la

chaux où un confortable lunch était servi.

Le menu était de ceux qu'on trouve fréquemment dans le sud des Etats- Unis: un ragoût de crabes de rivière au piment des plus appétissants, un cochon de lait rôti et entouré de bana- nes frites, des hérissons assaisonnés au ravenara et d'une chair aussi blan- che et aussi savoureuse que celle de jeunes poulets.

Pendant que les trois bandits fai- saient honneur à cette collation, le ciel était devenu d'un noir d'encre. Baruch se hâta de donner des ordres aux noirs qui devaient faire fonction- ner ses appareils tout récemment ins- tallés.

Tout à coup, l'orage éclata avec cette soudaineté qui est particulière aux climats tropicaux.

De grands éclairs bleus, verts, vio- lets, déchiraient le manteau des nua- ges, le vent soufflait en tempête, fai- sait craquer lamentablement les ca- ses des noirs, comme s'il eût voulu les arracher de leurs pilotis, les maïs se courbaient et s'étalaient sous l'orage et leurs feuillages tourbillonnaient comme la vague autour des écueils.

Le tonnerre grondait majestueuse- ment dans l'étendue.

Baruch demeurait silencieux; il semblait beaucoup moins sûr qu'une heure auparavant de l'effet de ses ap- pareils; les frères Kramm attendaient, dans un silence patient, l'expérience annoncée.

A ce moment, les canons paragrêle retentirent, mais leurs détonations n'arrivaient pas à dominer le fracas de la foudre; ils demeuraient sans ef- fet contre le terrible pouvoir d'un orage tropical.

Baruch, furieux, comprit, mais trop tard, que ses appareils n'étaient pas

en proportion avec l'effet qu'il en attendait. Ce qui était suffisant sous le ciel clément du pays de France, devenait inefficace dans cette contrée torride.

Rageusement, il donna l'ordre aux noirs de cesser le feu contre les nuées victorieuses. Poliment, Cornélius et Fritz essayèrent de le consoler de sa déconvenue. Baruch se taisait, contenant à grand'peine sa rage et son désappointement.

L'orage, cependant, redoublait de fureur comme s'il eût été attiré par les appareils installés sur la colline. Un moment, des centaines d'éclairs se déployèrent comme le bouquet d'un gigantesque feu d'artifice; les paratonnerers étaient couronnés de hautes flammes livides.

Il y eut un formidable craquement.

La foudre venait de tomber sur la case voisine de celle où se trouvaient les trois complices.

Les nègres s'enfuyaient en hurlant, criant que deux d'entre eux venaient d'être tués.

Baruch et les frères Kramm restaient plongés dans un silence épouvanté. Mais déjà les nuages déchiquetés par la foudre crevaient en une averse diluvienne, en une torrentielle pluie qui glissait des hauteurs voisines avec la rapidité d'une avalanche liquide, noyait les cultures, menaçait de changer en un lac la plaine fertile.

—Lamentable échec, murmura Baruch avec accablement.

—C'est un véritable hasard que nous n'ayons pas été foudroyés, ajouta le docteur avec ce malicieux sang-froid dont il ne se départait jamais.

—Il faut espérer, dit Fritz à son tour, que M. Bondonnat obtient avec ses appareils de meilleurs résultats...

Et c'est ce dont je suis profondément humilié. Je ne suis qu'un ignorant, auprès de ce vieillard qui sait transformer, à son gré, les saisons, faire des végétaux, tout ce qu'il lui plaît...

Et Baruch, dans une crispation de la face qui lui rendait pour un instant sa "vraie" physionomie, versait des larmes de rage.

—Consolez-vous, dit Cornélius, M. Bondonnat est un des météorologistes, un des naturalistes les plus illustres qui soient dans le monde entier. Vous ne pouvez pas prétendre l'égaliser. Ah! si nous l'avions comme associé, avec quelle facilité il décuplerait, centuplerait même le rendement de nos trusts.

—Pourquoi ne pas le faire venir? proposa Fritz, c'est une idée.

—Il n'accepterait pas, murmura Baruch en secouant la tête.

—Mais en le payant très cher?

—Il est riche.

—Alors, dit Cornélius en ricanant, enlevons-le, séquestrons -le, il sera bien obligé de travailler pour nous.

Les trois complices se regardèrent, le projet leur souriait, précisément à cause de son audace et de ses difficultés.

—Nous en reparlerons, murmura Cornélius, je vais creuser l'idée; pour le moment, je crois qu'il serait temps d'aller nous coucher.

Tous trois s'apprêtaient à regagner leurs chambres, lorsque la sonnerie du téléphone retentit furieusement.

—Allo!

—Allo! Qui me parle?

—Ton père, William Dorgan. C'est toi, mon cher Joë?

—Oui. Qu'y a-t-il donc?

—Bonne nouvelle! Nous triomphons sur toute la ligne.

—Fred Jorgell est vaincu?

—Entièrement, il m'a tout cédé, stocks et domaines. Nous sommes les maîtres, demain nos actions vont monter...

Baruch était exaspéré.

—C'est stupide, songeait-il, traiter au moment où Fred Jorgell allait sombrer. Encore une fois ma vengeance m'échappe. Aussi, c'est de ma faute. Je n'aurais pas dû m'absenter. Harry Dorgan en a profité, c'est lui, certainement, qui a combiné tout cela!... Mais j'y songe, si les signatures ne sont pas échangées, il est peut-être encore temps!...

Mais non, il n'y avait plus rien à faire et William Dorgan lui téléphona d'un air de triomphe, que tout était en règle et que la cession, si avantageuse pour le trust, était désormais un fait accompli.

Baruch dut faire un immense effort sur lui-même pour balbutier dans l'appareil une phrase de banales félicitations.

—Mauvaise journée, dit-il aux frères Kramm qui avaient tout entendu, mais je me demande comment mes deux pères, le faux et le vrai, ont pu trouver un terrain d'entente. Harry Dorgan me payera tout cela une bonne fois!

Fritz et Cornélius ne partageaient nullement la mauvaise humeur de leur complice. Ils n'avaient pas les mêmes causes de haine que Baruch contre le milliardaire Fred Jorgell, puis, somme toute, l'affaire était excellente pour eux, et les capitaux qu'ils avaient engagés ou fait engager dans le trust se trouvaient de ce fait largement rémunérés.

Baruch leur souhaita le bonsoir et gagna sa chambre en maugréant.

Il se disait, en entrant dans l'étroite pièce où une haute glace semblait l'attendre, que sa nuit ne serait pas tranquille. Après cette journée pourtant si agitée, il s'attendait à la terrible visite du cauchemar qui venait chaque samedi hanter son sommeil.

## CHAPITRE VIII

### Le cercle des fées

C'était fête ce soir-là chez M. Bondonnat, le fameux naturaliste français. La villa qu'il possédait à Kécity-sur-Mer retentissait des joyeux apprêts d'un banquet familial. Le vieux savant célébrait les fiançailles de sa fille Frédérique et de son collaborateur, le naturaliste Roger Ravenel, en même temps que celles d'Andrée de Maubreuil et de l'ingénieur Antoine Paganot, autre collaborateur de M. Bondonnat.

Ce double mariage, qui réalisait un des vœux les plus chers du vieux savant, avait été fixé au mois de septembre et l'on n'était encore qu'à la fin de juin. Une circonstance aussi solennelle créait dans la villa tout un remue-ménage, depuis les chambres à coucher, où les jeunes filles déballaient avec force cris d'admiration les robes, les lingeries et les chapeaux arrivés de Paris, jusqu'à la cuisine où les pêcheurs de la baie apportaient des homards monstrueux et des soles géantes.

De son cabinet, M. Bondonnat entendait le gai oliquetis de la vaisselle et les éclats de rire des jeunes filles et il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Près de lui un adolescent, quelque peu bossu, mais à la mine espiègle et malicieuse, s'occupait à nettoyer les verres d'un grand microscope, mais il

paraissait aussi distrait que son maître.

— Allons, Oscar, dit tout à coup M. Bondonnat, il est cinq heures, nous avons assez travaillé comme cela, aujourd'hui. Je vais faire un tour sur la falaise et, si tu le veux, tu m'accompagneras.

— Bien volontiers, cher maître, murmura le jeune homme.

Et en un clin d'oeil, il eut rangé les livres et les papiers, remis en place les instruments de physique et de mathématiques, pendant que le naturaliste se coiffait d'un feutre à larges bords et s'armait de sa solide canne de jonc à pomme d'ivoire.

M. Bondonnat était au comble de la joie, il nageait en pleine félicité. Le fiancé d'Andrée, aussi bien que celui de Frédérique, étaient tous deux des hommes de grand coeur et de haute intelligence. Le naturaliste était assuré qu'avec de tels maris les deux jeunes filles seraient heureuses.

— Si Maubreuil était ici, pensa-t-il, il approuverait le choix que j'ai fait, certainement.

M. Bondonnat, que suivait Oscar à quelques pas, descendit dans les jardins dont les feuillages et les fleurs chatoyaient d'un éclat presque fantastique dû aux courants électriques, aux gaz stimulants où baignaient leurs racines et leurs tiges. Il passa près des serres aux vitrages de couleur qui servaient aux expériences sur l'influence de la lumière et il ouvrit la porte de l'ascenseur qui permettait d'accéder au sommet de la falaise.

A ce moment, un barbet noir à longs poils vint en aboyant joyeusement rejoindre le maître et le disciple.

— Nous emmenons Pistolet? demanda Oscar.

— Certainement, il sera ravi de se dégourdir les jambes en courant à travers la lande.

Le chien avait sauté dans l'ascenseur qui, en une minute, eut atteint le sommet du roc qui formait là une sorte de chemin de ronde dominant les jardins et bordé par une haute muraille. C'était là que se dressaient les appareils compliqués qu'avait inventés le météorologiste pour capter l'électricité ambiante, condenser l'ozone et l'azote qui existent en grande quantité dans l'atmosphère des orages et qui sont les principaux facteurs de la fertilité du sol. C'étaient ces appareils que Baruch Jorgell, en Amérique, avait vainement essayé d'imiter pour augmenter le rendement du trust. Comme on l'a vu, la contrefaçon grossière qu'il avait tentée avait échoué piteusement.

Mais au moment où Pistolet sautait hors de la cage vitrée, il se mit tout à coup à aboyer avec fureur en grattant de ses pattes la petite porte qui faisait communiquer la lande déserte et le chemin circulaire.

— Voilà qui est étrange, fit Oscar, je ne l'ai jamais vu ainsi.

L'adolescent ouvrit la porte. Aussitôt Pistolet, toujours aboyant, se rua à travers la lande.

— Il faut le suivre, déclara M. Bondonnat, l'attitude de cet animal que je regarde comme doué d'une intelligence quasi humaine, me semble tout à fait extraordinaire.

Oscar, qui suivait à distance le naturaliste, s'élança à la poursuite du chien.

L'adolescent avait à peine fait quelques pas qu'il aperçut deux hommes, d'allure étrangère, qui se défendaient à grands coups de canne contre Pisto-

let qui, l'oeil sanglant, la langue pendante, cherchait à mordre l'un d'eux.

L'inconnu, vêtu d'un complet verdâtre et d'une casquette de cycliste, avait déjà son pantalon déchiré par les crocs du chien; son visage maigre et rasé était blême de peur. Enfin, au moment où M. Bondonnat arrivait sur le lieu du drame, l'homme parvint à se reculer, tira de sa ceinture un browning et mit en joue l'animal.

— Ne touchez pas à mon chien! s'écria M. Bondonnat.

Déjà Oscar avait saisi Pistolet par l'anneau de son collier et le tirait fortement en arrière tout en bégayant de vagues excuses à l'adresse de l'étranger.

Mais ce dernier — d'une voix étrange et rauque, qui fit tressaillir M. Bondonnat et Oscar lui-même — répliqua froidement:

— Cette bête est enragée.

Et, au risque de blesser Oscar, il tira.

— Monsieur, dit le naturaliste, je vous fais toutes mes excuses, je suis prêt à vous indemniser... cet animal est un peu sauvage... pourtant je vous serais reconnaissant de ne pas le tuer, nous y tenons beaucoup.

Mais, sans l'écouter, l'inconnu s'appretait à tirer de nouveau, et cette fois à bout portant, lorsque son compagnon lui dit quelques mots à demi-voix. Aussitôt, l'homme remit son browning dans sa gaine et tous deux s'éloignèrent en hâte sans prêter la moindre attention à M. Bondonnat et à Oscar.

— Singuliers gens, murmura le naturaliste, des touristes, sans doute, je les crois Américains.

— Ce sont des coquins! s'écria Oscar avec indignation; avez-vous entendu la voix de celui qui voulait tuer Pis-

tolet. Elle ressemble à celle de Baruch, l'assassin.

— J'y avais songé, fit M. Bondonnat en frissonnant malgré lui.

— Puis, ce pauvre Pistolet n'aboie jamais après personne...

— Il y a quelque chose d'inexplicable là-dessous; ces étrangers ont pris la fuite bien promptement.

Tous deux demeurèrent pensifs. Oscar s'était empressé de mettre au chien une longue et solide chaîne; précaution indispensable, car Pistolet continuait à hurler avec rage et ne paraissait pas près de se calmer.

Le naturaliste et son compagnon finirent cependant par oublier l'incident qui, en somme était de ceux qui peuvent arriver tous les jours, et ils continuèrent leur promenade à travers la lande jusqu'à un endroit que l'on nommait le rond des Fées.

Là s'étendait un vaste espace complètement stérile et couvert d'un sable aussi fin que si on l'eût égalisé au râteau. Les paysans assuraient que c'est en cet endroit désert que les fées, les pouliquets et les esprits de la lande se livraient à leurs jeux et à leurs danses.

Le vieux savant se reposa quelque temps sur un bloc de grès, puis, regardant le soleil qui paraissait sur le point de disparaître à l'horizon dans un nuage couleur de sang:

— Il est temps de rentrer, déclara-t-il, il est indispensable de se montrer exact un pareil jour.

— Je voulais vous montrer un nouveau tour de Pistolet, dit Oscar en tirant de sa poche une boîte qui renfermait un alphabet de lettres mobiles.

— Nous savons que ton élève forme des mots entiers et qu'il lit presque couramment.



— Oui, mais cette fois, je lui ai appris un compliment aux fiancés, une surprise...

Il n'acheva pas; le chien, le cou tendu vers le ciel, s'était remis à aboyer.

Tous deux levèrent la tête et ils aperçurent bientôt ce qui causait la fureur de l'animal.

Dans le ciel, un aéroplane de fort tonnage traçait de grands cercles, comme s'il eut voulu atterrir au sommet de la falaise.

— C'est l'aéroplane qui fait peur à Pistolet, dit M. Bondonnat, il faut le tenir solidement, ce diable d'animal nous causerait quelque ennui.

— Mais, regardez, s'écria Oscar avec angoisse, l'aéroplane tombe maintenant comme du plomb, on dirait qu'il dégringole directement sur nous.

Le vieux savant se recula d'un mouvement instinctif, mais au même instant deux hommes — les mêmes qui avaient voulu tuer Pistolet — s'élançaient de derrière un fourré d'ajoncs, renversaient M. Bondonnat en le menaçant de leurs brownings.

— Au secours! s'écria Oscar en se précipitant courageusement pour défendre son maître.

Mais un coup de crosse renversa l'enfant qui, le front ensanglanté, roula sur le sol, le crâne fendu.

Au même instant, l'aéroplane prenait terre sur la piste sablée que formait le rond des Fées.

— Vite Baruch! cria la voix du pilote.

— Pas de noms, pas de bruit, riposta l'autre avec mauvaise humeur.

Et il empoigna brutalement M. Bondonnat à demi mort de saisissement et le jeta dans un des baquets de l'appareil, qui était à quatre places.

Mais, tout à coup Pistolet, qu'Oscar avait lâché dès le début de l'action, sauta d'un bond sur les genoux du vieux savant, au moment même où l'appareil se remettait en marche.

Déjà l'aéroplane, dont les moteurs ronflaient vertigineusement, s'élevait dans les airs, vers le ciel où les premières étoiles commençaient à s'allumer.

Bientôt ce ne fut plus qu'un point blanc qui disparut dans la direction de la haute mer.

**FINIS**

L'ÉPISODE DU

## Mystérieux docteur Cornélius

qui fera suite à celui qui se termine ici aura pour titre:

## Les chevaliers du chloroforme

## POURQUOI LES CHINOIS N'ONT-ILS PAS DE BARBE ?

Pourquoi, se demande-t-on, les Chinois, contrairement à la plupart des autres hommes, n'ont-ils pas de barbe? Quelques-uns d'entre eux font exception à la règle, mais on peut les compter.

Le docteur A.-M. Dunlap, de Shanghai, qui a longuement étudié cette question, prétend que la vieille coutume de porter une longue natte consommait toute l'énergie fournie par la nature pour la croissance des poils. Et, maintenant que la natte est démodée, il pense que les Célestes vont devenir barbus.

Dans un journal médical des Etats-Unis il a publié des choses intéressantes sur le barbier chinois, la coupe des cheveux, etc.

“La suppression de la natte, qui était d'invention mandchoue, dit-il, a créé une nouvelle classe de barbiers modernes. Je ne veux pas dire que le barbier de la vieille Chine est disparu, avec son mode d'opérer qui me rappelle celui des barbiers d'occident, dans l'ancien temps. Même à Shanghai, constamment au coin des rues, avec ville éclairée et progressive, on les voit leurs lavabos, leurs bassins et une simple serviette qui sert à tous les clients. Il se tient du côté ombragé de la rue en été, et du côté ensoleillé en hiver. Le client s'assied sur un tabouret et le barbier se met à savonner le devant de son crâne et à le raser jusqu'aux oreilles. Cela fait il rase la figure ou, du moins, passe dessus son rasoir, car le poil est excessivement rare.

“Tandis que nos barbiers nous demandent toujours si nous voulons un “shampoo”, le barbier chinois offre à son patient de lui raser les oreilles.

Pourquoi cette opération? Je n'ai pu le découvrir, mais il doit y avoir très longtemps qu'elle est pratiquée et elle est connue chez presque tous les peuples de l'Orient.

“Le traitement musculaire est une autre importante fonction du barbier. J'ai observé ce traitement et j'ai pensé qu'il pouvait bien être l'origine de l'astéopathie. Le barbier place son pied sur le tabouret, derrière son client, puis il étend l'un après l'autre, sur son genou, les bras de celui-ci, les tire, les roule, les plie et les masse. Ensuite il attaque le front dont il pince et tire la peau.

“Parfois le barbier est médecin pour les gens qui ont la fièvre, qui pour le vulgaire, indique la présence d'un mauvais esprit dans le corps. Afin de faire sortir la fièvre il emploie une aiguille très pointue avec laquelle il pique l'avant-bras ou la poitrine en de nombreux endroits. Le patient saigne passablement. La sangsue est employée dans le même but.

“En passant je rappellerai que la règle de tous les médecins-barbiers chinois est de faire payer avant d'opérer.”

— o —

## REPAS ET HOTES EXCENTRIQUES

Le défunt roi de Bavière avait pris l'habitude de prendre ses repas en face d'un buste de la reine Marie-Antoinette, mais il ne fut pas le premier à avoir un convive inanimé.

Un excentrique du XVIII<sup>e</sup> siècle, Henry Constantine Jennings, avait acheté une statue de Vénus. Pendant les six mois qui suivirent cette acquisition la déesse occupa un siège à un bout de sa table et fut servie par deux laquais dont la livrée était ornée de

dentelle. Ils lui servaient comme offrandes les mets les plus dispendieux.

Il y a quelques années, à Londres, un dramaturge, M. Clyde Fitch, donna un dîner à de nombreux amis. En entrant dans la salle à manger ceux-ci trouvèrent à table des poupées élégamment vêtues et représentant les principaux personnages des pièces de leur hôte.

Le 3<sup>e</sup> bataillon d'Afrique Anglais qui était occupé à exterminer les millions de moineaux qui dévastaient les récoltes à Ker (Tunisie) se partagea une omelette colossale. Elle contenait 5,000 oeufs et mesurait 7 pieds de circonférence.

Un richard de New-York nommé Clark, a donné un banquet en l'honneur de son cheval favori. L'animal fut conduit à la table où on lui servit plusieurs pintes de champagne qu'il but avec un plaisir évident au milieu des applaudissements de l'assistance.

Dans les montagnes du Hartz, à Gandersheim, on a donné un grand banquet à l'occasion de la ponte de son millième oeuf par l'une des poules du maître d'école. A cette occasion le village était pavoisé, une immense omelette fut servie et l'on but ferme à la santé de la poule.

A Londres, lord Erskine faisait souvent dîner à sa table, au grand étonnement de ses hôtes, une oie grasse en l'honneur de laquelle le repas était donné.

Aux Etats-Unis, il n'y a pas longtemps, une millionnaire invitait ses amies à un banquet qu'elle donnait à son chien.

## UNE HORLOGE A 95 CADRANS

Petrograd prétend posséder l'horloge la plus merveilleuse qui existe. Son colossal cadran a quatre-vingt-quinze faces qui indiquent simultanément l'heure pour trente différents points de la terre, le mouvement de la terre autour du soleil, les phases de la lune, les signes du zodiaque, le passage sur le méridien de plus de cinquante étoiles de l'hémisphère nord et la date selon les calendriers grégorien, grec, musulman et hébreux. Après que les pièces détachées de cette horloge furent arrivées de Suisse, il fallut un travail de deux années pour les mettre en place.

Il y a quelque temps un horloger de Glasgow était chargé de réparer une montre plus remarquable que toutes celles qu'il avait vues en 42 ans: elle se remontait d'elle-même quand on ouvrait, puis refermait le boîtier. Il fallait répéter cette opération huit ou neuf fois par jour pour remonter la montre complètement.

## LA MERE DES RIVIERES

La rivière des Amazones, qui traverse le Brésil de l'ouest à l'est, est la plus puissante du monde entier.

Elle prend sa source dans les Andes et sa course vers l'Océan Atlantique est de 3,000 milles.

Elle a plus de 1100 tributaires, dont les principaux sont le Madère qui a 1800 milles de longueur et le Rio Negro qui en a 1350 milles.

L'étendue d'eau de cette rivière majestueuse est la plus considérable au monde, et plus de 25,000 milles de sa surface sont propres à la navigation.

Elle arrose plus de 2,500,000 milles carrés de territoire. On compte 1200 espèces différentes d'oiseaux qui appartiennent exclusivement aux vallées de cette merveilleuse rivière et des milliers d'animaux qui sont inconnus dans les autres parties du monde.

Le sol du bassin des Amazones est tellement riche que chaque boisseau de maïs semé donne un rendement de 800 minots.

### LES ELEPHANTS ET LE MAL DE DENTS

Il n'est pas facile de dire quand un éléphant a mal aux dents, mais quand vous le savez il est bon de vous tenir hors de sa portée.

Un chirurgien de Londres qui a habité longtemps les Indes, dit qu'il préférerait se trouver dans un accident de chemin de fer que de rencontrer un éléphant ayant mal aux dents. Il semble que cette maladie affecte les éléphants plus que tout autre animal. Les éléphants ont les nerfs très sensibles et le moindre mal de dents les enrage.

Si vous pouvez enchaîner un éléphant et lui enlever la dent qui le fait souffrir, l'animal vous sera très affecté par la suite.

En voici un exemple: Un éléphant du Bengale ayant mal aux dents ses gardiens réussirent à l'enchaîner et à le maîtriser tandis qu'un dentiste lui arrachait une dent gâtée, cause du mal. L'animal ne fut pas long à s'apercevoir que le dentiste essayait de faire quelque chose pour calmer sa douleur et il démontra qu'il appréciait ses efforts.

Quand l'opération fut terminée il gambada autour du dentiste comme un jeune agneau.

### UN MOIS REMARQUABLE DANS L'HISTOIRE DE L'AMERIQUE

Le mois d'avril est un mois remarquable dans l'histoire des Etats-Unis.

En effet, ce fut en avril 1607 qu'une compagnie de Londres découvrit la première colonie anglaise de Jamestown, en Virginie.

Le "Mayflower", après avoir visité Pilgrim Father, sur les bords de Plymouth, retourna en Angleterre en avril 1621.

Le premier sang versé durant la guerre de l'Indépendance le fut à Lexington le 19 avril 1775.

En avril 1803, les Etats-Unis achetèrent de la France la riche province de la Louisiane.

Le 12 avril 1864 commença la terrible guerre civile entre les Etats du Nord et du Sud; et ce n'est qu'en avril 1865 que cette guerre se termina, alors que le président Lincoln fut assassiné le 4 du même mois.

La déclaration de la guerre contre l'Allemagne a été faite en avril 1917.

### LA DISTANCE DES ETOILES

Sir Frank-W. Dyson, l'astronome royal d'Angleterre, disait récemment que l'étoile la plus rapprochée de nous est 250,000 fois plus éloignée de la terre que le soleil. On n'a mesuré encore que la distance de quelques centaines des étoiles les plus proches.

Il y a de 1,000 à 2,000 étoiles situées à une distance maximum de 500 millions de millions de milles, et vingt étoiles sont à moins de 100 millions de millions de milles.

Selon des calculs récents, il y a des étoiles deux ou trois et peut-être quatre mille fois plus éloignées encore, et des corps situés 7,000 millions de fois plus loin que notre soleil.



**La préhistorique femme des cavernes est plus que jamais aux antipodes de la poupée moderne, en train de déformer le genre humain, par l'adoption d'instruments de supplice sous prétexte de suivre la mode**

La poupée moderne, — j'entends nos élégantes anémiques et migraineuses. — est aux antipodes de la robuste et préhistorique femme des cavernes. Devons-nous en conclure que l'humanité y a gagné ou perdu?

La réponse est simple, et vous la devinez comme moi; la mère douillette et languissante ne saurait donner le jour à une progéniture robuste et normalement développée. Donc, on n'a pas tort de dire que nos grand'mères valaient mieux que leurs petites filles.

Mais, rassurez-vous, lectrices, je n'ai pas envie qu'on revienne à l'antique matrone des cavernes, assez nerfs et assez muscles, pour défendre ses petits, contre les attaques des bandits et des lâches, voulant profiter du départ pour la chasse du chef de famille pour piller et saccager le foyer. Cette femme, dont on trouve encore quelques modèles, dans le peuple, pourrait à elle seule effectuer tout un ménage.

Non, vous le savez bien, je ne suis pas ennemie de la grâce, de la pureté

de ligne et de la beauté de la femme, mais ce que, comme tant d'autres, je déplore avant toutes choses, c'est le peu de solidité et le manque d'endurance physiques de la femme moderne.

Prenez un tramway encombré et regardez un peu autour de vous. Avec les modes actuelles, il ne vous était pas difficile, en août dernier, d'apercevoir des masses de pauvres petits cous à "salières", une infinité de bras nus, gros comme des fils, suspendus aux courroies, et des teints de papier mâché qui se laissaient deviner malade, malgré la poudre et les ongles. Parfois, mais rarement, une vraiment belle femme, bien constituée, ni trop grasse, ni trop maigre, ayant de la ligne, de l'assurance, de la gaieté et de la santé.

Je le répète, il y a loin de la préhistorique femme des cavernes à la rachitique poupée d'amour contemporaine. Sous ce rapport, malgré sa civilisation et ses toilettes, l'humanité n'a rien gagné, au contraire.

Mlle Estelle Bertine, qui dirige un important établissement de réforme physique, à New-York, non seulement partage mon opinion, mais elle va encore plus loin, et ses déclarations ne sont pas dépourvues de violence.

“Nos élégantes, s'écrie-t-elle, non seulement ne prennent pas d'exercice physique salutaire, mais elles ne veu-

loir toujours nous forcer à patiner, nager, faire de l'équitation, jouer au golf, au tennis, lorsque nous sommes si confortablement installées sur nos chaises longues? Nos courses du matin, n'est-ce pas de l'exercice, cela? Du reste, nous dansons le soir. La danse, qu'est-ce que c'est, si ce n'est pas de l'exercice?”



lent pas même en prendre, sous prétexte que c'est un travail pénible pour elles que l'exercice.

“Le seul fait de passer une demi-journée à magasiner, s'écrieront-elles en baillant, ne vaut-il pas tous les exercices du monde?”

“Qu'est-ce que vous prend de vou-

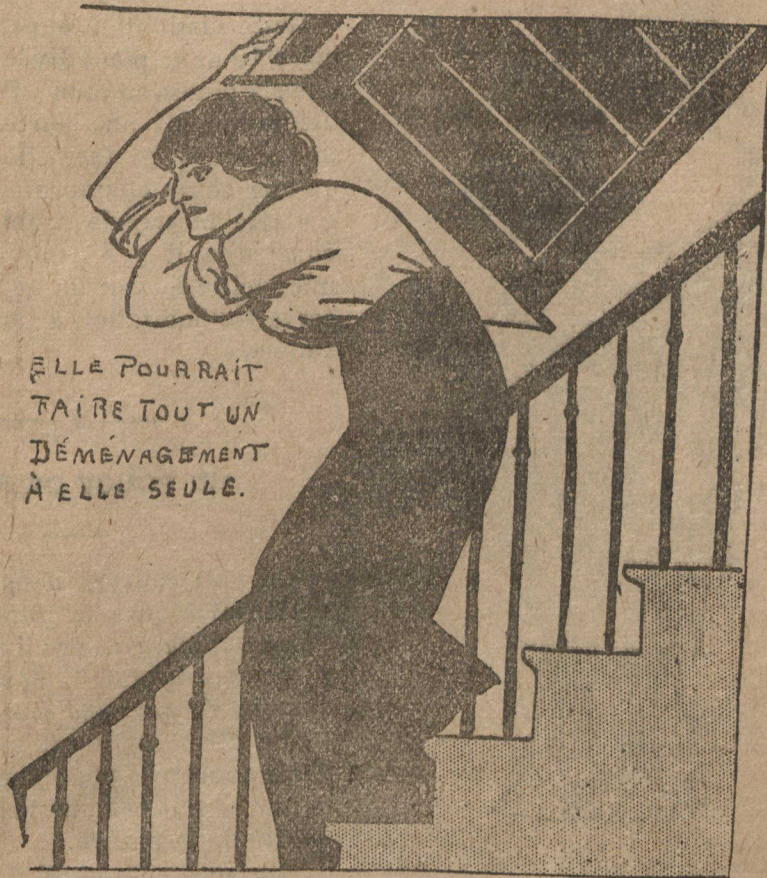
Mais, mademoiselle Bertine se hâte de dire que la danse actuelle actuelle n'est qu'un bien pauvre exercice physique. Elle est d'opinion de Mme Isodora Ducan, mademoiselle Bertine, elle n'a confiance qu'en la danse en plein-air, la danse pieds-nus, jambes et bras nus, afin que rien ne paralyse

les mouvements du corps. Lorsqu'on danse, il faut de l'air, beaucoup d'air sain à ârespirer, afin que les poumons, activés par les mouvements du corps, se remplissent et se vident normalement.

Les anciens Grecs, amants des belles formes, de la beauté plastique et pères de la danse classique, n'avaient

qu'un prétexte à faire quelques ronds sur le parquet, pour ensuite aller s'asseoir dans un coin et "flirter" ferme.

Les vêtements féminins,—oh ! la mode actuelle,—sont faits, on le dirait,—uniquement pour gêner les mouvements des jambes. Et les chaussures en vogue, avec leurs talons si hauts, quels instruments de torture ! On apr-



donc pas tort de proclamer dans leur philosophie, que l'étude de l'art conduisait à la connaissance de la santé physique. Les danses modernes sont mal faites. Dans les unes, il n'y a pas assez de mouvements, tandis que dans les autres, il y en a trop et de trop brusques. Du reste, la danse, dans la plupart de nos salons chics, n'est

le encore de l'appétit des pieds des Chinoises, mais nos contemporaines n'ont pas le pied déformé dans le même sens, et c'est tout. Pour paraître avoir le pied mignon, nos élégantes se condamnent à sauter à l'aide de tout petits sauts, e npublic, au lieu d'avoir la démarche digne et gracieuse qu'on remarquat chez nos mères.

Et, le corser trop serré! Cet autre instrument de supplice qui empêche le buste de respirer et se développer normalement! Enfin, la qualité, la quantité et le choix judicieux des aliments voilà d'autres facteurs importants dans l'amélioration physique du corps féminin. Donc, sans remonter inutile-



ment aux origines de la femme matrone des cavernes, il est toujours permis de réclamer une femme, pas trop maigre ni trop grasse, mais dont l'ensemble sera un mélange de contours harmonieux flattant l'oeil, remontant l'idéal et donnant la foi en la régénération de l'espèce humaine.

MANON.

## LA PLUS PETITE MAISON DE LONDRES

“La maison de poupée” sur la rue South Audby, qui vient d'être achetée par un membre d'une famille bien connue de New-York, est la plus petite maison de Mayfair bien qu'elle ne soit pas la moins spacieuse de Londres.

Cette distinction appartient au numéro 10 de la place Hyde Park qui n'a que six pieds longueur. Bien que cette habitation ait une porte, gardée par une clôture de fer, elle ne contient qu'une seule chambre.

Cette bizarrerie architecturale fut construite il y a cinquante ans par une vieille femme du nom de Jupp, et servait d'habitation à une de ses servantes.

— 0 —

## UN POUCE DE PLUIE

On voit souvent dans les bulletins météorologiques la phrase suivante : “La semaine dernière il est tombé tant de pouces de pluie”. Savez-vous exactement ce que cela signifie?

En lisant qu'il est tombé deux ou trois pouces de pluie dans une journée on ne se fait pas une idée de la prodigalité de la nature.

Un acre comprend 6,272,640 pouces carrés de superficie et un pouce de pluie représente, par conséquent, le même nombre de pouces cubes d'eau. Un gallon contient 27,727 pouces cubes d'eau et un pouce de pluie représente 22,622 gallons à l'acre, et comme un gallon d'eau pèse dix livres la pluie tombée sur un acre pèse 226,220 livres, soit plus de 113 tonnes.



## UN MONUMENT AUX POMMIERS

Un monument, peut-être le plus curieux en existence dans son genre, a été élevé, il y a quelques années, par des cultivateurs de l'Ontario.

Cette entreprise est due à la population du comté de Dundas, qui a érigé un pilier en marbre pour honorer le site où fût planté un fameux pommier.

En effet, il y a environ un siècle, un certain Canadien, du nom de McIntosh, alors qu'il était occupé à défricher un morceau de terrain pour s'y construire un "home" découvrit des pommiers, dont l'un portait des fruits tellement supérieurs qu'il se décida de le cultiver et de désigner son fruit sous le nom de "pomme rouge McIntosh".

L'arbre devint fameux; ses graines furent distribuées par tout le Canada, de telle sorte qu'actuellement il est en très grande vogue dans toutes les parties de notre pays.

En 1896, l'arbre original d'où était sortie la grande famille des pommes McIntosh fut endommagé par le feu, mais il continua quand même à porter des fruits jusqu'en 1908, et ce n'est qu'après 115 ans d'existence qu'il devint stérile.

C'est alors que la population de Dundas se décida à élever le monument dont nous parlons plus haut.

que pratiquée à Londres, publié par le conseil municipal de la capitale d'Angleterre.

Par exemple, on estime qu'il se paye hebdomadairement \$5,600,000 en loyer, et \$1,680,000 de taxes durant une même période tandis que les habitants de Londres doivent payer au trésorier municipal \$244,000 pour garder des chiens.

Le riche paye deux millions par année comme licences de voitures et d'automobiles, tandis que le montant d'assurance sur propriétés s'élève à \$4,000,000,000 par année.

Fait remarquable, c'est qu'il y a cinquante ans, une moitié seulement des habitants de Londres étaient nés dans cette grande ville, tandis qu'aujourd'hui 668 personnes sur 1,000 ont vu le jour dans la capitale anglaise.

D'un autre côté, un grand nombre de voyageurs sont sous l'impression en voyant les nouvelles rues et les maisons construites, que Londres augmente chaque jour, ce qui n'est pas réel, si l'on considère qu'en 1911, il s'est dépensé \$22,400,000 de moins en construction, que durant l'année 1902.

On estime à 750, le nombre de mariages qui sont célébrés chaque semaine, à Londres, tandis que le nombre d'enquêtes sur mortalité inexplicables atteint le chiffre moyen de 100 par huitaine.

Pas moins de 52,000 personnes sont condamnées pour ivresse, chaque année, tandis que l'un autre côté, les postillons délivrent, chaque jour, 4 millions de lettres, cartes postales, circulaires et journaux.

## LES MERVEILLES DE LA VIE A LONDRES

L'immensité de la plus grande ville du monde est fortement illustrée par les faits et les chiffres publiés dernièrement dans un rapport sur la vie telle



### HOMMES

Le meilleur "chaser" pour une affaire d'amour malheureuse est une autre affaire d'amour.

\* \* \*

Se marier une fois est un devoir, deux fois, une bêtise; trois fois, une folie.

\* \* \*

Il existe des femmes qui vont tout vous raconter sur elles-mêmes, excepté ce que vous aimeriez à savoir.

\* \* \*

Un homme ment pour faire de l'argent; une femme ment pour avoir cet argent.

\* \* \*

Les célibataires de France vont être taxés à 10 % de leur salaire; il paraît qu'il en est quelques-uns qui vont payer sans protester.

\* \* \*

Il existe deux époques dans la vie d'un homme, où il lui est impossible de comprendre une femme; c'est avant son mariage et... après.

\* \* \*

Les célibataires placent les belles manières et les habits de soirées dans la même catégorie. Les deux ne servent que dans des occasions spéciales.

### FEMMES

Une femme mariée ne doit jamais thésauriser pour la seconde femme de son mari.

\* \* \*

✓ Il faut qu'une femme soit toujours gentille avec les amis de son mari, si elle veut que celui-ci l'aime toujours.

\* \* \*

✓ Il faut surveiller la digestion d'un homme si on veut s'en faire aimer.

\* \* \*

Une femme ne voit jamais rien dans l'homme que sa soeur épouse.

\* \* \*

✓ Une femme mariée n'a pas besoin d'avoir d'autres distractions; le mariage lui suffit.

\* \* \*

✓ Une fille laide ne doit jamais se décourager, l'huitre est laide aussi et cependant elle est très populaire.

\* \* \*

✓ La diplomatie chez une femme consiste à rire d'une bonne blague que lui raconte un monsieur, comme si c'était la première fois qu'on la lui racontait.

\* \* \*

Si tout le monde s'épousait par amour, songez-vous à l'argent qui ne serait pas en circulation.

## HOMMES

Les femmes sont encore le meilleur substitut aux "cocktails" du bon vieux temps.

\* \* \*

Une débutante, une veuve et une bombe sont des choses très dangereuses pour un célibataire.

\* \* \*

Lorsqu'une femme est embrassée contre son gré, elle reçoit une marchandise volée.

\* \* \*

✓ Le célibataire ne demande à la femme que d'être "belle" et "bonne"; l'homme marié demande à la femme d'être "bonne" et "servante".

\* \* \*

De tous les hommes, Adam fut le plus heureux, il n'eut jamais de belle-mère.

\* \* \*

✓ La femme est un enfant que l'on amuse avec des joujoux, que l'on enjôle avec des flatteries et que l'on achète avec des promesses.

\* \* \*

Une couquette se préoccupe davantage des hommages qu'on lui refuse que des compliments qu'on lui fait.

\* \* \*

L'amour est aveugle mais le mariage est un bon oculiste.

\* \* \*

Les baisers sont beaucoup plus éloquentes que les paroles.

\* \* \*

La misère aime la compagnie et c'est pour cette raison que les gens mariés veulent faire marier les autres.

## FEMMES

Un savant professeur vient de prétendre que ce n'est pas Eve mais Noé qui a mangé la pomme. Il y aura toujours des hommes pour enlever le crédit aux femmes.

\* \* \*

Une femme ne pardonnera jamais à un homme de ne pas savoir quand l'embrasser, et un homme ne pardonnera jamais à une femme de ne pas savoir quand cesser de l'embrasser.

\* \* \*

Il existe encore, de nos jours, des jeunes filles qui s'imaginent qu'un homme tiendra toutes les promesses qu'il lui a faites.

\* \* \*

C'est le travail d'une brunette de guérir les blessures causées par une blondinette.

\* \* \*

Une jeune fille a toujours choisi ses garçons et ses filles d'honneur longtemps avant qu'elle ait été choisie elle-même.

\* \* \*

Les "Rouges" de l'amour sont le jeune homme qui n'enlève pas son chapeau en embrassant une jeune fille et la jeune fille qui oublie de se mettre de la poudre sur le museau alors qu'elle attend son cavalier.

\* \* \*

Les mauvais coups de Cupidon sont facilement expliquables du fait qu'il est aveugle.

\* \* \*

Le mariage est un laboratoire chimique rempli d'explosifs.

## UNE MERVEILLEUSE PIECE D'HORLOGERIE

Afin de pouvoir régler exactement les chronomètres en usage sur les navires de la flotte des Etats-Unis, le département de la marine a une horloge principale, dans une voûte, sous l'observatoire naval, où la température ne varie jamais plus que d'un centième de degré.

Cette égalité de température est obtenue au moyen d'un thermostat et d'un petit poêle électrique. Quand la température s'élève de la 200<sup>e</sup> partie d'un degré au-dessus de la normale, le thermostat éteint automatiquement le poêle et quand elle tombe au-dessous de la normale il le rallume. Parfois cette double opération se répète une douzaine de fois par minute.

Avant de sortir de l'observatoire tous les chronomètres sont étroitement surveillés dans une salle autour de laquelle sont suspendus des draps humides. Ceci a pour but de les accoutumer autant que possible à l'état d'humidité qui règne en mer.

## LA VALEUR DES POUCES

Il suffit de prendre une plume ou quelque outil pour comprendre que les doigts sont loin d'avoir la même valeur quand à leur utilité. Le doigt le plus important est le pouce, car sans lui on ne pourrait pas bien saisir les objets. La main, sans pouce, n'est pas une pince, mais une griffe quand le pouce lui manque. Le pouce représente le tiers de la valeur totale de la main. La perte totale du pouce est évaluée par des autorités compétentes aux taux de 15 à 35 pour cent pour

celui de la main droite, et de 10 à 15 pour cent pour celui de la main gauche; mais nous avons lieu de croire que 40 à 50 pour cent dans le premier cas et 25 à 40 pour cent dans le second seraient plus exacts.

La perte totale de l'index cause une perte de capacité évaluée de 10 à 25 pour cent pour la main droite et de 10 à 15 pour cent pour la main gauche. Le majeur est moins important que l'index, l'annulaire et l'auriculaire viennent en dernier lieu. Faisons remarquer, que ce dernier est le support de la main en maintes circonstances.

## LA BIBLE DES MORMONS

Le manuscrit original du "Livre des Mormons", oeuvre du principal fondateur de la religion mormone, est déposé dans la voûte d'une banque à Richmond (Montana).

Il a été écrit en 1829 et comprend environ 350,000 mots. Le papier en est devenu jaune et l'encre est maintenant très brune.

Depuis nombre d'années les autorités de l'Eglise mormone ont essayé d'acquérir ce livre pour lequel la somme de \$100,000 a été offerte; mais celui qui en avait la garde, l'un des fondateurs de l'église, a toujours refusé de s'en dessaisir, parce que, selon lui, la succursale de l'Utah désire y insérer une clause autorisant la polygamie, ce qui indiquerait que, selon les fondateurs de leur religion, les Mormons ne doivent pas avoir plus d'une femme.

Le "Livre des Mormons" a été écrit sous la dictée du fondateur et appartient à un commerçant retiré des affaires qui fut l'un des trois témoins de la confection du manuscrit. Il se compose de 600 pages de papier écolier.

## Comment un héros se change-t-il en assassin

**Echo d'un drame excessivement passionnel dans la plus haute  
aristocratie anglaise**

Par quel processus mental un héros au coeur généreux peut-il se transformer soudainement en une brute à la face humaine?

Tel est le problème psychologique qui semble intéresser les aliénistes et savants les plus distingués d'Angleterre, à la suite de l'exécution, dans la prison Strangeway, de Manchester, du capitaine Frederick Hothwell Holt, convaincu du meurtre de sa fiancée, accompli dans les circonstances les plus cyniques.

Tous les faits de cette cause à jamais célèbre, dans les annales criminelles de l'aristocratie anglaise, se résument à ceux-ci:

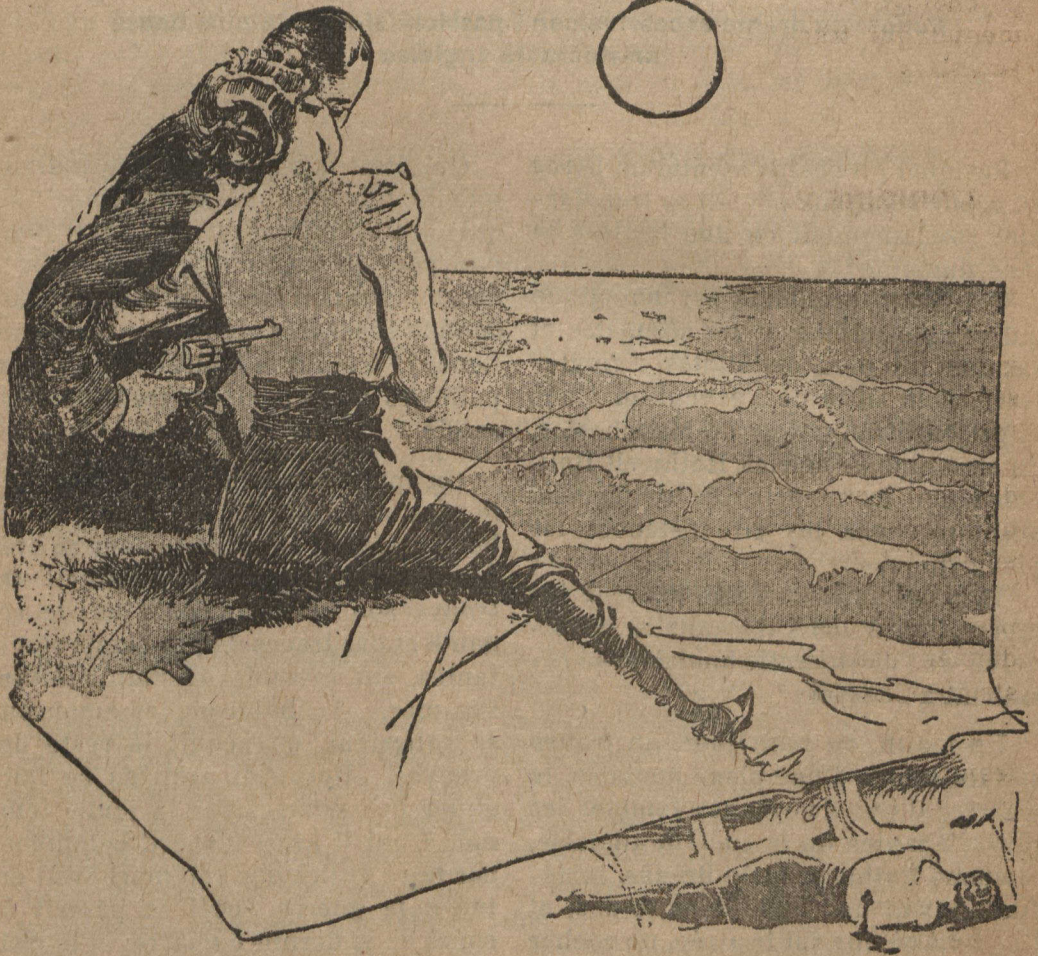
Un matin, au petit jour, on trouve sur les sables d'une plage anglaise, le cadavre d'une des jeunes femmes les plus élégantes de la société anglaise. Madame Kathleen Elsie Breaks, la défunte, avait une balle dans le dos, et l'endroit où elle fut trouvée, un rocher surplombant la mer, véritable endroit de rêverie pour amoureux, se trouvait tellement éloigné de toute habitation qu'on en conclut que seule une femme amoureuse pouvait s'être rendue là, appelée à ce rendez-vous, au clair de lune, par celui qu'elle devait aimer à la folie.

Qui était donc celui, l'être indigne qu'elle aimait ainsi si follement, et qui aurait profité d'un moment d'abandon pour la tuer d'une balle dans le dos, au moment même où elle lui abandonnait ses lèvres en une suprême confiance? Tel fut le point de départ des policiers pour la découverte de l'assassin.

On apprit vite qu'il n'était autre que le capitaine Holt, un héros de Festhubert, qui avait été félicité pour sa bravoure sur le champ de bataille. On trouva son revolver, puis un de ses gants et des traces de pas compromettantes, sur le sable de Sainte-Annesur-mer. A l'hôtel où les amoureux se retiraient, on acquit le reste des preuves. Rothwell avait su se faire aimer éperdument par la jeune femme, à qui il avait d'abord commencé par faire croire que son mari avait été tué à la guerre (ceci se passait au cours de la dernière guerre, et le châtimement n'eut lieu que dernièrement que parce que le procès fut recommencé plusieurs fois, l'accusé ayant d'abord été reconnu comme aliéné), puis des lettres d'amour furent échangées, lettres qu'on ne retrouva qu'à l'un des procès subséquents. Dans une de ces lettres, la jeune femme disait à

Rothwell qu'elle le suivrait au bout du monde. Or, le soir du meurtre, des domestiques virent le couple étroitement enlacé, prendre le chemin des rochers au bord de la mer, à une heure où tous les touristes pensaient à se mettre au lit. On trouva même que seule une femme amoureuse aveuglé-

avait immédiatement fait un testament léguant cette somme au capitaine Rothwelle. En face de toutes ces preuves accumulées contre lui, l'officier accusé simula la folie et écrivit des lettres que ses défenseurs ne parvenaient pas à déchiffrer. Mais il fut prouvé que cette folie n'était que si-



ment pouvait se décider à accepter un rendez-vous dans un endroit aussi isolé, au clair de lune, au bord de la mer. De plus, on constata ultérieurement que la victime avait consenti à prendre une assurance de \$50,000 à la compagnie d'assurance Atlas, puis qu'elle

mulée. Enfin, le juge, en dernière instance, dans sa charge aux jurés, fut d'une sévérité extraordinaire contre le monstre à face humaine, qui, ayant abusé de la confiance d'une jeune femme était parvenu à s'en faire aimer au point de lui faire accomplir tout ce

qu'il désirait. Il dit que le comble de la cruauté et de la trahison, avait été de profiter d'un moment d'épanchement pour tuer froidement et odieusement la femme qui si généreusement offrait ses lèvres à celui qu'elle n'eut jamais soupçonné d'être un assassin. Mettant de côté le question de folie les psychologues cherchent le processus mental qui transforme les héros en vampires.

— o —

### L'ORIGINE DES JOURS DE LA SEMAINE

**Le dimanche** Dimanche, "dies dominica", jour du Seigneur, jour consacré à Dieu, pour le servir. S. Justin dit dans sa première apologie, que le jour appelé par les païens "du soleil" était le dimanche des chrétiens, qui s'assemblaient dans un même lieu pour y lire les écrits des apôtres et des prophètes.

Ce fut Constantin le Grand qui, le premier, fit une loi, le 6 mars 322, ordonnant dans tout l'empire romain, la stricte observance du dimanche.

En 558, le troisième concile d'Orléans défendit le travail de la campagne que Constantin avait toléré. Deux conciles de Mâcon défendent au même siècle, d'atteler les boeufs le dimanche ou de faire d'autres travaux.

Le dimanche, dit le concile de Cologne, les chrétiens s'assemblent pour ne vaquer qu'au service de Dieu. Le repos que Dieu commande dans ce jour est pour lui-même.

En France, avant la révolution de 1789, les lois civiles et celles de l'Eglise formaient, pour ainsi dire, le même code, et l'observation des dimanches et fêtes y était obligatoire pour

tous les citoyens. La Convention en abolissant tous les cultes, sentit néanmoins la nécessité d'établir un jour de repos, et cette coutume s'est continuée en France tout en devenant générale chez tous les peuples civilisés.

**Le lundi** Lundi c'est le second jour de la semaine dont le nom vient du latin "luna", lune, parce qu'il était consacré à Diane, Lune. Sur les monuments anciens, ce jour est personnifié par Diane avec un croissant sur la tête.

Les manichéens jeunaient ce jour-là en l'honneur de la lune. Dans l'église catholique, le lundi ou seconde féerie est plus particulièrement consacré au Saint-Esprit.

**Le mardi** Mardi, "dies Martis", jour de Mars, est le troisième jour de la semaine. D'après un passage sérieux de Dion Cassius, il était consacré chez les Egyptiens à quatre planètes: Mars, Jupiter, Saturne et la Lune.

Il reçut le nom de la première, parce qu'elle dominait sur le premier quart de ce jour. D'après le bréviaire, le mardi est le troisième jour férié de la semaine.

Le "mardi-gras", dernier jour du Carnaval, rappelle chaque année, au milieu de nous, les folles joies des Saturnales de l'antiquité.

**Le mercredi** Mercredi, le quatrième jour ouvrable de la semaine est celui qu'on appelle dans le bréviaire le quatrième férié. Il doit son nom à la coutume païenne qui en avait fait le jour consacré à Mercure.

Selon ceux qui croient aux heures planétaires, on l'appelaient encore ainsi, parce que la planète de Mercure le do-

mine dans sa première heure. Dans les premiers siècles du christianisme on observait l'abstinence de la viande comme aux Quatre-Temps.

Il en est resté l'usage de ne pas accorder dispense du gras ce jour-là, pendant le carême. Ce qui avait fait donner ce caractère pieux au mercredi, c'est qu'il était destiné, ainsi que le vendredi, aux cérémonies appelées "stations", consistant en jeûnes et en prières sur les tombeaux des martyrs, ou dans les oratoires, le tout en souvenir de la résolution que les Juifs avaient prise ce jour-là de faire mourir le Sauveur et qu'ils ont exécutée le vendredi.

"Le mercredi des cendres", comme on sait, ouvre le carême. C'est dans quelques pays l'occasion de rites plus ou moins bizarres. En France on enterre ou on brûle le mannequin du mardi-gras. En Bohême on enterre aussi, après l'avoir mise en pièce, une vieille contrebasse.

Chez les Persans, le mercredi est compté parmi les jours blancs, toutefois le dernier mercredi du mois de sephar est un jour noir et même le plus redouté de tous.

Les Cinglais le consacrent aux cérémonies religieuses. Un fait très curieux, c'est que dans les croyances armoricaines, le mercredi est le jour de fête des nains ou Korrigaus dont M. de la Villemarque a prouvé les rapports avec Mercure dans son recueil des chants de la Bretagne.

**Le jeudi** Jeudi, cinquième jour de la semaine, ainsi nommé parce qu'il était autrefois consacré à Jupiter. L'Italien "Giovedì" est l'intermédiaire entre la forme de ce mot dans notre langue et le latin "jovis dies".

En espagnol, le jeudi se dit "juéves

pour la même raison et en anglais "Thursday", c'est-à-dire jour de Thor, parce que Thor, chez les peuples du nord passait pour le dieu du tonnerre; en allemand, jeudi porte le nom même de jour du tonnerre, "Donnerstag".

Chez les Indiens, il est désigné sous le nom de "Urihaspati", parce que Urihaspati est le dieu de la planète Jupiter, qui préside au cinquième ciel.

**Le vendredi** Vendredi, le sixième jour de la semaine, ou latin "Veneris dies", le jour de Vénus des Romains. Le nom de Vénus est aussi resté à ce jour chez les Italiens, qui l'appelaient "venerdì" et chez les Espagnols qui disent "viernes".

En allemand et en anglais, il porte le nom de la déesse Freya ou Frigga, la Vénus du nord; les premiers l'appellent "freytag" jour de Freya, les seconds l'appellent Friday, mot qui a le même sens.

Dans l'Inde, il a reçu le nom de "soukradinam" c'est-à-dire jour de la déesse Soukra. En Egypte, il était consacré à Hathar, qui est encore Vénus. Les Juifs l'appelaient "parascère" c'est-à-dire préparation au sabbat. Les Arabes le nomment "jour de l'assemblée (youm-el-djioumaa).

**Le samedi** Samedi, le septième jour de la semaine. Il était consacré à Saturne par les Romains qui l'appelaient "Saturni dies". Chez la plupart des peuples, il porte le nom d'une divinité analogue.

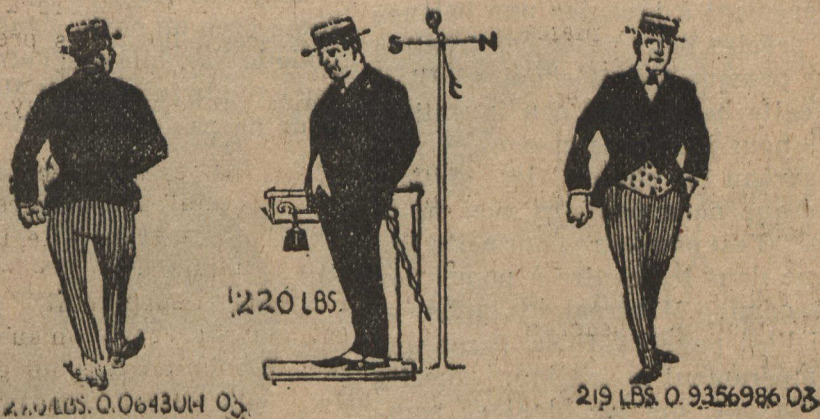
Ainsi, en Egypte, il était placé sous la domination de Souk ou Kronos; chez les Indiens, il appartient au dieu Sana et est appelé "sanidinam"; les Allemands le nomment "samstag", les Anglais, "Saturday, les Italiens, "sabato", les Espagnols, "sabado".



## On pèse moins quand on marche vers l'est que vers l'ouest

Lorsqu'on marche vers l'est, on pèse moins qu'en restant immobile, et si l'on se dirige vers l'ouest, on pèse au contraire plus qu'en se tenant immobile. Evidemment, la différence de poids est tellement minime, — quelques centièmes d'onces, — qu'il faudrait une balance d'une rare précision pour la noter. Cependant, c'est comme cela, et la démonstration en est fa-

Ce phénomène, auquel si peu songent s'explique assez facilement. En état d'immobilité, votre corps est soumis à deux forces: 1° celle de votre poids qui est verticale et tend à vous faire faire pression sur le sol; 2° la force centrifuge causée par la rotation de la terre sur son axe, en 24 heures. Cette force est tangente à la circonférence de la terre. La terre tour-



Marchant vers l'ouest, il pèse plus, tandis que, se dirigeant vers l'est, il pèse moins qu'en se tenant immobile.

cile avec des objets plus lourds que l'homme. Un wagon de chemin de fer, rempli et pesant 100 tonnes, pèse 40 livres de moins en roulant vers l'est, que s'il était immobile, et il pèse 40 livres de plus en roulant vers l'ouest, à condition que son allure soit de 25 milles à l'heure, ce qui est fort ordinaire. Plus il va vite, moins il pèse.

ne de l'ouest à l'est, et si votre poids devenait seul, à un moment donné, vous seriez projeté vers l'est, dans l'espace à une vitesse d'environ mille milles à l'heure, et il n'y aurait rien pour vous arrêter, si ce n'est une collision avec un corps planétaire, tel que Mars, la Lune, etc. Ceci arriverait, à moins que, recouvrant votre poids,

vous seriez de nouveau attiré par le centre de gravité de la terre. Ces deux forces, la gravitation et la centrifuge, agissent ensemble sur votre corps, et c'est leur action qui vous fait vous paraître plus lourd ou plus léger. Si vous vous dirigez dans le même sens que la terre en rotation, la force centrifuge augmente à mesure que votre poids diminue. Si, au contraire, vous marchez dans le sens opposé à la rotation de la terre, c'est la force centrifuge qui diminue, alors que votre poids augmente.

On a calculé qu'un homme de 220 livres, marchant vers l'est à une allure égale à deux milles et demi à l'heure, perdait 0.0648014 d'onces, alors qu'il avait ce poids, en plus de son poids réel, quand il se dirigeait vers l'ouest.

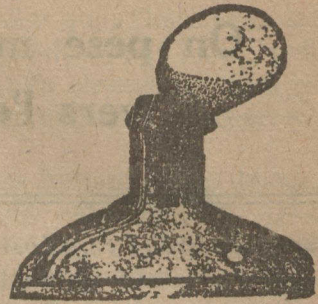
Un mathématicien hongrois, nommé Eotvos, à Budapest, est parvenu dernièrement à inventer une balance assez précise pour peser ces fractions d'once presque infinitésimales. C'est avec cette balance de son invention, et que nous illustrons ci-contre, qu'il est parvenu à obtenir les chiffres exacts que nous publions avec notre dessin. C'est peut-être pour cette raison que dans les centres à population mixte, comme Montréal, les latins ont choisi l'est pour s'y fixer, parce que de tempérament moins lourd que les anglo-saxons, qui semblent se complaire dans l'ouest!!!

— o —

### ENFONCE CHRISTOPHE COLOMB

Voici une nouvelle manière de faire tenir un oeuf sur une extrémité, manière à laquelle n'a pas songé Christophe Colomb. Par cette manière, vous pouvez placer l'oeuf dans une position aussi difficile que dans la vignette ci-

contre, et il se tiendra seul en équilibre. Pour cela, il suffit de percer préalablement les deux extrémités, de



souffler le contenu hors de la coquille, puis de la remplir partiellement de sable fin. Essayez, vous verrez.

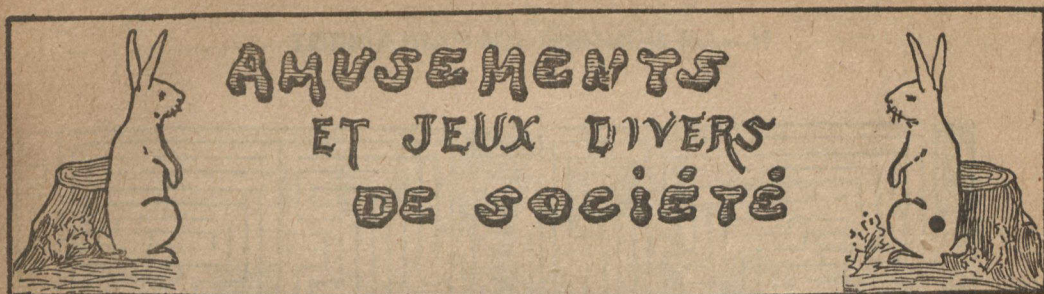
— o —

### AUX FUMEUSES DE CIGARETTES

La jeune élégante de notre vignette fume avec un porte cigarette qui rappelle le Narghilé des Turcs. Elle prétend que la fumée doit être très froide pour ne pas être nuisible. Elle s'est

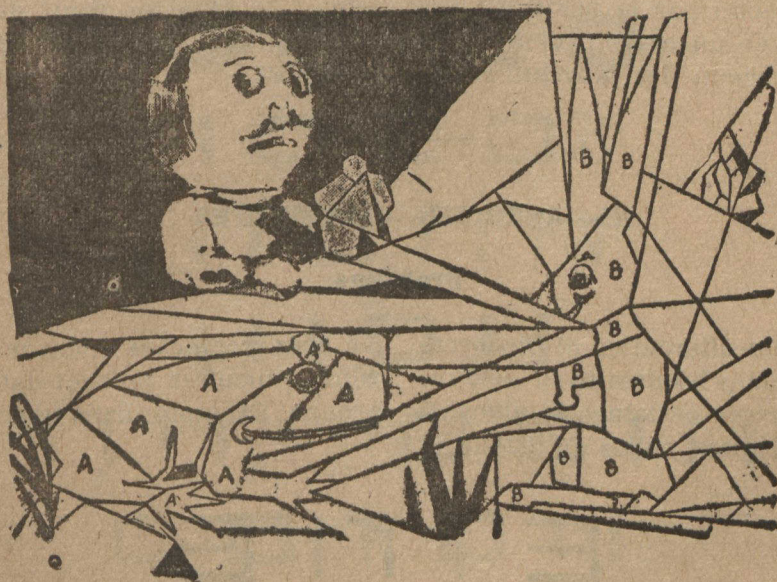


alors fait fabriquer un porte-cigrette avec un long tube de verre gracieusement tourné en spirale. En passant dans ce long tube la fumée y laisse son humidité, et pourvu que l'embouchure soit en ambre et transparente, on voit aisément les progrès de la condensation de la fumée.



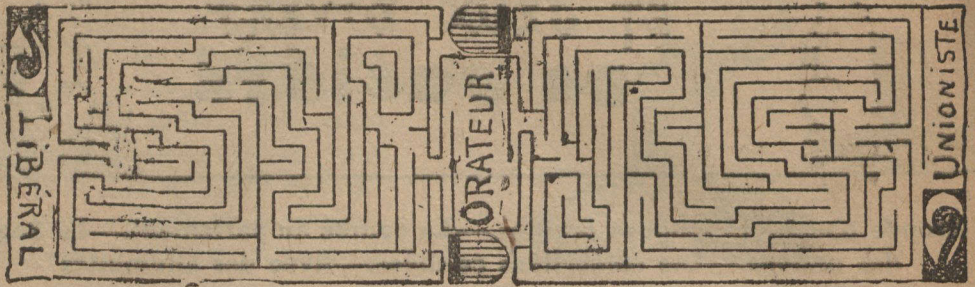
**Grande bouche et longues oreilles.—La course au parlement.—La Sagesse des nations.—Les célébrités cachées.—Avec des allumettes**

Celle-ci n'est pas un problème, et la solution ne se trouve que dans l'accomplissement des conditions fort simples, telles qu'indiquées. Donc, si vous voulez réussir un effet de longues oreilles et de grande bouche, vous n'avez qu'à prendre votre boîte de crayons de couleurs et à faire ce



que vous dit le moderne Cupid, assis à la table de travail. Brunissez tous les espaces marqués "B", et verdissez tous les espaces marqués "A". C'est facile à faire, et vous serez étonné du résultat.

## II—LA COURSE AU PARLEMENT



Pas besoin d'attendre les prochaines élections fédérales pour savoir qui l'emportera, des libéraux ou des unionistes. La vignette B représente l'enceinte du parlement, à Ottawa, avec le siège de l'orateur, au centre. Vous avez deux candidats, un libéral, l'autre unioniste. Faites-les entrer ensemble, chacun par la porte de son parti, et avec un crayon, essayez de traverser chacun des labyrinthes de

banquettes, sans passer sur les lignes, bien entendu. Le premier arrivé au terme du voyage, aura gagné son élection. On voit que la route n'est pas claire, tant pour le libéral que pour le candidat unioniste. A défaut de pouvoir avoir des élections pour vrai, l'électeur qu'on prive d'un légitime privilège, a bien le droit de se faire pour lui seul, son petit referendum populaire.

## III—AVEC DES ALLUMETTES

### Problème

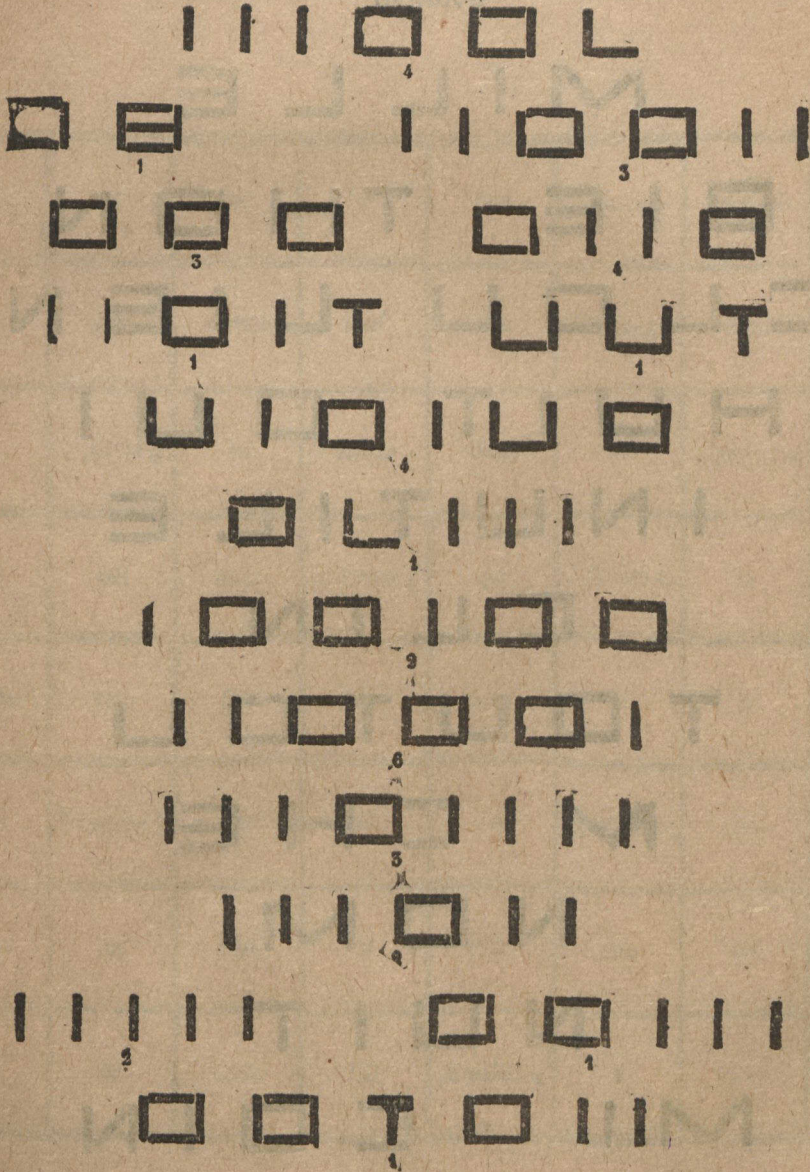
Prenez des allumettes et disposez-les comme dans les dessins ci-dessous puis changez-en certaines de place, si vous avez déplacé celles qu'il faut et

les avez replacées convenablement, vous obtiendrez un mot dans chaque groupe. Exemple: dans le groupe

E I I I E

en changeant les deux traits horizontaux de la première lettre E on obtient

L I L L E



Les traits horizontaux changés de place doivent rester dans leur position primitive; les verticaux ne peuvent être employés que verticalement

ou obliquement.

Les chiffres placés sous chaque groupe indiquent le nombre d'algorithmes à déplacer.

## Solution

MILLE  
 OIE THON  
 CLOU LIEN  
 HUIT OUI  
 INUTILE  
 CLIN  
 TOUTOU  
 MICHE  
 NOM  
 NUIT  
 MI COIN  
 COTON

Voici—dans l'ordre—les mots que l'on obtient en changeant les allumettes suivant les indications fournies par notre texte.

Cela donne les noms suivants: Mille, Oie, Thon, Clou, Lien, Huit, Oui, Inutile, Clin, Toutou, Miche, Nom, Nuit, Mi, Coin, Coton.

## IV—LA SAGESSE DES NATIONS

A	tel	qui	a	fait	parfois	beaucoup	plus
Dans	toute	maison	bien	tenue	aisance	vient	vite
En	jouant	on	risque	souvent	de	perdre	tout
Tel	sait	mille	choses	qui	ignore	la	principale
Attendre	trop	finit	par	lasser	à	la	fin
Tout	homme	quit	rit	doit	considérer	les	pleurs
Jeune	ne	fait	il	point	rire	un	peu
Peu	de	chose	fait	plaisir	à	cœur	simple

Il s'agit de ranger, dans un certain ordre les phrases et proverbes bien connus suivants, de façon à former deux phrases nouvelles, en suivant une certaine ligne.

## Solution

En	jouant	on	risque	souvent	do	perdre.	tout
Dans	toute	maison	bien	tenue	aisance	vient	vite
Peu	de	chose	fait	plaisir	à	cœur	simple
Jeune	ne	faut	il	point	rire	un	peu
A	tel	qui	a	faût	parfois	beaucoup	plus
Tout	l'homme	qui	rit	doit	considérer	les	pleurs
Tei	sait	mille	choses	qui	ignore	la	principale
Attendre	trop	finit	par	l'esser	à	la	fin

Les deux phrases à trouver sont, en suivant les diagonales:

1—En toute chose, il faut considé-

rer la fin.

2—Tout vient à point à qui sait attendre.



## V—LES CELEBRITES CACHEES

## Problème

En lisant attentivement le récit ci-dessous vous trouverez 40 noms de Français célèbres, connus de tous. L'orthographe de ces noms n'est pas exacte: c'est la consonnance d'une ou plusieurs syllabe qui les donne. Tantôt ces syllabes sont dans le même mot, tantôt elles sont prises à la fin d'un mot et au commencement du suivant. Ainsi dans la phrase suivante: "Je donnai (Donnay) des ordres pour que là ne (Lannes) s'arrête pas le travail," trouvez un académicien "Donnay" et un général "Lannes".

"Dans ton journal, tu as dû lire, mon cher cousin, le récit du massacre de deux Français à Tanger. A la suite de ce drame, le général me fit appeler et me dit: "Les indigènes de cette tribu font trop parler d'eux; il faut qu'on débarrasse la région de ces bandits, la patience est à bout. Préparez-vous à partir: avec 300 bons soldats vous irez châtier ces assassins."

"Deux jours après, j'embarquais avec mes hommes; mon plan de campagne était fait: avec ces Arabes il faut aller vite, je voulais, avant que ces brutes eussent le temps de se rassembler, fondre sur eux et, dans un combat rapide, leur infliger une dure leçon. Mais il n'en fut pas ainsi. Dès le débarquement, des balles accueillirent mes hommes et je vis que pour vaincre cette tribu j'aurais du mal.

"Nous arrivions dans la mauvaise saison; du premier mars au mois de juin ce pays n'est pas un riche lieu, mais nous sommes habitués à ce temps; il pleut autant en Algérie qu'au Maroc. Mon lieutenant avait su me trouver une mesure surélevée d'où je

découvrais une certaine étendue du pays, mais où je ne pouvais me défendre n'ayant dans cette cabane ni balles, ni poudre, aussi avais-je fait creuser autour un fossé dès l'aube, et ranger le tiers de mes hommes en sentinelles.

"Un soir, j'allais me mettre au lit, très fatigué, ayant voyagé tout le jour dans la brousse, quand j'aperçus une ombre qui, comme un chacal, vint rôder autour de ma cahute. C'était un Arabe bossu et bancal, qui rampait, se courbait, prenait mille précautions pour n'être pas vu et tâchait d'atteindre la fontaine, je compris ce qu'il venait faire ici. Je m'élançai sur lui et une lutte terrible s'engagea entre nous; j'allais avoir raison de lui lorsqu'il m'asséna sur le bras un coup si rude que, malgré que je fusse dur au mal, je lâchai mon Arabe laissant échapper un cri de douleur; il s'enfuit en courant, brandissant un poignard ensanglanté. Son triomphe fut court: saisissant un fusil je lui montrai que celui qui me sert de point de mire a beau fuir, il en perd la vie."

## Solution

Nous publions ci après la lettre dont nous avons donné le texte, en y ajoutant cette fois les noms célèbres qui, avec un peu d'ingéniosité, peuvent être découverts dans ce texte. Les noms sont placés après les syllabes auxquelles ils correspondent:

"Dans ton (Danton) journal, tu as dû lire, mon cher cousin, (Cousin) le récit du massacre (Dumas) de deux Français à Tanger. A la suite de ce

drame, le général (Jenner) me fit appeler et me dit: "Les indigènes de cette tribu font (Buffon) trop parler d'eux; il faut qu'on débarrasse (Condé) la région de ces bandits, la patience est à bout (About). Préparez-vous (Paré) à partir: avec 300 bons soldats vous (Davout) irez châtier ces assassins."

"Deux jours après, j'embarquais (Jean-Bart) avec mes hommes; mon plan de campagne était fait: avec ces Arabes (César) il faut aller vite, (Halévy) je voulais, avant que ces brutes eussent le temps de se rassembler, fondre sur eux et, dans un combat rapide, (Bara) leur infliger une dure leçon. Mais il n'en fut pas ainsi. Dès le débarquement, des balles accueillirent (Balzac) mes hommes et je vis que pour vaincre cette tribu j'aurais (Bugeaud) du mal.

"Nous arrivions dans la mauvaise saison; du premier mars au (Marceau) mois de juin ce pays n'est pas un riche lieu, (Richelieu) mais nous sommes habitués à ce temps; il pleut autant en Algérie qu'au (Géricault) Maroc. Mon lieutenant avait su (Sue) me trouver une mesure surélevée d'où je découvrais une certaine (Taine) étendue de pays, mais où je ne pouvais me

défendre, n'ayant dans cette cabane ni balles. (Annibal) ni poudre, aussi avais-je fait creuser autour un fossé, dès l'aube, et ranger (Béranger) le tiers (Thiers) de mes hommes en sentinelles.

"Un soir, j'allais me mettre au lit, très (Littre) fatigué, ayant voyagé tout le jour dans (Jourdan) la brousse, quand j'aperçus une ombre qui, comme un chacal, vint (Calvin) rôder autour de ma cahute. C'était un Arabe bossu et (Bossuet) bancal, qui rampait, se courbait, (Courbet) prenait mille précautions pour n'être (Ney) pas vu et tâchait d'atteindre la fontaine, (LaFontaine) je compris ce qu'il venait faire ici. (Ferry) Je m'élançai sur lui et une lutte terrible (Luther) s'engagea entre nous; j'allais avoir raison de lui lorsqu'il m'asséna (Masséna) sur le bras un coup si rude (Rude) que, malgré que je fusse dur au mal, (Aumale) je lâchai mon Arabe, laissant (Rabelais) échapper un cri de douleur; il s'enfuit en courant, brandissant (Rembrandt) un poignard ensanglanté. (Sand) Son triomphe fut court: saisissant un fusil je lui montrai que celui qui me sert de mire a beau (Mirabeau) fuir, il en perd (Ampère) la vie.





## CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

### RONFLEZ-VOUS LA NUIT ?

A propos d'inventions destinées à ne pas troubler le sommeil des personnes paisibles.

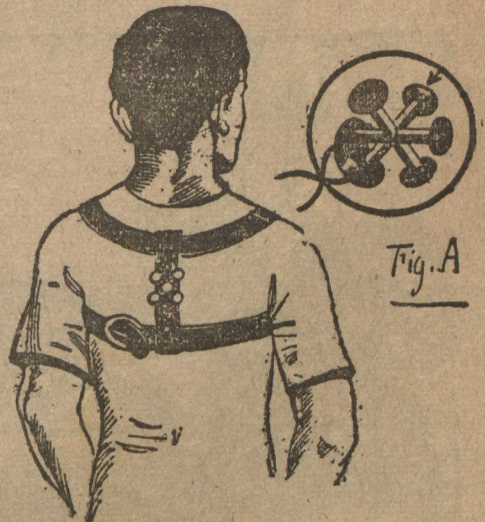
Combien de nos lecteurs ont à se plaindre du voisinage nocturne de dormeurs qui font un vacarme d'enfer, en respirant d'une manière qui n'est pas la bonne ?

Cette manière de dormir n'est ordinairement pas dangereuse pour le dormeur, mais elle est bien incommode pour ceux ou celles qui, ayant le sommeil léger, sont obligés de subir, tout le temps, cette musique monotone.

On ronfle d'ordinaire lorsque les fosses nasales sont obstruées ou ne remplissent pas leurs fonctions, lorsqu'on se couche trop tôt après avoir mangé, et lorsqu'on dort sur le dos de préférence. Mais on ronfle aussi par la force même de l'habitude acquise.

Quelquefois, les ronfleurs fatiguent en dormant, et c'est un service à leur rendre que de les éveiller à demi, pour les faire changer de position ou leur faire prendre une nouvelle manière de dormir.

Mais, il y a aussi les ronfleurs d'habitude, et ceux-là sont bien plus difficiles à guérir. Ils ne souffrent pas de leur infirmité, et l'on aurait beau



les éveiller qu'ils recommenceraient aussitôt leur musique, tant ils ont "pris le pli".

Mais tout se guérit, même les ronflements nocturnes. L'un des meilleurs remèdes c'est de ne pas se coucher sur le dos. Coucher sur le côté est plus normal. Quant à ceux qui ont toujours les fosses nasales obstruées, c'est facile de les traiter médicalement.

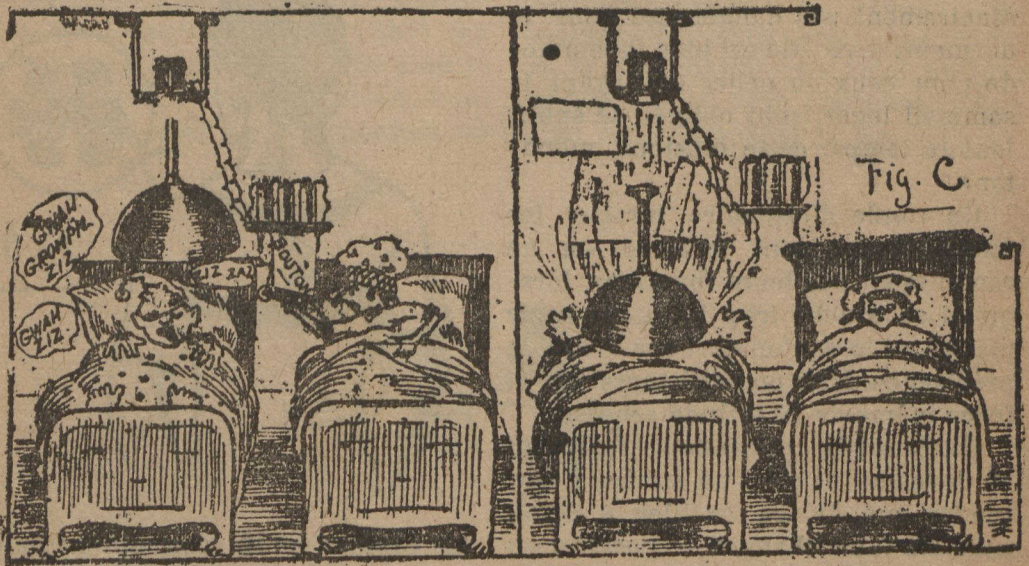
La science qui s'occupe de tout et de tous, même des dormeurs bruyants, conseille de ne se coucher que lorsque la digestion du repas est bien faite.

Cela n'empêche qu'il existe des ronfleurs incurables, et que pour eux, des inventeurs, la plupart des Américains, ont cherché des remèdes plus ou moins efficaces, plutôt curieux. Ainsi, avec entre les deux omoplates, la petite invention de la figure A, il n'est pas commode de dormir longtemps sur le dos, sans se sentir blessé, et à la longue, le dormeur prendrait-il l'habitude de ne plus dormir que couché sur un côté ou sur l'autre.



Cela peut-être fort efficace, mais on songe quelque peu à certains cilices monastiques ne revêtant cette ceinture dite de supplice.

L'invention de la figure B est plus compliquée, mais elle ne sert pas à prouver grand'chose. Le sujet, avant de se mettre au lit, doit se placer dans la bouche une rondelle plate de caoutchouc, et la garder jusqu'au matin, s'il le peut. Cette rondelle a un trou



au centre, sur lequel passent des cordes ou du caoutchouc flexible. Si le dormeur, alors, ne respire que par la bouche, sans utiliser ses fosses nasales, il est forcé de faire une musique monotone, qui fatigue les autres. Cette invention vaut d'autant moins cher, qu'elle ne guérit de rien et complique les choses.

Quant à l'invention illustrée par la figure C, elle a le pouvoir de faire cesser immédiatement les ronflements lorsqu'il ne lui arrive pas d'étouffer complètement le ronfleur lui-même. C'est une énorme cloche retenue au plafond par un mécanisme se déclanchant sous la pression d'un bouton électrique. Si vous vous éveillez et que votre voisin ronfle, pressez le bouton. La cloche tombe, englobe la tête du ronfleur qui se débat, à moins qu'il ne soit asphyxié du coup. C'est ce qu'on appelle un moyen énergique. Trop énergique et surtout peu pratique. Il est probable que l'inventeur a dû garder pour lui seul son invention.

Non, quoique l'on fasse et dise, le ronflement provient d'un vice de conformation physique ou d'une habitude et le seul remède pour le combattre, c'est un bon et efficace traitement nasal, une diète absolue avant le coucher, ou l'auto suggestion de ne jamais se coucher sur le dos, même si l'on a commencé par se coucher sur le côté.

D'ordinaire, ce ne sont pas ceux qui se surveillent et observent rigoureusement l'étiquette, en bonne compagnie, qui ronflent le plus bruyamment.

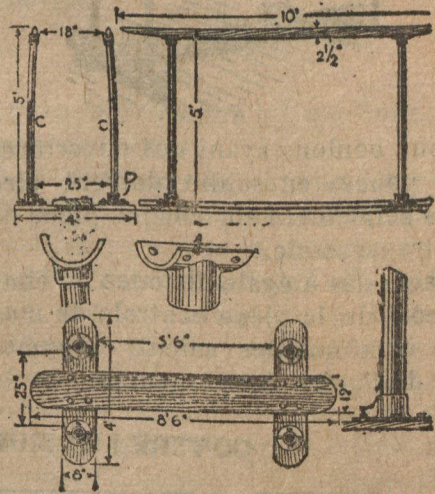
Il y a des personnes qui n'ont jamais ronflé ou incommodé leurs voisins; c'est qu'elles avaient le sens de l'ouïe tellement développé qu'elles se seraient éveillées elles-mêmes, si elles avaient vraiment ronflé.

## UN APPAREIL DE GYMNASTIQUE POUR LA MAISON

### Les barres parallèles

Les barres parallèles constituent l'appareil de gymnastique que l'on construit généralement le plus mal. C'est cependant un des appareils qui demande le plus de soin dans sa construction et le plus de précision, si l'on veut qu'il soit fort, solide et de belle apparence.

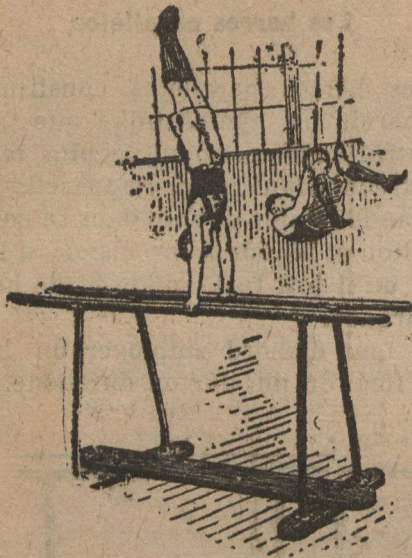
Il faut d'abord employer un bois très fort, du pin dur ou du chêne.



Pour la base on prend une planche de 8 pieds et 6 pouces de long par 12 pouces de large et 2 pouces d'épaisseur; on arrondit les coins et on polit les côtés. Les deux pièces de bois transversales doivent être faites de même bois, 4 pieds par 8 pouces. On leur fait subir la même opération, c'est-à-dire qu'on arrondit les coins et qu'on polit les côtés.

On relie les pièces transversales à la pièce centrale de manière à ce que les deux plus petites pièces soient éloignées l'une de l'autre, de 5 pieds et 6 pouces; on emploie 4 fortes vis

de chaque côté, en faisant bien attention qu'elles ne dépassent pas pour ne pas abîmer le plancher.



Deux boulons ayant des ouvertures de 2 pouces en saillie doivent être vissés solidement sur chaque pièce de bois transversale.

Placez-les à égale distance de chaque côté de la pièce centrale de manière à ce qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de 25 pouces.

Vernissez le tout et laissez sécher pendant quelques jours.

Les poteaux sont faits de 4 longueurs de tuyaux de 2 pouces ayant 4 pieds de haut.

Les extrémités doivent être tournées de manière à pouvoir être vissées dans les boulons et dans les T de la partie supérieure que l'on aura sciée en deux sections comme vous le fait voir notre vignette.

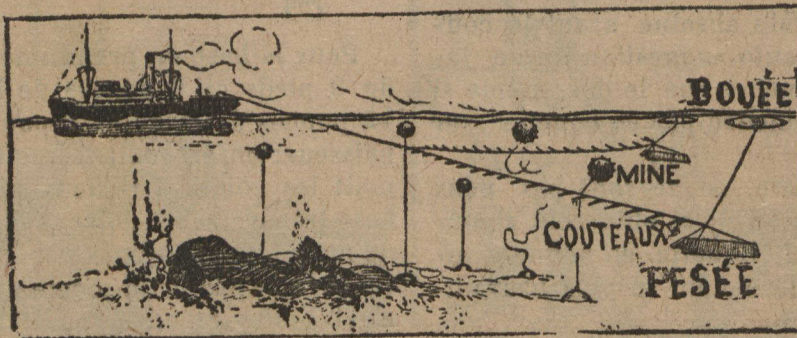
Les T après avoir été sciés sont percés de 4 petits trous chacun, deux à chaque bouts.

Courbez légèrement les 4 poteaux de manière à ce que les sommets ne soient éloignés les uns des autres que de 18 pouces. Cette opération est la plus difficile à faire et demande beaucoup de patience pour un amateur; le reste peut être fait par le premier venu.

Sur l'ouverture des T vous placez vos barres parallèles en les vissant solidement dans les trous des T.

Vos barres parallèles sont maintenant terminées et elles sont aussi solides que celles que l'on trouve dans les meilleurs gymnases

### CONTRE LES MINES SOUS-MARINES



Les mers et les océans ne sont pas encore complètement débarrassés des mines qui y ont été déposées au cours de la dernière guerre.

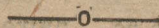
La mer du Nord surtout est encore remplie de ces mines qui présentent un danger continuel pour les navires qui ont à faire du service dans cette

mer. Les Français ont inventé un procédé ingénieux pour faire la pêche de ces mines.

A l'arrière du navire on laisse traîner des câbles de couteaux qui coupent les chaînes qui retiennent ces mines captives à quelques pieds de la surface de l'eau. Dès que les chaî-

nés sont coupées, les mines remontent à la surface et il est alors facile de les cueillir.

Ces câbles munis de couteaux forment un immense triangle derrière le navire en sorte qu'un espace considérable est nettoyé à la fois.



## UN MONOPLAN FUTURISTE

**Un essai préliminaire a prouvé que ce nouveau et étrange navire aérien pourrait franchir l'océan en une nuit, tout en portant une cargaison considérable.**

Le brigadier-général William Mitchell, chef du service de l'aviation aux Etats-Unis, déclarait dernièrement que nous aurions avant peu, des aéroplanes à une seule aile de plusieurs pieds d'épaisseur, contenant la machinerie, l'équipage, les voyageurs, les marchandises et susceptible d'une vitesse moyenne de 200 milles à l'heure. La gravure ci-contre donne plutôt l'impression d'une gigantesque chauve-souris ou d'un monstre comme on en voit dans les cauchemars, mais c'est bel et bien un puissant monoplan qu'on peut s'attendre à voir sillonner les airs, victorieusement, avant peu. La déclaration de M. Mitchell est appuyée de l'opinion d'un grand nombre d'experts en aviation, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. Un essai de ce nouveau genre de machine volante, a eu lieu dernièrement, avec succès, et voilà que M. Wm.-B. Stout, ancien membre du United-States Aircraft Board, est en train de terminer, à Détroit, son "Bathwing No 11", avec lequel il se

propose de se rendre à New-York, par la voie des airs.

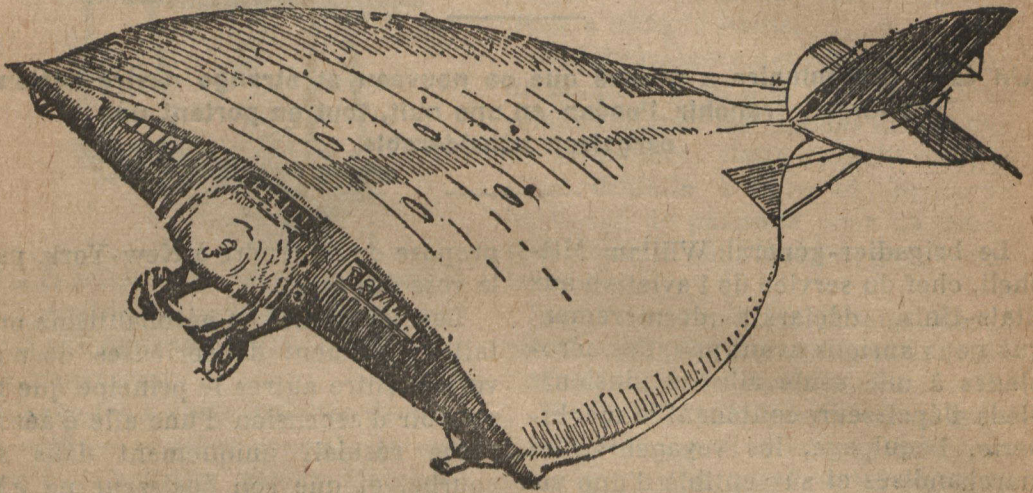
Les ingénieurs en aéronautisme ont fait récemment de sérieuses découvertes, entre autres le principe que le pouvoir d'ascension d'une aile d'aéroplane résidait uniquement dans sa courbe, et que son épaisseur ne gênait en rien ce pouvoir. Cela veut dire que l'aile n'est plus seulement un support, mais que ce support même, suffisamment aménagé à l'intérieur situé dans son épaisseur, peut porter des voyageurs ou des marchandises. On a calculé que, d'après ce principe, un aéroplane, débarrassé de tous ses cordages, pouvait voyager dans les airs deux fois plus rapidement qu'un autre. De plus, au lieu de frêles squelettes de toile et de bambou, facilement destructibles par la moindre tempête, nous aurons de véritables navires aériens, métalliques, solides, résistants et offrant plus de garanties de sécurité et de confort aux voyageurs. On veut remplacer le fuselage

par une construction solide, et isoler les voyageurs de la machinerie et du compartiment du fret.

L'aile unique du "Bathwing No 11" a 40 pieds de largeur, d'une extrémité à l'autre, et son épaisseur, entre le plan supérieur et le plan inférieur, est de 14 pieds. Sa forme, entre les deux plans, est elliptique, et les plans se rejoignent en s'amincissant jusqu'aux

C'est là le commencement d'une ère nouvelle, au cours de laquelle, nous verrons des navires de l'air, aussi puissants que des océaniques, capables de franchir l'océan en une nuit, en voguant au-dessus de la zone des tempêtes. Une vitesse de 200 milles à l'heure sera considérée comme ordinaire.

La première expérience de l'inven-

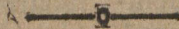


Le nouveau monoplane à une seule aile, qui franchirait l'océan en une nuit

ailerons latéraux, peu apparents, mais qui existent quand même.

Toute cette énorme et solide structure est en magnésium, un métal 30 fois plus léger que l'aluminium. Les moteurs sont centraux ou latéraux, et les hélices sont à l'arrière. Tout l'avant est garni de fenêtres pour l'équipage et les voyageurs.

tion Stout a eu lieu seulement devant des commissions officielles française, américaine, anglaise et italienne, mais ceux qui ont été témoins de son succès ont tous déclaré unanimement que l'aviation venait d'accomplir un nouveau pas de géant dont l'univers s'étonnerait.





## L'actualité montréalaise

**Une thèse vieille comme le monde : cherchez la femme.—Les toilettes de demain; les Jupes raccourcissent.—Atavisme.—L'ancêtre de la jolie sténographe.—La statue de la liberté remodelée—Juliette et Roméo ou les bicycles à ailes.—Ohé! la Sainte-Catherine**

(Spécial à la "Revue Populaire")

Les poètes et les chroniqueuses, dont la gaité est des plus communicative, ne peuvent jamais parler du mois de novembre, sans nous faire voir la feuille qui tombe ou nous entraîner à des sabats de squelettes, par les nuits de grand vent, par-dessus les murs des cimetières. Ils nous parlent aussi de leur coeur alangui et des amours défuntes. Brr! Mais, ce sont des poètes, des gens d'imagination. Il n'y a rien à faire!

Or, si, pour changer, nous parlions de choses moins folâtres, mais plus réelles, plus concrètes, plus terre-à-terre. Qu'en dites-vous?

Ainsi, pour moi, le mois de novembre n'est pas un mois larmoyant. C'est au contraire un mois d'une activité extraordinaire. Au théâtre, par exemple, c'est la saison par excellence où la foule s'amène dare, dare.

On aime les pièces modernes, on veut en avoir. On veut des pièces, où les antagonismes sont aux prises au sujet de la possession de cet objet si précieux qu'est la femme aimée.

La thèse n'est pas nouvelle, puisqu'en remontant aux scènes préhistoriques, on retrouvait les mêmes com-



bats entre rivaux. Ainsi, si l'on veut et de ces luttes, on n'avait qu'à chercher la femme. Le théâtre moderne n'a fait que rajeunir ces données absolues, mais il y réussit de façon de maître.

Au théâtre, aujourd'hui, on ne se contente plus de suivre l'actualité et la mode, on les devance.

C'est ainsi que nous avons pu nous procurer le dessin des costumes qui seront portés, ces jours-ci, sur l'une

de nos principales scènes, dans une des grandes revues que nous apporte toujours le mois de novembre.



“temps, Donc, vous êtes en pleine actualité, en parlant à vos lecteurs de “ce qui arrivera bientôt.”

\* \* \*

Novembre est aussi un mois de grande activité.

Voyez nos tramways qui, malgré la constante augmentation des taux, sont de plus en plus remplis. En novembre, ils débordent littéralement de voyageurs gracieusement suspendus aux courroies.

Or, voilà que cette posture de voyageurs suspendus me plonge au plus creux du plus captivant des problèmes biologiques. L'un de mes voisins, qui est dessinateur, me montrant l'autre jour ses cartons, m'a prouvé, clair comme 2 et 2 font 5 que l'homme descend bien du singe, et que nous n'avons que fort peu changé, depuis les âges lointains où nos ancêtres se suspendaient aux branches des arbres. Je reproduis ci-contre son dessin, afin que vous admiriez comme moi la grande similitude de posture:



le geste atavique de l'évolution raciale dans le monde, comme aurait dit Olivar Asselin.

\* \* \*

Dans les bureaux, c'est en novembre que l'activité bat son plein. Un

On m'apprend que ces costumes ou toilettes seront en très grande vogue dès le printemps prochain. La jupe n'est peut-être pas très longue, mais “c'est si peu embarrassant pour marcher, me disait l'un de nos couturiers les plus en vue. D'ordinaire, la femme élégante, ne prend pas assez d'exercice. La jupe entrave l'avait habituée à marcher peu et à ne faire que des petits pas; mais avec les prochaines modes, ohé! ohé! vous allez voir quel changement. Il se peut que certains vieux messieurs se bouchent les yeux, mais je devine qu'ils regarderont au travers de leurs doigts. La coiffure aussi variera légèrement, mais on m'informe qu'heureusement le prix des bas diminuera à mesure qu'ils allongeront. N'oubliez pas que c'est en novembre qu'on prépare les modes du prin-

statisticien a calculé que c'est en novembre que les jeunes sténographes écrivent le plus grand nombre de lettres. A propos de jeunes et jolies sténographes, ils sont "dans les patates" ceux qui prétendent que la femme ne



travaille dans les bureaux que depuis quelques années. La vignette ci-contre est une éclatante preuve du contraire. C'est l'exacte reproduction d'une stèle antique, découverte par notre archéologue, M. E.-Z. Massicotte, montrant Sardanapale-le-Grand, en train de dicter quelques lettres à sa jeune et jolie sténographe. Il n'y avait pas alors de machine à écrire, mais les documents se conservaient bien plus longtemps, parce que moins fragiles que le papier actuel, pourtant si cher.

\* \* \*

C'est au cours du mois de novembre, que nos législateurs, en session à Québec, doivent reviser, paraît-il, la loi néfaste de prohibition qui nous empêche de boire librement le pur jus de la vigne, la liqueur vermeille qu'on assimile au soleil en bouteille, et qui force tant de braves gens à s'empoisonner avec de la drogue immonde. Espérons que nous ne serons plus comme nos voisins les Américains, et que les pays de liberté, comme la

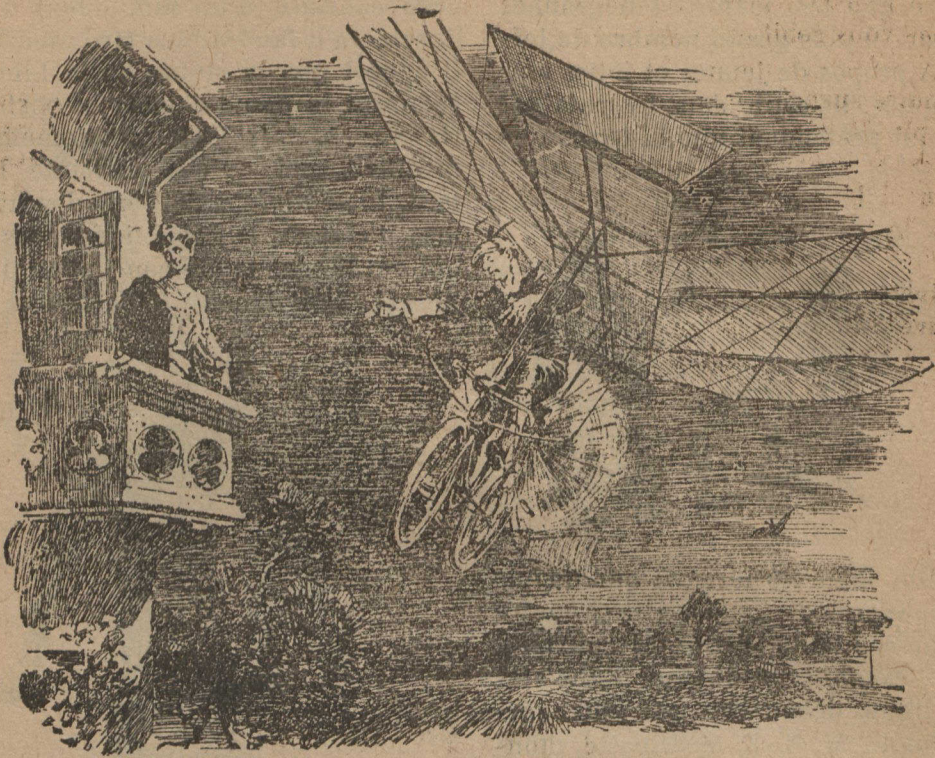
France, ne seront pas obligés de nous faire cadeaux d'un monument à la liberté qu'il faudra plus tard modifier. Il appert que la statue de la Liberté éclairant le monde, dans le port de New-York, doit être prochainement modifiée, afin qu'elle exprime plus tard, le sentiment de ceux des hommes d'état de la république voisine, qui ont la plus haute conception de la liberté individuelle. Ci-contre, les



palms de la statue de la Liberté, revue, augmentée et corrigée, à l'usage des Américains.

\* \* \*

On annonce, pour la fin de novembre, la venue à Montréal d'une forte troupe d'opéra qui doit nous chanter "Juliette et Roméo", dans la nouvelle version d'un tout jeune et déjà célèbre compositeur bohémien, dont le nom ne saurait s'écrire avec le caractère ordinaire. Il appert que la scène

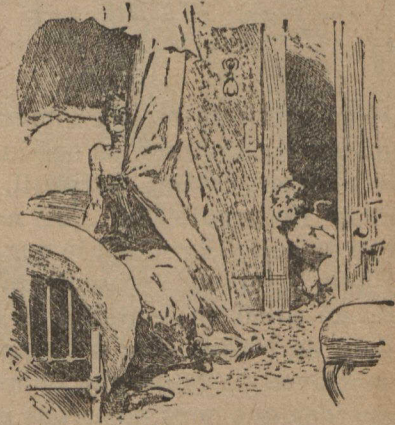


du balcon, dans cette oeuvre extraordinaire comporte un bicycle avec ailes, du type 1921, tel que nous le verrons au printemps prochain. Nouveau Jules Verne, il aurait tout simplement découvert le principe d'une invention appelée à une immense popularité. Nouvelle preuve que l'art et la science se touchent parfois de bien près. Comme on peut le constater, le nouveau bicycle ailé a ceci de particulièrement commode qu'il peut servir de parapluie, au cours des averses passablement fréquentes en novembre.

\* \* \*

Et, la fête de Sainte-Catherine, le 25 novembre, la bonne fête à la tire, l'anniversaire tant redouté des an-

ciennes jeunes filles, devenues craintives à la seule idée d'avoir peut-être à traverser seules, les âpres sentiers de la vie!



Oh! la Sainte-Catherine! Joie et inquiétude! Mais, aussi espoir,

Ainsi, entendez-vous, ma chère Manon, la voix de Cupidon amoureux, vous demandant si vous ne l'avez pas appelé à votre service. De grâce, n'allez pas vous rebiffer et lui donner son congé, avec des gestes de petite pensionnaire surprise dans l'intimité. Saluez plutôt. c'est l'amour qui passe ; et c'est si bon l'amour quand on a attendu si longtemps pour se désaltérer à la fontaine de Jouvence.

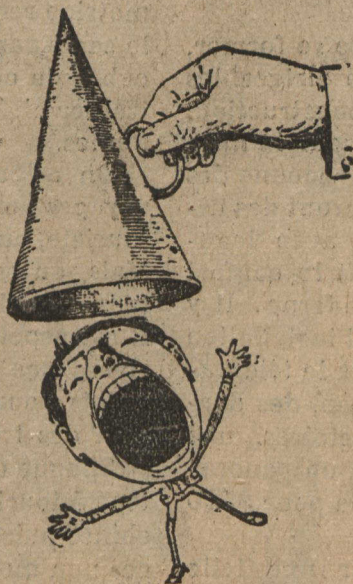
Vive le 25 novembre!  
Vive Sainte-Catherine!

Vive la tire à la melasse!  
Et, vivent les anciennes jeunes filles!

\* \* \*

Que de choses j'aurais pu encore raconter sur le mois de novembre, son activité, ses possibilités et ses espoirs, mais, j'entends la censure qui s'amène avec son éteignoir, et je me sauve avant qu'elle ne m'étouffe.

**Touche-à-Tout.**



## Bientôt l'on déjeûnera à Montréal et l'on soupera à Winnipeg

Déjeunes à Montréal et souper à Winnipeg.

Hein, qu'en dites-vous?

Est-ce de la vitesse, ça?

Pourtant, ça viendra et plus vite qu'on ne le croit.

C'est même déjà un fait presque accompli entre New-York et Chicago.

Les touristes américains s'apprêtent déjà à franchir cette énorme distance, confortablement installés sur un coussin d'air de un mille d'épaisseur au-dessus des plus hautes éminences.

Une compagnie vient de se former, aux Etats-Unis, et quatre dirigeables puissants sont déjà en construction, deux pour le jour, deux pour la nuit, avec gares terminus dans chacune des deux cités précitées. Ce seront des dirigeables, type Zeppelin, avec logements permanents et tout le confort de la vie de tourisme moderne. Il y aura même du luxe dans l'installation et l'aménagement. On aura le télégraphe sans fil à sa disposition, des dortoirs, des salons, des réfectoires, une promenade en plein azur, un panorama incomparable, tout cela pour \$520 du voyage.

Qui donc osera refuser une telle aubaine?

Non, là. Il n'y aura vraiment que des journalistes, — encore ceux-là seuls qui ne trouveront pas le tour d'avoir des "passes" à l'œil, — assez pe-

tites gens pour ne pas zeppeiner, comme tout le monde.

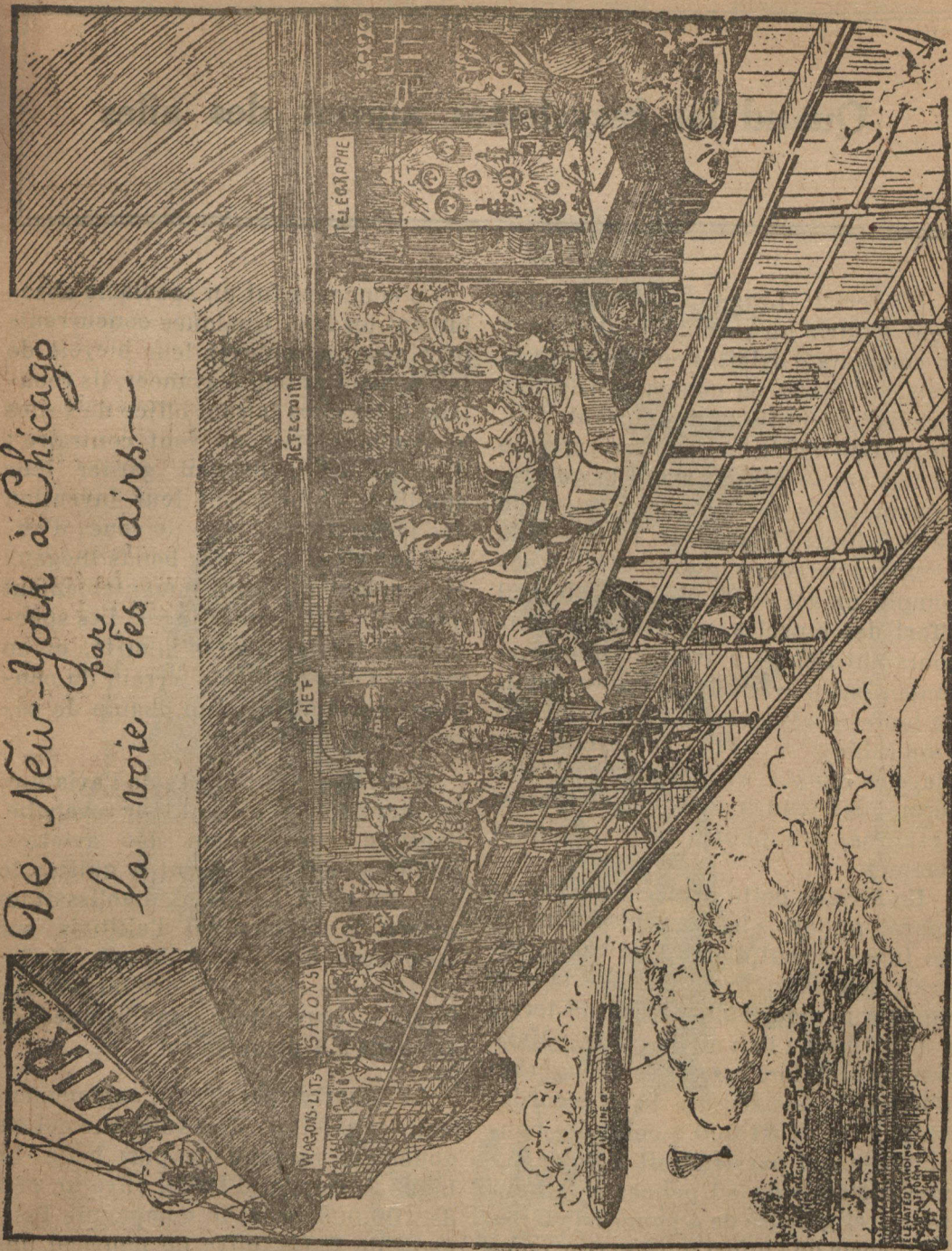
La compagnie a pour âme "dirigeable", — pardon, dirigeante, M. J. M. McElrey, ingénieur en chef de la Sturtevant Airplane Co., de Boston. Afin d'éviter tout danger, la compagnie se servira du nouveau gaz helium, recommandé par le département américain de la guerre. Ces énormes zeppelins auront 425 pieds de long, 45 de diamètre, et fileront à une vitesse minima de 70 milles à l'heure. La force motrice requise sera de 1200 H. P., et le sac à gaz contiendra 650,000 pieds cubes de ce fluide. Il pourra lever et trainer aisément une pesanteur de 20 tonnes.

On calcule que le coût initial des voyages sera de 65 cts par mille, par touriste, ou \$520 pour un seul voyage. Mais, on espère pouvoir diminuer ce taux, avec l'encouragement du public. Il est cependant probable qu'on n'arrivera pas tout de suite à vendre 6 billets pour 25 sous, comme l'ancien tarif des tramways.

Chaque dirigeable pourra transporter 25 touristes, et il y aura deux machines puissantes actionnant des hélices non moins effectives.

L'équipage se composera du capitaine, du pilote, du chef cuisinier, de deux aides mécaniciens, d'un opérateur de télégraphe sans fil, de garçons de table et de femmes de chambre.

De New-York à Chicago  
par  
la voie des airs



Les navires aériens du service New-York-Chicago.

## Quand les bicyclettes auront des ailes

L'«Aerial League», d'Amérique, vient d'offrir un prix de \$1,000 pour un concours d'aviettes ou bicycles volants. C'est là un concours à la fois sérieux, scientifique et amusant. Et, l'invention qu'on veut créer rappelle un fait qui se passait avant la guerre. La compagnie des Moteurs Peugeot, de Paris, offrait un prix de \$2,000 à la première personne qui réussirait à accomplir un vol de 32 pieds, par le seul effort des muscles. Lorsque le concours eut lieu, il y avait 200 concurrents réunis, ayant des bicycles munis de toutes sortes d'ailes. Il y avait des grands bicycles, de petits bicycles, des bicycles biplans, et l'on voyait pédaler ferme, des jeunes gens, des vieillards, des gros, des petits, voire quelques femmes.

En voyant cette armée de bécanes apocalyptiques, les organisateurs et les juges eurent d'abord un vague regret: celui de n'avoir pas fixé la distance à parcourir au-dessus de terre, à 32 milles au lieu de 32 pieds. Mais, dès les premiers essais, ils changèrent d'idée et décidèrent de n'accorder qu'un prix de \$1,000 à celui des concurrents qui parviendrait à voler sur une distance de 40 pouces à la hauteur vertigineuse de 4 pouces de terre. La théorie de l'effort musculaire, comme force motrice, tournait au fiasco, au grand amusement de la presse française d'alors.

Ce concours fut un spectacle absolument tordant. Quelques concurrents parvinrent à soulever leur bicyclette de terre, mais au lieu d'avancer, ils reculaient, les ailes faisant office de voiles et donnant prise au vent contraire; d'autres ne pouvaient garder leur équilibre et brisaient leur invention dès les premiers tours de roue; d'autres faisaient quelques bonds inégaux et venaient s'abattre lamentablement devant la tribune des juges. Les spectateurs trépignaient d'hilarité, et en moins d'une heure, le terrain du concours ressemblait à un champ de bataille couvert de débris.

Mais, avec les progrès de l'aviation, les bicyclistes reprirent leur revanche, dans la construction des aviottes. Quelques-uns réussirent à quitter le sol. En 1912, Lavelaloi, établissait un record de longueur et d'altitude, sur 40 pouces, à 8 pouces du sol. Enfin, en 1914, le champion des bicyclistes, Poulain, parcourait une distance de 40 pieds à 4 pieds du sol.

La guerre paralysa l'engouement pour les aviottes. Mais voilà que cet engouement reprend de plus belle. La Ligue Aérienne, d'Italie, offre un prix de 100,000 livres; la compagnie Peugeot, de Paris, offre de nouveau une récompense de \$2,000, et l'«Aerial League», d'Amérique, y va de son trophée annuel de \$2,000.





Le cyclisme dans les airs, par le seul effort des muscles, le grand sport de demain.

On est convaincu que le grand sport de demain sera celui des aviettes ou le cyclisme dans les airs. Ce sera la revanche de la bicyclette sur la motocyclette. Car, l'aéroplane, quoiqu'on en dise, n'est qu'une réalisation imparfaite de l'homme-oiseau. L'homme ne vole pas par son propre effort, sa machine seule est mue. Ce qu'avaient rêvé les premiers visionnaires, dont Léonard de Vinci, c'était de voir l'homme voler par le seul effort de ses muscles.

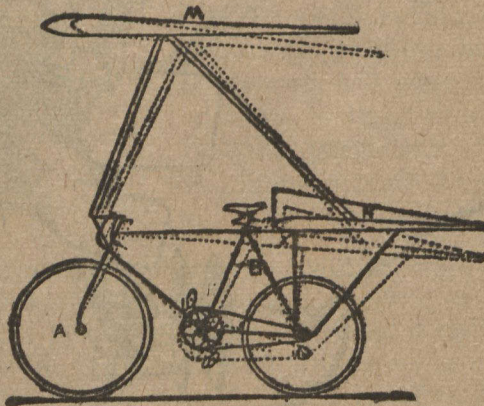
Ces concours provoqueront certainement des résultats fort sérieux, et le jour n'est pas éloigné, où les bicyclistes laisseront l'asphalte aux lourds automobiles et aux insignifiants piétons, pour se rendre à leurs affaires par le libre chemin des oiseaux alors médusée de l'audace de l'homme.

Rien n'empêchera d'ajouter une hélice qui sera mise en mouvement par

l'action des pédales, les ailes ne servant qu'à planer. Il faut compter du reste sur la fertilité des cerveaux inventeurs, et je ne serais pas surpris de voir, l'été prochain, voler mes compatriotes sur des mécaniques extraordinaires de leur invention. Quelques nez et quelques cous se briseront au début, mais la science se perfectionnera et les aviettes deviendront aussi stables que les avions.

D'autres, — les tricheurs, — transformeront leurs motocyclettes en aviettes, mais ce ne sera pas alors l'effort musculaire de l'homme; on retombera dans l'aviation. Attendons avec confiance le résultat des différents concours institués, et jetons en passant, un rapide coup d'oeil sur un plan suggéré de bicyclette-ailée. Vivent les aviettes!

G.C.



Projet d'aviette

## Le crime révoltant d'une pauvre mère

**La science découvre que sa crise de folie était due au mauvais état de ses dents. Surveillons donc les dentitions de nos enfants.**

Nombreux sont les parents qui ne prêtent aucune attention à la dentition de leurs enfants. Nous en avons même entendu se moquer de l'inspection médicale dans les écoles et dire:

—Bah! on sait ce que ça veut dire, ces histoires, c'est pour faire faire de l'argent aux dentistes!

D'autres disent: "Ce n'est qu'une rage de dents et cela passera comme le reste."

Malheureusement, il y a des cas où ça ne passe pas comme le reste.

Ecoutez cette histoire authentique:

Mme Esther Miller Blake, une jeune femme élégante et riche, d'Atlantic City, N. J., avait un jeune enfant sourd-muet qu'elle aimait, comme toutes les mères doivent aimer leurs enfants, même et à plus forte raison s'ils sont infirmes. Elle vivait séparée de son mari, mais elle voyait très souvent son fils, et le couvrait de caresses. Elle le bourrait de friandises et de cadeaux.

Le 12 décembre dernier, elle demanda à son mari l'autorisation d'amener son enfant à la promenade. Cette permission lui fut accordée, et la jeune mère partit heureuse, avec son fils. Quelques heures plus tard, on la retrouvait grelottante, sous le porche

d'une résidence faisant face à la mer. Elle était seule et elle raconta en pleurant que deux nègres l'avaient assaillie, lui avaient arraché son enfant et sa bourse qu'ils avaient ensuite jetés à la mer.

Cette histoire fit grand bruit. Le lendemain on retrouvait le cadavre du jeune enfant, près du quai des pêcheurs, ainsi que la sacoche de la jeune femme sur le quai. La police chercha en vain les traces des deux brutes. Or, comme la jeune femme modifiait sa version de l'affaire, de jour en jour, on la questionna beaucoup et l'on constata qu'à la fin, elle n'affirmait plus rien. Enfin, elle finit par avouer qu'elle avait elle-même jeté son enfant à la mer en furie, par ce matin d'hiver. Et, en racontant ce crime épouvantable, elle sembla n'avoir pas le moindre remord.

Elle subit un examen mental très sérieux. On étudia ses antécédents et l'on découvrit qu'elle avait la manie de la persécution, et qu'à plusieurs reprises, elle avait essayé de mettre le feu à son domicile.

Les aliénistes experts la déclarèrent folle et elle fut mise dans un asile, sous observation. Là, on constata qu'elle se plaignait très souvent du



mal de dents, elle devenait presque furieuse.

On examina sa dentition et l'on découvrit plusieurs dents attaquées. Avant de les lui extraire, on tira du foyer même de leur infection des germes de cette infection qu'on inocula à la démente. Or, remarquait alors une grande agitation suivie de crises, chez la malade.

Enfin, on lui enleva ses dents malsaines. On nettoya les plaies et l'on constata qu'au bout de quelques jours de bons soins et d'attentions, la raison revenait dans ce cerveau malade. Au-

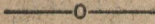
jourd'hui, la jeune femme est absolument saine d'esprit et elle regrette d'avoir été privée de raison au point de tuer son propre enfant.

Le rapport de l'asile de Trenton déclare qu'il a suffi de l'extraction de quelques dents malsaines pour faire cesser la progression d'un poison violent qui paralysait les fonctions de son cerveau. Plusieurs médecins avaient au préalable, dit que la malade était incurable.

Nous sommes donc en face d'une des plus simples mais des plus belles découvertes de la science, et cet ex-

emple authentique devrait convertir un grand nombre de parents insouciants qui s'imaginent que les dents peuvent pousser n'importe comment, et qu'on peut vivre en santé et sain d'esprit en conservant ses dents gâtées.

Le soin des dents est non seulement une mesure d'hygiène, mais c'est aussi un préventif contre les pires complications de l'existence.



### QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?...

Qu'est-ce que l'amour ?

Nous savons que ça existe depuis la création du monde, mais au fond, qu'est-ce que c'est ?

Est-ce un sentiment, une force, une faiblesse, un fluide ?

On a jusqu'ici trouvé des milliers et des milliers de définitions, et d'ici la fin de tout, on-en trouvera encore autant et plus, mais sera-t-on plus avancé qu'au début ?

A toutes celles déjà données, ajoutons ces définitions si originales, si nouvelles, cueillies, çà et là, à travers l'oeuvre de l'un des plus grands penseurs modernes, sur l'éternel problème psychologique, Sâr Péladan :



— L'amour, c'est la plus forte émotion qui puisse donner la vie et la seule qui fasse souhaiter de mourir en l'éprouvant.

— L'amour, c'est un concordat entre un ange et une bête aboutissant à une double faillite.



... un rêve qui finit toujours en cauchemar.

— L'amour, c'est un prétexte que l'homme s'est donné pour se distinguer des autres mammifères.

— L'amour, c'est de l'idéal en gros sous.

— L'amour, c'est un rêve qui finit toujours en cauchemar.

— L'amour, c'est une vessie ou une lanterne; on n'a jamais bien su lequel des deux.

— L'amour, c'est un besoin impérieux de voir, d'entendre, de toucher un être, et d'être vu, entendu et touché par cet être, en réciprocité de sentiment.

— En amour, souvent toute l'animalité remonte au coeur et l'on est en présence d'une brute plus ou moins dangereuse.

— L'amour est-il autre chose que l'exaltation sexuelle entraînant l'âme dans son tourbillon ?

— A moins que l'amour ne soit que la sentimentalisation d'un instinct, c'est-à-dire l'exaspération d'un besoin spécialisé dans son objet.

— L'amour ne dépend que de l'imagination et son apogée c'est la paralysie du cerveau.

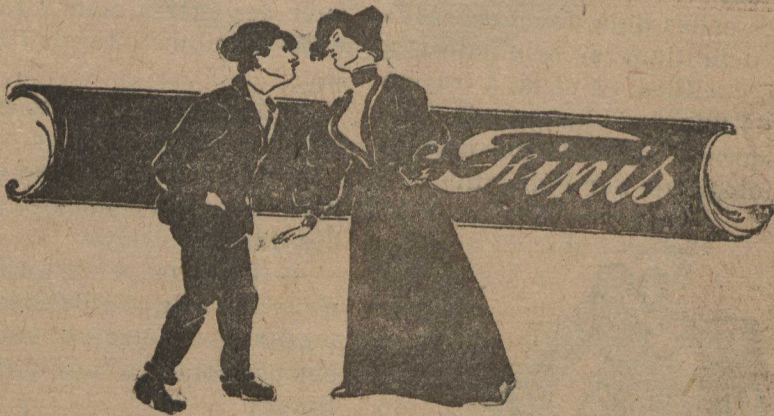
— Aimer, c'est préférer quelqu'un à soi-même, et lui sacrifier même son amour: le reste, des blagues et, en réalité, le duel de deux égoïsmes.

— En amour, l'idéal c'est la sécurité et l'indulgence; non pas l'âme soeur mais l'esprit frère; l'ami qui a la main loyale autant que douce, et qui soutient, et qui reconforte et qui pardonne, surtout.

— En amour, pardonner les gaucheries, pardonner les indifférences, pardonner même les infidélités, voilà ce qui nous fixerait en nous prosternant.

— Mais, cet amour-là, c'est tout le bon et tout le beau; hélas, ce n'est trop souvent que le rêve et la chimère.

— En amour, le dernier mot de l'initiation sentimentale serait de réduire la vie végétative, d'éteindre la vie passionnelle et de développer de toutes ses forces la vie intellectuelle; cette vie-là, seuls les purs esprits et les anges la possèdent.





**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

**AVIS**—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'*abri de tous commentaires fâcheux*.

**ECRIVEZ-NOUS.** — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,  
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☞

# LE PANORAMA

25<sup>o</sup> le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.



**BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE**

Disparition des Creux des Epaules et  
de la Gorge par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY**

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du **TRAITEMENT DENISE ROY**, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme **DENISE ROY**, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, **MONTREAL**.



**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**  
**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE**

: : EN 25 JOURS GRACE AU : :

**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

**Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours**

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme **MYRRIAM DUBREUIL**, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2253, MONTREAL, QUE.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### LES PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer  
les angles disgra-  
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre  
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-  
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—  
j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

## Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

# LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie  
quinze pages d'un magnifique  
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires  
sentimentales ou dramatiques  
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième  
feuilleton, genre détective et  
très mouvementé, des articles  
d'actualité, des notes instruc-  
tives, quantité d'historiettes  
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de  
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de  
10 cents, il donne au moins  
*quarante-huit pages* grand  
format et est un véritable  
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas  
encore, essayez-en un  
numéro et

**VOUS SEREZ CONVAINCU.**

## LE PANORAMA



est le seul grand  
magazine de  
"Vues Animées"  
rédigé en français.  
de tout le conti-  
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts  
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.



## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

**Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

LE LAIT

# Borden's

# EAGLE BRAND

**TIENT LES BEBES EN SANTE**

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



*Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.*

**Borden's Eagle Brand** consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

**THE BORDEN COMPANY LIMITED**  
MONTREAL